

[166, 168]

LE PARADÌS

A'n Armanb Tiffou

« Qui vol vese l' Paradis,
Que doune uno espillo ?
(Refr. de las droulletos)

Quand tourno Mai, gaios droulletos,
Vous en anats le loung del prat
Estrema de frescos flouretos
Dejoubs un tros de veire empapierat.

Apuei, cridats per las carrieros :
« Qui vol vese le Paradis ?
E, mirgalhat autant que de veirieros,
Le moustrats intre vostris digts.

Efans, me remembrats auquelo
Que me daissèt prene sa ma
E que, blouso coumo 'no estelo,
Fasquèt souna le magic mot : aima.

A l'ausi-le de sa voux claro,
- Coumo la primo après l'ivèr
E l' rire d'or après uno ouro caro,
Après moun negre e loung infer,

Vejeri dins touto sa glòrio,
Le Paradis tant esperat,
Plé d'Amour, de Beutat, de Joio,
Ount, pauc de tems, ailas ! soun demourat.

LE PARADIS

A Armand Tiffou.

« Qui veut voir le Paradis
Doit donner une épingle ? »
(Refr. de petites filles)

Quand revient Mai, joyeuses fillettes,
Vous allez dans le pré
Mettre en lieu sûr de fraîches fleurs
Sous un morceau de verre couvert de papier.

Puis vous criez dans les rues :
« Qui veut voir le Paradis ?
Et diaprè comme des verrières,
Vous les montrez entre vos doigts.

Enfants, vous me rappelez celle
Qui m'a laissé prendre sa main
Et qui, pure comme une étoile,
A fait résonner le mot magique : aimer.

A l'entendre de sa voix claire
- Comme le printemps après l'hiver
Et le rire d'or après la mauvaise mine,
Après mon noir et long enfer,

J'ai vu dans toute sa splendeur,
Le Paradis tant attendu,
Plein d'Amour, de Beauté, de Joie,
Où, un instant, hélas ! je suis resté.

Soum tournat ergnous, ô droulletos !
Mais le mieu cor se regaudis
Tre que cridats, en tenènt de flouretos :
« Qui vol vese le Paradis ? »

3 d'Abrilh 1879.

[168, 170]

LA CLAMENTINO

Va 'n souliès fis e descuberts.
Sa raubo de sedo oundejado,
D'un gris de perlo, es semenado
De bouquetos rosis e verts.

D'un castanh bloud, linjo, mannado,
Les uelhs d'azur, rits, pes ivers,
A toutis les belis councerts,
De milanto lums esclarado.

Les cops d'uelhs la trebouloun pas ;
Agacho per aici, pr'abas,
Mais, de pla naut... coumo 'no estelo.

Le sieu tant poulit pichou cor
Es tout nòu encaro e tout or ;
Parés que le gardo per elo.

26 d'Abrilh 1879.

Je suis redevenu triste, ô fillettes !
Mais mon cœur se réjouit
Dès que vous criez, en tenant vos fleurs :
« Qui veut voir le Paradis ? »

3 Avril 1879.

LA CLÉMENTINE

Elle va en souliers fins et échancrés.
Sa robe de soie est moirée,
D'un gris de perle, elle est parsemée
De petits bouquets roses et verts.

Châtain clair, mince, gracieuse,
Des yeux d'azur, elle rit, en hiver,
A tous les beaux concerts,
Éclairée de milliers de lumières.

Les regards à la dérobée ne la troublent pas ;
Elle regarde par ici et par là,
Mais, de bien haut... comme une étoile.

Son petit cœur si joli
Est tout neuf encore et tout en or ;
Il paraît qu'elle le garde pour elle.

26 Avril 1879.

[170]

SIESTO

A moun amic Clar Gleizos

Dins soun penchenadou de batiste, soun cos
Qu'es tout enfarinat d'uno pouesco audourouso
De ris, semblo estroupat de nivoul vapourouso.
Soun sé rose e pieucel es fresc coumo de ros.

S'expandis sus soun leit, les brasses nuds, urouso
Dins uno som sereno, e mostro soun ped gros
Coumo l' de Cendrillhou. Qu'es suave ! Qun tros
De divo à fa bada de talent amourouso !

Al colh, porto 'n riban prim, d'un rouge de foc ;
Sous pelsses d'un bel negre amagnoun d'un flocc
Sedous soun colh de brounze e soun espallo nudo.

La sieu crambo es tampado e pleno de frescou ;
I trevo un gai parfum, mentre que la calou,
Deforo, sus blats d'or, brusis ardido e rudo.

6 de Mai 1879.

[170, 172]

L'ESTATUETO

A moun amic L.-Saviè de Ricard

La nueit, dins les canvalhs e les gourgs, s'es rejunto
L'albo clarejo al frount d'un bel maiti de Mai
E, per un camp planiè, le parelh fa 'no junto,

SIESTE

A mon ami Clair Gleizes.

Dans son peignoir de batiste, son corps
Qui est poudré d'une poudre parfumée
De riz, semble enveloppé d'un nuage vaporeux.
Son rose sein vierge est frais comme la rosée.

Elle s'allonge sur son lit, les bras nus, heureuse
Dans un sommeil serein, et montre son pied
De Cendrillon. Qu'elle est exquise ! Quel brin
De déesse à rester béat de désir amoureux.

A son cou, un mince ruban, d'un rouge flamboyant ;
Des cheveux d'un beau noir caressent, en une mèche
Soyeuse, son cou de bronze et son épaule nue.

Sa chambre est fermée et pleine de fraîcheur ;
Il y erre un joyeux parfum, tandis que la chaleur,
A l'extérieur, sur les blés dorés, vibre forte et rude.

6 Mai 1879.

LA PETITE STATUE

A mon ami L.-Xavier de Ricard

La nuit, dans les précipices et les gouffres, est tombée.
L'aube brille sur le front du beau mois de Mai
Et, dans un champ plat, les bœufs attelés font un sillon,

Sèns¹⁰ estriba 'n boussi, sèns¹¹ captira jamai.

Quand se pauso, l' bouiè, plouchoun en l'aire, s'unto
De vi la gargamelo e s'en va tourna mai.
Les dous biòus lauroun lins, e l' gazelh de la punto
Dejousterro un quicon que lusiè dins un rai.

La rego flairou bou, - ne partìs la lauseto.
L'ome s'es acatat, - levo uno estatueto
Cuberto de pertout d'un verdet lis e vieu ;

Es un brouze rouman, un pichounet Dieus Terme.
Sul' punh del gazalha pla quillat, rete e ferme,
Semblo dire : « Tenets coundreit le camp granieu ! »

24 de Mai 1879.

[172]

A LA MAR LATINO

*Sonnet dedicat à'n G. L. Patuzzi,
poète veronnés*

De la terro spagnolo e de la marroucano
A la Grecio e, mai lenh, al país sirian,
Ès la bresso d'azur, ô mar mediterrano,
Ount le pople latì nasquèt de l'arian.

Dins les perfums, d'Asio à la ribo africano,
Al cant meloudious del golf iounian,

¹⁰ sens.

¹¹ sens.

Sans froter le timon et sans jamais s'en éloigner.

Quand ils se reposent, le bouvier, pichet levé, soulage
De vin sa gorge et puis il part à nouveau.
Les deux bœufs labourent profond, et le coutre de sa pointe
Déterre un objet qui brille dans un rayon.

Le sillon sent bon, - s'en échappe l'alouette.
L'homme s'est baissé, - il ramasse une statuette
Toute recouverte d'un vert de gris lisse et brillant ;

C'est un bronze romain, un petit Dieu Terme.
Au poing du laboureur dressée, raide et ferme,
Elle semble dire : « Sillons droits, champ fécond »

24 Mai 1879.

A LA MER LATINE

*Sonnet dedié a G. L. Patuzzi,
poète véronnais*

Depuis la terre espagnole et depuis la marocaine
Jusqu'à la Grèce et, plus loin, au pays syrien,
Tu es le berceau latin, ô mer méditerranée,
Où le peuple latin est né de l'aryen.

Dans les parfums, de l'Asie jusqu'au rivage africain,
Au chant mélodieux du golfe iranien,

O joue del soulelh, te rises de l'arcano,
Pleno de beutat nudo e d'esperit raiant.

Quand le poufre airissat de palpugos coubesos
Sara forobandit dins las aigos anglesos,
Que de brès venges lèu un circou pacific,

Que Mièjournals, Maurouls e 's d'Orient sion fraires,
E, se voloun luta, que 's vejes ajustaires
Del prougrès alargant e de l'art magnific !

1er de Junh 1879.

[174, 176]

LA GABIETO

A moun nebout Adoulfet

Tat ! qu'ourissem le grillh de selvo, le nanet
E maï le moustruous ? Tabes, d'aquel grillhet
Blanc de nèu qu'es vengut de la Nauto-Americo
Pel degast del vignè, drolle, voulem pos brico ;
Mais, d'un grillh de blat vert, sèns¹² vrim, verturous,
Negre coumo 'n jaiet e cantaire amoureux,
Nous cal, avant la nueit, anima la gabieto
Enroudado d'aram e qu'à 'no lanterneto
Es parivo. Aici l' vespre, ô moun car amiguet,
Bru coumo 'n noi, gastat, poulit e bouleguet !
Partisquem. Tournarem al luscre, quand l'arelo
Brounzino, reboundudo, e que lusis l'estelo !
Courguem douçomenet l'auriero del blat.

¹² sense.

⁹⁶ Note A. F., 1891, 175. Le grillon blanc de neige (*Ecanthus niveus*), Harris. – V. Un nouvel ennemi de la vigne, - *La Nature*, 2me Année, 1874, - p. 378 et seqq.

Ô amante du soleil, tu te moques des ténèbres,
Pleine d'une beauté nue et d'un esprit rayonnant.

Quand le poulpe, pourvu de nombreuses tentacules avides
Sera proscrit dans les eaux anglaises,
Afin que le berceau devienne un cirque pacifique,

Que Méridionaux, Maures et Orientaux soient frères,
Et, s'ils veulent lutter, qu'on les voit jouter
Pour un progrès généreux et un art magnifique !

1^{er} Juin 1879.

LA PETITE CAGE

À mon neveu Adolphe

Avons-nous de l'aversion pour le grillon sylvestre, nain
Ou monstrueux ? C'est exact, de ce petit grillon⁹⁶
Blanc comme neige venu de l'Amérique du Nord
Ravageur du vignoble, enfant, nous n'en voulons pas ;
Mais, d'un grillon de blé vert, sans venin, vigoureux,
Noir comme le jais et chanteur amoureux,
Nous devons, avant la nuit, garnir la petite cage
Entourée de fil de fer et qui à une petite lanterne
Est semblable. D'ici à la fin de l'après-midi, ô cher petit ami,
Brun comme un gitan, gâté, joli et remuant !
Partons. Nous reviendrons au crépuscule, quand la taupe-grillon
Bourdonne, sous terre, et que brille l'étoile !
Marchons tout doucement au bord des blés.

Aici 'n trauc ! Fouseguem. Que l' grilh desentutat
 Saute sul' brouquillhou dambe sas maissos negros !
 Tu que vas crida : bou ! tu qu'adeja t'allegros
 Esta siau ! La bestioto es al founze del nids.
 A fissa dins la tuto, ai ! m'en fariò les digts.
 Atend, vau querre d'aigo à-n-uno balhadasso,
 Dins le clot de la ma ; tent-te à la mèmo plaço.
 I em. Le trauquet azoundo e, sènse¹³ mai trima,
 S'en vei sourti'n masclas que voudriò pos mama ;
 Le tenem ; met-le dounc joubs toun capel de palho !
 Ne vos mai ? Ne cal tres, quatre, avant que la dalho
 Nou sègue la bladeto. E n'abem lèu cinq, sieis !
 Am ! Tournem à l'oustal ; trabetsem aquel ieis.
 De devigna le grilh a finit la femelo
 De la callo qu'a fait soun pat-pabat. La belo
 S'anausso majestouso à la cimo des faus ;
 Quantis de roussignols cantoun sènse repaus,
 L'amour, l'amour seren, dins las nueits estelados !
 E, per milanto, 's grillhs fan gric-gric dins las pradros
 As timbres, dins les blats, à vingt legos, pr'abas.
 Me dises oumenet : « Pourta quenque ! soum las ! »
 E t'endurmisses lèu, roumput, sus moun espallo.
 Em arribats : la luno expandis sa lux pallo
 A través la carriero. E la gabieto a 'n grilh
 Que, qualche joun, fara perì nostre fousilh.
 Aura pla vam ; - se pais de miqueto salsado
 Dins le vi, d'un bricou de fuelho de salado.
 Que tinde sa cansou, deforo, al countrovent !
 Quono magico nueit ! Fa pos un pel de vent.
 La som-som t'a coulcat sul' faudal de ta maire,

Là, un trou ! Grattons. Comment le grillon en remontant
 Saute sur la brindille avec ses mâchoires noires !
 Toi tu vas crier : bien ! toi qui déjà te réjouis,
 Reste tranquille ! La bestiole est au fond du nid.
 A fouiller le trou, hélas ! mes doigts se blesseraient.
 Attend, je vais chercher de l'eau d'un fossé,
 Dans le creux de ma main ; ne bouge pas de là.
 Nous y sommes. Le petit trou est inondé et, sans peine,
 On voit en sortir un gros mâle qui n'a pas envie de boire ;
 On le tient ; mets-le donc sous ton chapeau de paille !
 Encore ? Il en faut trois ou quatre avant que la faux
 Ne fauche le blé d'été. Et on en a vite cinq, six !
 Allons ! Revenons chez nous ; traversons ce sentier.
 D'imiter le grillon, elle s'est lassée la femelle⁹⁷
 De la caille qui a fait son *pat-pavat*. La belle
 S'envole majestueuse vers la cime des hêtres ;
 Combien de rossignols chantent, sans cesse,
 L'amour, l'amour serein, dans les nuits étoilées !
 Et par milliers, les grillons font cri-cri dans les prés,
 Les talus, les blés, à vingt lieues, là bas en contrebas.
 Tu me dis, bonhomme : « Porte-moi mon oncle, je suis fatigué ! »
 Et tu t'endors bientôt, épuisé, sur mon épaule.
 Nous sommes arrivés : la lune répand sa lumière pâle
 Dans la rue. Et la petite cage a un grillon
 Qu'un jour ce petit insupportable fera périr.
 Il sera vigoureux ; - il se nourrit de mie trempée
 Dans du vin et d'une petite feuille de salade.
 Que résonne sa chanson, dehors, au volet !
 Quelle nuit magique ! Il n'y a pas un souffle de vent.
 Le sommeil t'a terrassé sur les genoux de ta mère,

¹³ sense.

⁹⁷ Note A. F., 1891, 175. « ... elle a aussi son petit son tremblotant cri-cri, *Œuvres* de Buffon ; T. VII p. 264, C. 1., Ed. Société Bibliophile.

O droullet, e, per tu, ne davano l' cantaire !

6 de Junh 1879.

[176, 178, 180]

LES TIROUNELS

Les an croumpadis à la fiero.
Eroun sèns¹⁴ rés dins le fafiè,
Sus de palho e le caitiviè,
Pla cugnats, dins uno paniero
Cuberto d'un tros d'eparviè.

Que soun magnacs ! Que soun sedouses !
N'an pos encaro que buvet ;
Vous fan un pieutadis claret.
Soun engabiats, soun malrouses ;
Cadun crido : « E talent e set. »

Mais, arribadis à la bordo,
Lèu, i talhounoun un platat
De laitirous e, del fialat,
Sèns¹⁵ musa, denousoun la cordo
E t'i balhoun la libertat.

An l'esquino verdo e negreto
E le dejoubs d'un poulit rous,
D'uelhet negris e d'alirous ;
Lhour becou semblo uno fabeto.
Toumboun sul' manja, les tirous !

¹⁴ sens.

¹⁵ Sens.

O petit enfant, pour toi, le chanteur ne cesse de chanter !

6 Juin 1879.

LES PETITS CANARDS

On les a achetés à la foire,
Ils n'avaient rien dans le jabot,
Sur la paille et leur ordure,
Bien serrés, dans une corbeille
Recouverte d'un bout d'épervier.

Ils sont si mignons ! si soyeux !
Ils n'ont encore que du duvet ;
Et lancent un pépiement clair.
Ils sont emprisonnés et malheureux ;
Chacun crie : « J'ai faim et soif. »

Mais, arrivés à la ferme,
Bientôt on leur hâche une platée
De laitérons et, du filet,
Sans tarder, on dénoue la corde
Et on leur donne leur liberté.

Ils ont un dos vert et noirâtre,
Leur ventre joliment roux,
De petits yeux noirs et de petites ailes ;
Leur petit bec est comme une fève.
Il se jettent sur la pâtée, les canetons.

E quand de l'erbo amenudado
An fait un rigol, al soulelh
S'amatoun, tampant le perpelh,
A l'auriero de qualquo prado
Ount brouzino mai d'un abelh.

Dreits, tout siaudet, sus uno pato,
Ja vous alandoun lhour uelh vieu ;
Puei, sus un reng, en proucessieu,
Dingo-dango, daissoun la jato,
E vous caminoun dreit al rieu.

Les veriots costo uno palsiero,
'Stira l' colh, beure en furlupant,
Enfins, pieutant e s'agroupant,
Van à l'aigo, clusco premiero,
Vitoment e sèns¹⁶ cap d'espant.

Nadoun, ploungjoun e se brandissoun,
Al miei del rieu mièjis-levats,
E fousilhaire acabats,
Furoun les bords e puei seguissoun
Les courdouniès jamai pausats.

Tournoun durmì dins les erbatges
Pincats de paralhols flourits,
Le clar soulelh per le cel rits ;
Sembloun soumia que soun salvatges,
Vès les graus e les tamaris.

Et quand d'herbe coupée menu
Il sont rassasiés, au soleil
Ils se pelotonnent en fermant l'œil,
En bordure de quelque prairie
Où bourdonnent des essaims.

Droits et tranquilles sur une patte,
Il écarquillent leur œil vif ;
Puis, en rang, en procession,
Balin-balan, ils laissent leur jatte
Et cheminent droit vers le ruisseau.

Regardez-les près de la digue,
Allonger leur cou, boire en aspirant,
Et enfin, pépian et se regroupant,
Ils vont dans l'eau, tête première,
Rapidement et sans crainte.

Ils nagent, plongent et se secouent,
Au milieu du ruisseau à moitié dressés,
Et en fouineurs experts,
Ils fouillent les bords et puis poursuivent
Les punaises aiguilles jamais en repos.

Il dorment à nouveau dans les herbes
Parsemées de papillons fleuris,
Le clair soleil dans le ciel est riant ;
Ils semblent rêver qu'ils sont sauvages,
Vers les graviers et les tamaris.

¹⁶ sens.

Gar'aicì que la mestrairalo
I ven crida : « Lirous, lirous ! »
E s'arvelhoun les paourous,
Estirant lhour pichouneto alo,
E daissoun le ribal ombrous.

Un cop pla venguts, grosses, grasses,
Soun sannats, plumats, flambuscats,
Al pés d'un timbre blu marcats
E, sèns¹⁷ brico coumta les passes,
Moustrats souvent à dous mercats.

Junh de 1879.

[180, 182]

LA GLOURIETO

Al founze de la boutigueto,
Garnido de pa toutjoun bel,
S'acantouno la glourieto
Coumo 'n misterious crambel.

Darrè la sieu porto vitrado,
Ja se pot vese plé de vam,
Mièj-nud, la caro enfarinado,
Le mitroun remena l' levam.

Davant el, un calelh de couire,
Fa dansa naut sus la paret
Sa larjo ombro, del cap al couire ;
Travalho, fresquet e luret.

¹⁷ sens.

Voilà que la métayère
Vient les appeler : « Lirous, lirous ! »
Et ils se réveillent les pauvres,
Étirant leurs petites ailes,
Et ils laissent la rive ombragée.

Une fois devenus, gros et gras,
Ils sont saignés, plumés, flambés,
Aux poids publics d'un timbre bleu marqués
Et, sans qu'on économise ses pas,
Ils sont souvent proposés à deux marchés.

Juin 1879.

LA GLORIETTE

Au fond de la petite boutique,
Garnie d'un pain toujours beau,
Est coincée la gloriette
Comme un mystérieux cabinet.

Derrière sa porte vitrée,
On peut voir, plein d'entrain,
A moitié nu et le visage enfariné,
Le mitron remuer le levain.

Devant lui, un chaleil de cuivre,
Fait danser en haut du mur
Sa large ombre à hauteur du buste ;
Il travaille, frais et dispos.

Le rasclo-mait e las balansos
Soun a pourtado de sa ma.
Ardit ! N'es pas brico en avansos ;
Cal queire boun maiti, dema.

La pasto, couflado e moulhasso,
Qu'a de lisoments de serpent,
La brandis, la sarro, l'abrasso,
Plegat en dous, brave, arrapent,

E, cridant à pleno garganto,
Terribloment vous la rabat
Dins la mait e tourna l'aganto,
Bramo ; a-a, vous fa le sabat.

Tout es secoutit, pastadouro,
Falso, carreus e le valent
Rete se vei à-n-aquelo ouro,
Tout resquits, de susou rajent.

Es mièjo-nueit. La bartavelo
Se levo dambe soun clic-clac.
Dintro 'no mouliè 'ncantarelo
A vous metre un tigre à l'estac.

Roso, bloundo, gairebes nudo,
A'n sourire plé d'amour franc.
Sa camiso i es descendudo
Joubs sas poupos de malbre blanc.

El, davant l'Amigo flourado,
De fa pas doubles e pichous,

Le coupe-pâte et les balances
Sont à portée de sa main.
Allons ! Il n'est pas en avance ;
Il faut cuire de bon matin, demain.

La pâte, gonflée et molle,
Qui glisse comme le serpent,
Il l'agite, la serre, la brasse,
Courbé et vaillant, en l'agrippant,

Et en criant à plein gosier,
Terriblement il la rabat
Dans la maie et à nouveau il la saisit,
Et ahane ; ah-ah, il fait son sabbat.

Tout est ébranlé, pétrin,
Plafond, carreaux et ce vaillant
Si raide, on le voit, à cette heure,
Tout éclaboussé et de sueur ruisselant.

Il est minuit. Le loquet
Se soulève avec un clic-clac.
Entre une femme fascinante
A mettre un tigre au piquet.

Rose, blonde, presque nue,
Elle sourit d'un amour vrai.
Sa chemise a glissé
Sous ses seins de marbre blanc.

Lui, devant l'Amie au beau teint,
De faire des pains doubles et petits,

Miejos, lurrets, - de la fournado
A belo grigno es doublidous.

La fresco flairo de la pasto
A'no audou caudo de susou
Se mesclo. E lèu, sèns¹⁸ fa la casto,
Elo sauto al colh del garsou.

Al calelh n'i a pos mai de blese.
La glourieto es dins l'escur.
Se poutounoun. De naut, a lese
De rounca l' Mestre, pla sigur.

1 de Julhet 1879.

[184]

ROUMANCINO D'AMOUR

I.

Loung de soun orto muralhado
Qu'escampo de bounos sentous,
Le cap bas e l'amo cansado,
Sèns¹⁹ poulsa, m'en vau d'escoutous.

L'enganairo tant poulideto,
La Roso a fait moun mal prigound ;
L'ausissi, - coumo uno lausetto
Canto, - es que cantara toutjoun ?

II.

¹⁸ sens.

¹⁹ Sens.

Et des demis, - de la fournée
À belle croûte, est oublieux.

La fraîche senteur de la pâte
A une chaude odeur de sueur
Se mêle. Bientôt, sans faire la chaste,
Elle saute au cou du garçon.

Au chaleil, il n'y a plus de mèche.
La gloriette est dans l'obscurité.
Ils s'embrassent. Là-haut, il peut
Ronfler le Maître, c'est certain.

1 Juillet 1879.

PETITE ROMANCE D'AMOUR

I.

Le long de son jardin muré
Qui livre de bonnes senteurs,
La tête baissée, l'âme fatiguée,
Et le souffle coupé, je vais attentif. .

La si jolie traîtresse,
La Rose, a rendu mon mal profond ;
Je l'entends – comme l'alouette
Chante – mais chantera-t-elle toujours ?

II.

Se pr'asart, me trobi costo elo,
De dessus lèu me fuch la sang ;
Coussi bascalo, l'enfidelo,
De me vese aquital, tout blanc !

Joube, urouso, cambiado e fiero,
Tout le sante-baten del joun,
Ja rits, la belo trufandiero !
E qui sap se rira toujoun ?

III.

Se vesio sa caro passido,
En lagremos, res qu'un moument,
Cridariò : « Moun cor e ma vido,
Forobandis toun pessoment !

Nou ! Ploures pas ! Vai ! Rits e canto !
Que le gauch clareje al tieu front ! »
Dembrembariò que m'es maissanto ;
Ai las ! ce que l'aimi toutjoun.

4 de Julhet 1879.

[186, 188]

LE BOUQUET DE GIROUFLADOS

A'n Adrian Bergues

Aici de frescos girouflados
Que veni de sarra 'n bouquet ;
Audourousos, las è pessados
De verdos fuelhos de caulet.

I a las tres coulous de l'albeto :

Si par hasard, je suis près d'elle,
Aussitôt mon sang se retire ;
Comme elle éclate de rire, l'infidèle,
En me voyant, là, tout pâle !

Jeune, heureuse, pimpante et fière,
Du début à la fin de la journée,
Comme elle rit, la belle moqueuse !
Qui sait si elle rira toujours ?

III.

Si je la voyais, le visage flétri,
En larmes, un seul instant,
Je crierais : « Mon cœur et ma vie,
Chasse ton chagrin !

Non ! Ne pleure pas ! Va, ris, chante !
Que la joie éclaire ton front ! »
J'oublierais qu'elle est méchante ;
Hélas ! c'est que je l'aime toujours.

4 Juillet 1879.

LE BOUQUET DE GIROFLÉES

À Adrien Bergues.

Voici de fraîches giroflées
Que je viens de serrer en un bouquet ;
Odorantes, je les ai enveloppées
De vertes feuilles de choux.

Il y a les trois couleurs de l'aurore :

Le safra, le rose e le blanc,
- Las del soulelh coulc, mainadeto,
Rouge de foc e rouge sang.

Ambe soun ardereciò vivo,
Le vermelh te mostro moun cor
E ma passieu flambo, parivo
Al pourpourat mesclat à l'or.

La gelousiò que me tourmento
S'abrando ambe le carmesit ;
Ma malancouniò es presento,
Aqui, dins le vioulet passit.

Pel' rose à las regos vinousos
E le blanc de rouge brodat,
Mas bourdescados amoureuxos
Tenoun le bel fais enroudat.

Veses dins ta blanco maneto
L'armouniò de las coulous
Que mounto vès tu, Marineto
As uelhs douces coumo 'n velous.

O la reino de las aimados !
Canto per ieu aquel bouquet
Qu'al tieu cel, sèns²⁰ mai de trumados,
Anaussaras coumo 'n arquet.

A toun balet, te l' vesi tene,
Puei leva dreit l'espaci blous.

Le safran, le rose et le blanc,
- Celles du soleil couchant, mignonne,
Rouge de feu et rouge sang.

Avec son ardeur vivante,
Le vermeil te montre mon cœur
Et ma passion flambe, semblable
À de la pourpre mêlée à de l'or.

La jalousie qui me tourmente
S'embrase avec le cramoisi ;
Ma mélancolie est présente,
Là, dans le violet fané.

Avec le rose aux traits vineux
Et le blanc de rouge brodé,
Mes caprices amoureux
Entourent le beau bouquet.

Tu vois dans ta blanche main
L'harmonie des couleurs
Qui monte vers toi, Petite Marie
Au doux regard de velours.

Ô reine des bien-aimées !
Il chante pour moi ce bouquet
Que vers ton ciel, sans plus d'orages,
Tu lèveras comme un arc-en-ciel.

Sur ton balcon, je te vois le tenir,
Puis le lever vers l'espace pur.

²⁰ sens.

Es toun signal. Qu'Amour me mene
A l'endreit que mostroun las flous !

12 de Julhet 1879.

[188, 190]

A-N-UNO MOULIÈ VELADO

Grando, autivo, linjo e moullado
Dins ta raubo de blanc satì,
Venes vès ieu, mouliè velado,
Demest le luscre del maiti.

Coumo 'n peis per l'aigo treboulo
S'aperceu ta caro joul' vel,
Jouve incounescudo coumoulo
D'un embelinement nouvel.

Es un endevinhal estrange
Le tieu visatge atal mascat !
A 's trats d'un diable ou les d'un ange ?
Porto l'espant ? Ten la beutat ?

Dirion qu'uno loungo tahino
De la sieu nivoul l'a 'stroupat,
Dambe aquel tros de telo fino
De qualque susari coupat.

E mai parés le d'uno morto
Qu'estampoun dins le gip, ai las !
Es que grand dolh ou doulou forto,
Coumo aco, le voudriò tristas ?

C'est ton signe. Qu'Amour me mène
Vers le lieu que les fleurs indiquent !

12 Juillet 1879.

A UNE FEMME VOILÉE

Grande, haltière, mince et moulée
Dans ta robe de blanc satin,
Tu viens vers moi, femme voilée,
Dans la demi-pénombre du matin.

Comme un poisson en eau trouble
On aperçoit ton visage sous le voile,
Jeune inconnue débordante
D'un enchantement nouveau.

Il est une énigme étrange
Ton visage ainsi masqué !
A-t-il les traits du diable ou de l'ange ?
Est-il d'épouvante ? Est-il de beauté ?

On dirait qu'un profond ennui
De son nuage l'a enveloppé,
Avec un morceau de toile fine
Qui dans un suaire aurait été taillé.

Et il est semblable à celui d'une morte
Pour l'empreinte de plâtre, hélas !
Un grand deuil ou une forte douleur
Ainsi, le rendrait si triste ?

Passos autant misterioso
Que l'engabiato de Pignorol,
Mascou de gazo, - e, soucinouso,
Semblos treva nostre pel 'sol.

Al mens, l'aïc de las maurescos,
Le domino de Carnaval,
Daissoun uelhs clars, perpelhos frescos,
Se fa remira coumo cal.

E la tieuno espesso veieto
T'enlugro, te tampo le nas
E la bouco... beleu fresqueto
Coumo majoufo de bouscas.

Passos, - t'en vas vite sèns²¹ manco,
A-n-qualque lentan rendets-vous,
Mouliè velado, touto blanco.
Ja t'espero toun amourous !

T'espero, abas, dins la verduro
Flourido d'un ort, à l'ombrieu.
El veira ta belo figuro,
Ta gauto roso e toun uelh vieu.

T'enfugisses dins uno pouso
Tremoulanto, - ô pòu, m'as daissat
De tu 'no souvenenço fousco
Que roudara per moun passat !

15 d'Agoust 1879.

Tu passes aussi mystérieuse
Que le prisonnier de Pignorol
Petit masque de gaze et, soucieuse,
On dirait que tu erres sur notre terre.

Au moins, le haïck des mauresques,
Le domino de Carnaval,
Permettent que les yeux clairs et paupières fraîches,
Puissent être admirés à loisir.

Et ton épaisse voilette
T'aveugle, couvre ton nez
Et tes lèvres... peut-être fraîches
Comme les fraises des bois.

Tu passes, - tu vas vite, parfaite,
Vers quelque lointain rendez-vous,
Femme voilée, toute blanche.
C'est sûr, ton amoureux t'attend !

Il t'attends, là-bas, dans la verdure
Fleurie d'un jardin, dans l'ombre.
Lui, verra ton beau visage,
Ta joue rose et ton ton œil vif.

Tu t'enfuis dans la poussière
Tremblante, - ô fantôme, tu as laissé
De toi un vague souvenir
Qui va errer dans mon passé !

15 Août 1879.

²¹ sens.

[190, 192, 194]

DIES LÆTITIÆ

Joun clar e siau, ô joun de glorio
Ount sus terro i a tant de joio
Que del vielh mal se perd memorio.

Am ! De pertout l'allegretat
S'enlairo en pleno libertat ;
Toutis les cors ferme an patat,

Ausint le cant del jouve Dieus
Que pes acrins e per les rieurs
Ven esperta morts e mai vieus.

L'Amour ! L'Amour ten la Naturo,
A'mbelinat la creaturo ;
Adieu tahino e nueit escuro !

Soun grand libre es toutjoun dubert
Al prat flourit, al bousquet vert,
Coumo s'i cour ! Coumo 'n s'i perd !

Es mai que bel, es mai que dous
De l' fuelheja, d'i legi dous,
Valents, ardits e pecadous !

Ieu, daissi 'quì moun ergno morto.
'Scarrabilhat, passi la porto
E vau pregant tout naut, per orto :

« Mèstre de tout, tant pouderaus,
Salvats moun cor qu'es amoureux

DIES LAETITIAE

Jour clair et doux, ô jour de gloire
Où sur terre il y a tant de joie
Que du vieux mal on perd le souvenir.

Allons ! De tous lieux l'allegresse
Prend son envol en pleine liberté ;
Tous les cœurs fermement ont battu,

En entendant le chant du jeune Dieu
Qui sur les crêtes et dans les ruisseaux
Vient réveiller morts et vivants.

L'Amour ! L'Amour tient la Nature,
Il a enchanté la création ;
Adieu l'ennui et la nuit obscure !

Son grand livre est toujours ouvert
Dans le pré fleuri et le bosquet vert,
Comme on y court et on s'y perd !

Il est très beau, il est très doux
De le feuilleter, d'y lire à deux,
Travailleurs, aventuriers et pêcheurs !

Moi, je laisse là mon inquiétude morte.
Ragaillardi, je passe la porte
Et je vais en priant tout haut, dans les champs :

« Maître de tout, tout puissant,
Sauvez mon cœur qui est amoureux

E de car roso e de pel rous.

« Dieus plé de gauch, fount de boun-ur,
Lum de la terro e de l'azur,
Vous brembarets d'ieu, pla sigur.

« Brico auselhè per ma preguiero,
Me tournarets la caro fiero ;
Tirats-me à founs de la pauriero.

« Dieus de vido e de jouventut,
Lèu-lèu, tournats vostro vertut
A moun cor triste e miej-agut ;

« Fissats-le à travès moun argaut
Qu' aime, toutjoun superbe e caud,
Coumo l' d' Antar e l' d' En Recaud !

« Tournats dins ieu l'afric aimaire,
Aro, sul' cop, aici, dins l'aire
Reviscoulant e l' boun esclaire.

« Ajats pietat d'un gourrimand
Que vous espero en palsemant,
Desfourtunat e trelimant.

« Quouro, ô moun Dieus, me l'arrancats
Demèst maudits e mai damnats
Qu'à l'aspre azir soun coundamnats ?

D'un teint de rose et de cheveux roux.

« Dieu plein de joie, source de bonheur,
Lumière de la terre et de l'azur,
Vous vous souviendrez de moi, bien sûr.

« Nullement sourd à ma prière,
Vous redonnerez à mon corps la santé ;
Arrachez-moi tout entier à la misère.

« Dieu de vie et de jeunesse,
Vite, redonnez votre vertu
A mon cœur triste et presque sans vie ;

« Percez-le à travers mon sarrau.
Qu'il aime, toujours superbe et chaud,
Comme celui d'Antar⁹⁸ et celui de Recaut⁹⁹ !

« Ramenez en moi l'ardent amant,
Là et maintenant, vite, dans cet air
Qui nous ranime et la douce clarté.

« Ayez pitié d'un vagabond
Qui vous attend haletant,
Malchanceux et impatient.

« Quand, ô Dieu, m'arracherez-vous
D'entre les maudits et les damnés
Qui à l'âpre haine sont condamnés ?

⁹⁸ Note A.F., 1891, 195. Antar, poète et guerrier arabe, qui tant aime Abla.

⁹⁹ Note A.F., 1891, 195. Jean de Recaut, *trobador* amant de la belle Alamanda, morte au couvent de Prouille.

« Que siogue lèu dambe 's urouses !
Que lèu, proche Uno as poutets blouses
Rode, embemiat, d'orts audourouses ! »

E cap à-n-ieu vesi que ven
Uno mainado à-n-qui souvent
Les pelsses d'or cantoun al vent.

Soun uelh es vieu, soun frount es lis,
- E per la ma me coundusis
Tourn' al camì de Paradis.

Joun clar e siau, ô joun de glorio
Ount sus terro i a tant de joio
Que del vielh mal se perd memorio !

21 d'Agoust 1879.

[194, 196]

LA FLOU DE GARRABIÈ

De maiti, s'es més ram ço d'En Jordi Gascou
Qu'a 'n vinot clar, agit, - un esquisso-braguetos,
Mèstre Alba ne sourtis, rouge coumo 'n flascou,
Trescambo e vei pertout milanto beluguetos.

Ten la pel e s'en va dreit l'orto, à la frescou,
Joubs les sauses, dins l'erbo ount paissoun las auquetos.
De flous de garrabiè qu'enlugroun de blancou
Esteloun la randuro e t'i fan envegetos.

L'embriaic las agacho ambe un uelh entrumit ;
Ne vol uno, s'avanço e palpo dins le vude,

« Qu'il soit bientôt avec les heureux !
Que bientôt, près d'Une aux purs baisers
Il fasse le tour, enjôlé, de jardins parfumés ! »

Et, vers moi, je vois venir
Une jeune fille dont souvent
Les cheveux dorés chantent au vent.

Ses yeux sont vifs, son front est lisse,
- Et prenant ma main elle me conduit
Une fois encore sur le chemin du Paradis.

Jour clair et doux, ô jour de gloire
Où sur terre il y a tant de joie
Que du vieux mal on perd le souvenir !

21 Août 1879.

L'ÉGLANTINE

Tôt, on a mis un rameau à la porte de George Gascon
Dont le vin clair se boit bien – un useur de fonds de culotte,
Maître Alban en sort, rouge comme une petite bouteille,
Il marche sur trois jambes et voit des milliers de bluettes.

Il est saoul et va droit au potager, trouver de la fraîcheur,
Sous les saules, dans l'herbe où se repaissent les oisillons.
Des églantines éblouissantes tant elles sont blanches
Etoilent la haie vive et lui font envie.

L'ivrogne les regarde d'un œil embrumé ;
Il en veut une, il avance et trouve le vide,

I va pausa 'n cricot un digt pelut et rude,

Mais, legueno e, de mours, deja miej-endurmit,
S'espatarro, en poulsant, coumo uno vielho mauro,
E la flou cando rits al soulelh que la dauro.

25 d'Agoust 1879.

[196, 198]

LA PAULO

« Volo, volo, volo, Paulo,
Que te dounarè 'no raubo !
- E, s'uno iroundo me raubo,
Un cop foro de ma gaulo ?

- Volo mai naut que la ramo,
Qu'al dessus des sieis estatges
Qu'al trouncas fan les brancatges !
Volo, volo, pleno d'amo !

E sul' capelh tremoulaire
Del grand albre ount ès nascudo,
Volo se n'ès pos agudo,
Mai naut, dins la mar de l'aire.

Durbis, per f' ana tas alos,
L'estuch rouge à sèt punts negres.
Volo al soulelh ! Que t'allegres
Dreit las esplendous astralos !

- Nou, nou, daïssò-me tranquillo !
- Mounto naut, sios valentouno,

Il va y poser recourbé son doigt velu et rude,

Mais il glisse et, visage en avant, déjà à demi-endormi,
Il tombe, respirant fort, comme une vieille truie,
Et la fleur blanche rit sous le soleil qui la dore.

25 Août 1879.

LA COCCINELLE

« Vole, vole, vole, Paule,
Je te donnerai une robe !
- Et, si une hirondelle me dérobe,
Une fois partie de ma branche ?

- Vole plus haut que la ramure,
Plus haut que les six étages
Qu'au gros tronc les branchages font !
Vole, vole, l'âme débordante !

Et sur la cime qui tremble
Du grand arbre où tu es née,
Vole si tu n'ès pas épuisée,
Plus haut, dans la mer céleste.

Ouvre, pour agiter tes ailes,
L'étui rouge à sept points noirs.
Vole vers le soleil ! Réjouis-toi
Là-haut dans les splendeurs astrales !

- Non, non, laisse-moi tranquille !
- Monte là-haut, sois courageuse,

Veiras la terro pichouno
Un pauc mens qu'un cap d'espillo.

- Me fasques pas mai la guerro !
Ai ! Vos que le cap me vire
E que per te fa pla rire
M'espoutisque, claf ! sus terro.

Vau de branqueto en branqueto,
Pas trop lenh ; n'è pos de crento,
Pauro bolbo, e soum countento.
Voli pas de ta raubeto.

26 d'Agoust 1879.

Tu verras la terre plus petite
Que la tête d'une épingle.

- Ne me fais plus la guerre !
Ah, tu veux que ma tête tourne
Et que, pour pouvoir rire de moi,
Je m'écrase, plaf ! par terre.

Je vais de branche en branche,
Pas trop loin, sois sans crainte,
Pauvre graminée, et je suis contente.
Je ne veux pas de ta petite robe.

26 Août 1879.

[198, 200]

AS PAURES COURDOUNIÈS

« Gnif ! Courdouniès pudents
Que tiroun le lignol en regagnant las dents ! »
Paures bougres ! Atal, vous crido le mainatge.
Ja trimats al frescum,
Dins la boutigo estreito ount, lèu, vous cal de lum,
Taloment es escuro, - a dous pams de vitratge !
Le cos amountairat,
Vostro barbo al genoulh pel tiro-pèd sarrat,
Fasets vale l'alzeno ou bé 'stirant les brasses,
Fasets rena l' lignol
En cousint la semelo e, sèns²² n'abe 'n rigol,
De l'albo à miejo-nueit, patients e jamai lasses.
Qu'aimats vostre travalh !

²² sens.

AUX PAUVRES CORDONNIERS

« Pouah ! Puants cordonniers
Qui tirent le ligneul, en serrant les dents ! »
Pauvres bougres ! C'est ce que vous crie l'enfant.
C'est sûr vous peinez au frais,
Dans l'étroite boutique où, très tôt, il faut de la lumière,
Tellement elle est obscure, - elle a deux pans de carreaux !
Le corps ramassé,
Le menton sur le genou dans le tire-pied serré,
Vous faites aller l'aleine ou bien en étirant les bras,
Vous faites craquer le ligneul
En cousant la semelle, sans vous rebuter,
De l'aube à minuit, patients et jamais fatigués.
Que vous aimez votre travail !

[200, 204]

LE PICHOU SAUTENBANC

Le gaz, ventalh de lux, esclairo
En tremoulant les jougadous
Que soun entaulats, dous per dous ;
Vès les saumiès de fum s'enlairo.

Le café s'empleno de bruch.
Cap nud, servierto sus l'esquerro,
Les garsous servissoun de bierro
E de licous, al fort del truch.

La flambo bluo e remenanto
De l'aigordent semblo 'n fadet
E la limounado fa'n pet,
Azoundo e 'scrumo, frezinanto.

Subre les bilhards devariats,
Las bolos d'ibòri se tustoun
E les omes que las ajustoun
Renègoun quand soun engrafiats.

Aicì que la porto vitrado
Que de clars resquits s'enlusi
Pel' centieme cop se durbis ;
A-n-un mainatge douno intrado.

El, s'en va dreit al coumtadou,
Bel coumo 'n auta 'n joun de festo
Ount le mèstre, adreitant la testo,
Se carro, coumoul de grandou.

LE PETIT SALTIMBANQUE

Le gaz, éventail lumineux, éclaire
En tremblant les joueurs
Qui sont attablés, par paires ;
Vers les poutres, la fumée s'élève.

Le café s'emplit de bruit.
Tête nue, serviette sur la main gauche,
Les garçons servent la bière
Et les liqueurs, en plein vacarme.

La flamme bleue et agitée
De l'eau de vie à l'air d'un feu follet
Et la limonade explose,
Déborde et écume, frémissante.

Sur les billards dans tous les sens,
Les boules d'ivoire se heurtent
Et les hommes qui les visent
Jurent quand ils manquent leur coup.

Voici que la porte vitrée
Dont les clairs éclats brillent
Pour la centième fois s'ouvre ;
C'est un jeune enfant qu'elle laisse entrer.

Lui, va droit vers le comptoir,
Imposant comme un autel festif
Là où le maître, tête droite,
Se carre, plein de superbe.

A 'n calsou plé de canatillo.
Pel loung d'un espeulho estacat,
Joul' tricot, magre e desloucat,
Pauc gausaire, semblo uno filho.

A permissieu de travailha ;
Pel' sol expandis sa flessado
E, devant le mounde que bado,
Sèns²³ cregne de se degoula

Se plego, se tourcès, s'estiro,
Es vimounenc ; cour sus las mas,
Fa l' saut de carpo e, brico las,
Uno oureto, viro et reviro.

De sòuses tindoun à sous pèds.
Mais, la caro i ven touto pallo,
Se trobo mal, e, sus l'espallo
Es toumbat en poulsant espès.

Se crido : « Paurou ! Qun doumatge ! »
I a' qui 'n medeci ; le brandis,
I dessarro las dents e dits ;
« Es mort de fam, aquel mainatge ! »

Te l'an pourtat as parents sieus
Que l'atendion dins l'hour carreto,
Et tre l' vese es toumbado reto,
Sa maire en bramant : « Ai ! Moun Dieus. »

29 d'Agoust 1879.

Son caleçon a des chenilles dorées.
Des cheveux longs par un cordon attachés,
Sous son tricot, maigre et disloqué,
Peu hardi, il a l'air d'une fille.

On lui permet de travailler ;
Sur le sol il étend sa couverture
Et, devant les gens bouche bée,
Sans craindre de se désarticuler,

Il se plie, se tord, s'étire,
Souple comme l'osier ; il marche sur les mains,
Il fait le saut de la carpe et, pas du tout fatigué,
Une petite heure, il tourne et se retourne.

Des pièces tintent à ses pieds.
Mais, son visage devient pâle,
Il s'évanouit, et, sur une épaule
Il est tombé, en haletant.

On crie : « Le Pauvre ! Quel dommage ! »
Il y a là un médecin ; il le secoue,
Il desserre ses dents et dit ;
« Il est mort de faim, cet enfant ! »

On l'a porté à ses parents
Qui l'attendaient dans leur charrette,
Et dès qu'elle l'a vu, la voilà qui tombe,
Sa mère qui hurle : « Hélas ! Mon Dieu ! »

29 Août 1879.

²³ Sèns.

[204]

LA MORT DE L'AMOUR

L'Amour va trespasa, coumo les autris Dieuses.
Dins uno selvo negro ount se calhoun les rieuses,
Las imos, les ausels e las ramos en flous,
Se coulco pel' secum, tourrat e sèns²⁴ coulous.
Le sieu cor es traucat per uno matrassino.
Sanno à grosses pissols ; tremolo à l'escurino.
Sa reumo semblo 'n bram de cervi que mouris ;
Soun bel cos rose e blanc se flapo e se peris
As peds des grandis faus que sa roujo sang bagno.
Se rantelhoun sous uelhs virats vès la mountagno,
Qu'a, darrè, le soulelh, coumo 'n flambe, abrandat,
E dins un espefort, le Dieus joue a cridat
A 'spanta per jamai e le cel e la terro.
Coumo al founze d'un cros, de la coumbo à la serro, :
Tout s'enmudis, s'atudo e s'engruno en d'abord.
La vido n'es pos mai. L'Amour es mort, es mort !

7 de Novembre 1879.

[206]

LA DAMOJANO COUPADO

Ma vido n'es qu'uno mejano,
Dempuei que t'es coupado, ô bouno damojano !
Tu qu'abiòs le ventre redound
Coumo le d'un poupaire blound,
O tu qu'ères vestido e de vim e de sesco,
Dount le veire blanc èro clar

²⁴ sens.

LA MORT DE L'AMOUR

L'Amour va mourir, comme les autres Dieux.
Dans une forêt noire où se taisent les ruisseaux,
Les brises, les oiseaux et les rameaux en fleurs,
Il se couche sur les feuilles mortes, glacé et blême.
Son cœur est percé par une flèche.
Il saigne à gros jets ; il tremble dans l'obscurité.
Son râle ressemble au brame d'un cerf qui meurt ;
Son beau corps rose et blanc se tache et se décompose
Au pied des grands hêtres que son sang rouge baigne.
Ses yeux se voilent, tournés vers la montagne,
Où, au-delà, le soleil comme un incendie, brûlant,
Et en un effort, le jeune Dieu a lancé un cri
À épouvanter, pour toujours, et le ciel et la terre.
Comme au fond d'un trou, du vallon jusqu'à la colline,
Tout devient muet, s'éteint et se brise aussitôt.
Il n'y a plus de vie. L'Amour est mort, mort !

7 Novembre 1879.

LA DAME-JEANNE BRISÉE

Ma vie n'est qu'un îlot de sable,
Depuis que tu t'es coupée, ô bonne dame-jeanne !
Toi qui avait un ventre rond
Comme celui d'un bébé blond,
Ô toi qui était habillée d'osier et de laiche,
Dont le verre était clair

Dous cops mai qu'uno aigueto fresco,
 O tu que m'as vudat le vinot rouge à flar,
 Que sabiòs m'azounda de ta licou de vido,
 Mieu damojano tant poulido !

Tous testes soun aquì pel' sol.
 Maudit siogue loungtems aquel grand Dieus-'à-vol
 Ount d'embriaics sèns²⁵ vergougno
 T'an penejat coumo 'no rougno,
 Quand ajeroun al brusc tout le vin que teniòs !
 Se vesoun sulhadis de rauso.
 O pauroto que me veniòs
 D'un païs fourtunat que toutjoun moun cor lauso !
 Digo-me, - que soun pla latat,
 Aro, que t'è pos mai, pietat !

Quand me tournara la tahino,
 Nou pourè 'n boussinet arrapa la mounino
 Que la vengue forobandì !
 Coussi farè per me gandì,
 Tre que m'agafaran las doulous roussegantos ?
 Que me descoufle coumo cal
 De mas lagremos amargantos !
 Ai ! m'aniriò nega, sul' cop, dins le Canal,
 Se n'abiò pòu de mescla d'aigo
 A toun vi blous... que m'embriaigo.

15 de Febrè 1880.

Deux fois plus que l'eau fraîche,
 Ô toi qui m'a versé du vin rouge en quantité,
 Qui savais m'inonder de ta liqueur de vie,
 Ma dame-jeanne si jolie !

Tes débris sont là par terre.
 Maudit soit longtemps ce grand banquet
 Où des ivrognes sans vergogne
 T'ont piétinée comme une ordure,
 Quand ils ont eu bu tout le vin que tu contenais !
 On les voit souillés de tartre.
 Ô pauvrette qui me venait
 D'un pays fortuné que toujours mon cœur loue !
 Dis-moi, - je suis bien attrapé
 Maintenant, que je ne t'ai plus, pitié !

Quand me reprendra l'ennui,
 Je ne pourrai pas me prendre une petite pistache
 Pour qu'elle le chasse !
 Comment ferai-je pour me sauver,
 Quand me saisiront les douleurs qui rongent ?
 Combien je verse
 Des larmes amères !
 Ah ! j'irais me noyer, aussitôt, dans le Canal,
 Si je ne craignais de mêler de l'eau
 A ton vin pur... qui m'énivre.

15 Février 1880.

²⁵ sense.

[208, 210, 212, 214]

L'AUTA

Quand mai d'un acrin blanc de nèu
De las Piraneos dentelo
L'aire dous que se desestelo,
A l'albo, - es que vas bufa lèu.
Coumo 'n sou laugè de flavuto
Te levaras dins le tems siau
E puei, terrible, per la luto,
T'ausirè brama coumo 'n brau ;
Rounflaras ' travès le campèstre,
Per serros e cieutats, plegant garric e fau,
Mèstre d'aici e d'anaut mèstre.

O grand corrent atmousferic
De l'equatou, ô buf de braso,
Vai, secoutis, acato, arraso,
Pouderous e toutjoun afric ;
Mountos des ouceans de sable,
O fier vent de la nauto mar,
Alé del Miechjoun, indoumdable,
Auta blanc de l'espàci clar,
Fas calha le Cers que nous torro,
Mai que nou cal, l'eime e la car
E que mascaro l' cel d'uno rauso tant orro.

Brave espassaire de nivouls
E brandisseire de teulados,
Ja que sarion dechalatados
Las aglos, e 's grandis tremouls
Pus lèu roumputs que de carbenos,
Se te tenion cap un moument !

L'AUTAN

Quand les crêtes blanches de neige
Des Pyrénées font une dentelle
Dans l'air doux qui perd ses étoiles,
A l'aube, - c'est que tu vas bientôt souffler.
Comme le son léger d'une flûte,
Tu te lèveras par temps calme
Et puis, terrible et prêt à la lutte,
Je t'entendrai beugler comme un taureau ;
Tu ronfleras à travers la campagne,
Sur les crêtes et les cités, faisant plier le chêne et le hêtre,
Maître d'ici-bas et d'en-haut maître.

Ô grand courant atmosphérique
De l'équateur, ô souffle de braise,
Va, agite, rabaisse et abat,
Tout en puissance et toujours obstiné ;
Tu montes des océans de sable,
Ô fier vent de la haute mer,
Respiration du Midi, indomptable,
Autan blanc de l'espace clair,
Tu fais taire le Cers qui nous glace
Plus qu'il ne faut l'esprit et la chair
Et qui barbouille le ciel de nuages si affreux.

Brave disperseur de nuages
Et secoueur de toitures,
Certes ils seraient sans ailes
Les aigles, et les grands trembles
Plus vite rompus que les roseaux,
S'ils te faisaient front un instant !

Tu que sèns²⁶ relais desemplenos
Tas ouiros tempestousoment,
Tu que de bueit jouns nou t'aciusos,
Que passejos pertout un immense tourment,
Desbranlaire de peiros sieusos !

O tu qu'alertariòs les morts,
Sèns²⁷ que calguesse mai atendre,
Que des sants calfariòs la cendre
Per la semena, vent des forts !
Al mièi, d'un bruch de cent armados,
Soun mai brandits nostris oustals
Que 's bastiments per las trumados ;
Tout pato, finestros, pourtals,
Dirion que tout s'esparrabisso.
Que soun costo tu les aials,
La biso e le fouissenc, quand nous prenes en tis so ?

Mentre que trounos pl' azimat,
M'asemblos uno voux giganto
Que vous espanto e vous aganto,
E del desert triste e rumat,
Ount 'En Sant Jan-Batist clamabo,
Tenes le rugì des liouns,
E, descabelhat, franc de trabo,
Dins l'azur blanquinous e founs,
T'escalabros e restoutisses,
Viroulejos, tombant per les canvalhs prigounds,
M'embauriòs e m'estrementisses.

Toi qui sans cesse vide
Tes outres tempêteusement,
Toi qui pendant huit jours ne t'apaises,
Qui promènes partout un immense tourment,
Ebranleur de solides pierres !

Ô toi qui réveillerais les morts,
Sans qu'il ne faille plus attendre,
Qui des saints réchaufferais les cendres
Pour les semer, vent des forts !
Au milieu, d'un bruit de cent armées,
Elles sont, nos maisons, plus secouées
Que des bâtiments par les orages ;
Tout cogne, fenêtres et portails,
On dirait que tout s'écroule.
Sont-ils à tes côtés les aquilons,
La bise et le vent de Foix, quand tu nous tracasses ?

Tandis que tu grondes très exité,
Tu as l'air d'une voix immense
Qui épouvante et saisit
Et du désert triste et brûlé,
Où Saint Jean-Baptiste appelait,
Tu as le rugissement des lions,
Et, échevelé, libre de toute entrave,
Dans l'azur blanchâtre et profond,
Tu te cabres et retentis,
Tu tournoies, tombant dans les précipices profonds,
Tu m'assourdis et tu me fait tressaillir.

²⁶ sens.

²⁷ sens.

Ai ! Te sentissi m'estroupa
 Coumo d'uno cabeladuro,
 Estranjo e loungo vestiduro
 A-n-qui pòdi pas descapa.
 Caudo e toutjoun boulegadisso,
 M'encatelant e me fiblant,
 Sarro, se desnouso, s'airisso,
 Ven, proumto, bourdesco 'n rounflant,
 S'en va brusissent coumo 'no arpo,
 Lèu, m'embadago, tremoulant,

Talo joubes l'esperviè se pot vese uno carpo.

Portos l'embriaigant pèrfum,
 La sentou del païs estrange
 Ount i a la dato e mai l'irange
 E l'ouasis al linge albrum,
 I mesclos la flairo salado
 Que des engoulidous maris
 Enlairo 'n mourmoulant l'ounzado ;
 As coumo de baisés d'ouris
 E d'abrassados de maurescos,

Atal dins ta perturbo un raive me flouris
 D'un bel manat de rosos frescos.

Lènh de tu, desempantenat,
 Un tros, poulssi 'spes e bulhissi,
 Gòfi de susou, te maudissi.
 Vai t'en, fas le peis autanat,
 E fer, sèns²⁸ relambi nous balhos
 De foc al miei del calimas.
 Ai ! Trop de tems nous destrantalhos

Ah ! Je te sens m'envelopper
 Comme une chevelure,
 Etrange et long vêtement
 Auquel je ne peux échapper.
 Chaude et toujours en mouvement,
 En me faisant tourner et me fouettant,
 Elle serre, se dénoue, se hérissé,
 Elle vient, prompte et capricieuse en ronflant,
 Et s'en va en bruissant comme une harpe,
 Et bientôt, me prend dans ses mailles, tremblant,

Tout comme sous l'épervier on peut voir la carpe.

Tu apportes l'enivrant parfum,
 La senteur de l'étrange pays
 Où il y a les dattes et les oranges
 Et les oasis aux arbres élancés,
 Tu y mêles l'odeur salée
 Que des gouffres marins
 La vague soulève en murmurant ;
 Tu sembles dispenser des baisers de houris
 Et des enlacements de mauresques,

Ainsi dans tes convulsions, un rêve en moi fleurit
 D'une belle poignée de roses fraîches.

Loin de toi, hors de ton filet,
 Un moment, je halète et j'ai chaud,
 Trempé de sueur, je te maudis.
 Va-t-en, tu défraîchis le poisson,
 Et sauvage, sans cesse tu apportes
 Le feu au sein de la forte chaleur.
 Ah ! Trop longtemps tu nous ébranles

²⁸ sens.

Per nous daissa le cos pla las,
E puei, nous menos la plejasso ;
O que t'aziri, quand es gras !
Vai t'en, auster limpous, am, am, vitoment passo.

Alavès, n'ès pos des darniès
A nous tourn 'ambe la tahino,
La remascado ou la brouzino,
Les barbos-blancs ou les tempiès.
Mais t'aimi, quand, pr'uno vesprado
D'Abrilh, t'alargos, magnific,
Coumo 'no nacieu delibrado
Per qualche travalh erouïc.
Mountos, clamos, tenes l'espàci ;
Salut, bufo, autanas, sus l'escur tirannic,
Per le naut Mièchjoun, sèns²⁹ restràssi.

Febriè 1880.

[214, 216]

LE PA DE NOVIO

Quand uno mainado acouvido,
Gauto roujo, trefousissent
D'esse al pus bel joun de sa vido,
Balho pa de nòvio en risent.

Fa tinda soun bais de pieucelo
Bou coumo de pa blanc, tant dous,
E, mai qu'uno roso nouvelo,
Gai, satinat, poulit, audous.

²⁹ sens.

Et laisses notre corps très fatigué,
Et puis, tu nous amènes la grosse pluie ;
Ô que je te déteste, quand tu es lourd !
Va-t-en, auster visqueux, allons, passe au plus vite.

Alors, tu n'es pas le dernier
À nous revenir avec l'ennui,
La bourrasque ou la bruine,
Les nuages barbus et pesants.
Mais, je t'aime, quand, un après-midi
D'Avril, tu te libères, magnifique,
Comme une nation délivrée
Par son travail héroïque.
Et que tu montes, hurles et occupes l'espace ;
Salut, souffle, grand vent d'autan, sur les tyraniques ténèbres,
Sur ce haut Midi, sans retenue.

Fevrier 1880.

LE PAIN DE LA JEUNE MARIÉE

Quand une jeune mariée vous invite,
La joue rougissante, tremblante
D'être au plus beau jour de sa vie,
Elle vous donne du pain d'épousée en riant.

Elle fait tinter son baiser de pucelle
Bon comme du pain blanc, si doux,
Et, plus que la rose nouvelle,
Gai, satiné, joli et odorant.

La bouco que souvent vous douno
Un boussi de tendre bounur
A sentit la rudo poutouno
De la misero ambe l' pa dur.

Es uno besiado desqueto
Que vous porto soun pa segnat ;
Soun ouferto puro e fresqueto
Vous garis le cor endegnat.

Antan, messo dito, - emblancado
La nòvio dintrabo à l'oustal
Del nòvi e se teniò sietado
Ambe un plat d'estan sul' faudal.

E les goujats venion, sèns³⁰ fauto,
Dapassiès, le tambre joul' bras,
Vous i poutouneja la gauto,
En jetant lhour gredo al platas.

Aco's pla mort. Nostros nouvietos
Van pourta per rés à la gent
Sabi pas quant de poutounetos
Que valoun cent peços d'argent.

Abril 1880.

Les lèvres qui souvent vous donnent
Un peu de tendre bonheur
Ont ressenti la rude embrassade
De la misère et de son pain dur.

C'est une gracieuse corbeille
Que vous offre son pain béni ;
Son offrande pure et fraîche
Guérit votre cœur meurtri.

Autrefois, la messe dite, - en blanc
La mariée entrait dans la maison
Du marié et restait assise
Avec un plat d'étain sur les genoux.

Et les garçons venaient, sans faute,
Tranquilles, leur haut de forme sous le bras,
Poser un baiser sur sa joue,
En jetant une pièce dans le grand plat.

Tout cela est bien mort. Nos mariées
Vont porter gratuitement aux gens
Je ne sais combien de baisers
Qui valent cent pièces d'argent.

Avril 1880.

³⁰ sens.

[216, 218, 220, 222]

L'ABUCLO

A-n-un cap dels cammas l'oustalet s'es bastit,
 I a mai de dous cents ans. Trandolo un pauc. Vestit
 De lèdro à l'iversenc, floucant sas fendasclados,
 Vès auta, joul' teulat, de fosso erbos daurados,
 Es al ran d'uno coumbo ount cascalhjo'n rieu ;
 Gaito la verde plano e, subre le cel vieu,
 Las Courbieros e mai las Piranèos claros,
 Entre dous pèches nauts que sembloun de tiaros
 Negros. Aquì demoro un couple pla valent
 Ambe uno aujolo blanco e que frègo les cent.
 L'anciàno ! Quand fa bou, per dalhasous, per segos,
 Que s'en van tressusa sèns³¹ pifres e boudegos,
 A la cinto l' coudiè ou l' parelh encarrat,
 Canaulo al colh, roumiant, davalant loung del prat,
 Vol que, costo l' garric plantat davant la porto,
 L'assièten sul' peirou.

Redo coumo uno morto,
 Sarrant soun broc d'agreu, les uelhs plenis d'escur,
 Ficsoment alandats vès la lux e l'azur,
 Se ten joubs l'albre antic pr'uno belo vesprado
 De Junh, e le dalhaire artelho dins la prado,
 S'escalabro, descend as penjals, dins les clots,
 Coufat d'un vielh capel e les peds sèns³² esclots,
 Fasent ana l'utis, plega pel' miei, en margos ;
 S'arresto per pica – la dalho, entre las fargos,
 Souno e 'sperto sul' cop les ressous, dins l'oumbrieu.
 Subre soun leit roucou, founs al canvalh, le rieu

³¹ sens.³² sens.**L'AVEUGLE**

A une extrémité du village, la petite maison a été bâtie,
 Il y a plus de deux cents ans. Elle est un peu branlante. Vêtue
 De lierre au nord, qui décore ses fissures,
 Et vers l'autan, sous le toit, de beaucoup d'herbes dorées,
 Elle est tout près d'une combe où cascade un ruisseau ;
 Elle regarde la verte plaine et, contre le ciel vif,
 Les Corbières et aussi les Pyrénées lumineuses,
 Entre deux hautes collines qui ont l'air de taires
 Noires. Là habite un couple très vaillant
 Avec une aïeule aux cheveux blancs et presque centenaire.
 L'ancienne ! Quand il fait bon, aux fenaisons et moissons,
 Et qu'ils partent transpirer sans fifre et sans cornemuses,
 Un couffin à la ceinture ou avec la paire de vaches attelées,
 Qui descend en ruminant, une clarine au cou, dans le pré,
 Elle veut, près du chêne planté devant la porte,
 Qu'on la laisse assise sur le perron.

Raïde comme une morte,
 Serrant son bâton de houx, les yeux pleins de ténèbres,
 Fixement ouverts vers la lumière et l'azur,
 Elle reste sous l'arbre antique pendant la belle après-midi
 De Juin, et le faucheur se hâte dans la prairie,
 Il grimpe agile, descend le long des pentes et dans les creux,
 Coiffé d'un vieux chapeau et sans sabots aux pieds,
 En manipulant son outil, courbé et en chemise ;
 Il s'arrête pour piquer – sa faux, entre marteau et enclume,
 Il appelle et réveille aussitôt les échos, dans l'ombre ;
 Sur son lit rocheux, au fond du précipice, le ruisseau

Miralhejo e s'enfuch. Sus acrins, de la coumbo,
 De las mannos de faus, del roucas que tresploumbo,
 Des sigalas partis un remenilh d'aucels ;
 De l'autro me del puech s'ausis de calumels
 Bresilha. Les auriols e 's coucuts cantoun ferme ;
 La brugo, l'agadèus, la ginesto de l'erme
 An mes l'uno flou roso et les autres flou d'or.
 E l'abuclò sentis trefousi le sieu cor,
 Crei vese. Dits tout naut : « Montagno qu'ès poulido !
 Embaumos, fresco e verdo, e me tournos la vido :
 Gaujouso jouventut e belo fieretat.
 O le tems de l'amour e de la libertat !
 O la primo e l'estieu ! Anabem per la moufo
 Dins le bosc de l'Arquiè querre plant de majougo.
 E carcabem tabés de campairols, de flous
 A l'oumbro des ramels amagant lhours coulous :
 Doumaiselos, muguets, campanos pourpourados,
 Ausel-pico-l'abelho e salvatjos pensados.
 Ne fasiom de bouquets ! Que de cops les pastous
 Nous les venion rauba per abe de poutous !
 Belis ans counsumits ! Lavès abiò 'n fringaire
 Qu'ero des Bessedous le mai valent dalhaire.
 O ! Nous aimabem tant ! Nous seguissiom pes prats,
 Per las selvos, pertout, coumo dous aparrats.
 Nòvis fousquèrem lèu. Me voulguèt sèns³³ berquiero.
 Me vesi acouvidant e, roujo, urouso e fiero,
 Balhant de pa de nòvio as parents, as amics.
 Quono noço, bou dieus ! O ! Danserem, africs,
 A nous entemena des peds touto la solo.
 - E se metèt à rau mai d'uno tressairolo !
 Eri couflo de gauch. Que m'aimabo, l' Jacquou !

³³ sens.

Miroite et fuit. Sur les crêtes et de la combe,
 Des bouquets de hêtres, du haut du rocher qui domine,
 Et des champs de seigle, s'échappe une volée d'oiseaux ;
 De l'autre côté de la colline on entend des chalumeaux
 Bourdonner. Les loriots et les coucous chantent ferme ;
 La bruyère, l'ajonc épineux et le genêt de la lande
 Ont mis les uns des fleurs roses et les autres des fleurs d'or.
 Et l'aveugle sent tréssaillir son cœur,
 Elle croit voir. Elle dit à voix haute : « Montagne que tu es jolie !
 Fraîche et verte, tu sens bon et tu me rends la vie :
 Joyeuse jeunesse et belle superbe.
 Ô temps de l'amour et de la liberté !
 Ô printemps et été ! On allait sur la mousse
 Dans le bois de l'Arquier chercher des plants de fraises.
 Et nous cherchions aussi des champignons, des fleurs
 A l'ombre des rameaux qui cachaient leurs couleurs :
 Orchis tacheté, muguets, digitales de pourpre,
 Orphrys-abeilles et sauvages pensées.
 Nous en faisons des bouquets ! Que parfois les bergers
 Venaient nous dérober pour avoir des baisers !
 Belles années consumées ! J'avais alors un galant
 Qui parmi les Labécédois était le plus vaillant faucheur.
 Ô ! Nous nous aimions tant ! On se poursuivait dans les prés,
 A travers bois, partout, comme deux moineaux.
 On s'est vite fiancés. Il m'a acceptée sans dot.
 Je me revois faire les invitations, rougissante, heureuse et fière,
 Et donnant du pain de mariée aux parents et aux amis.
 Quelle noce, mon Dieu ! Ô ! Nous avons dansé, pleins d'entrain,
 À nous en écorcher la plante des pieds,
 - Et on a vidé plus d'une barrique !
 J'étais au comble de la joie ! Qu'il m'aimait, Jacquou !

Gar' nous aqui 'stallats dins le sieu bourdicou.
 N'abiò pos cap de sogro, - ô, nadabi dins l'òli !
 Le teniò 'mbelinat e quand abiò dit : vòli,
 Eri mèstro de tout ! Per ieu, tout fousquet lis.
 Pendent mai d'uno annado ajeri l' Paradis.
 Tout à roufles e puei maire d'uno droulletto,
 Rouso coumo 'n fial d'or, roso coumo l'albeto !
 O boun-ur délicious que me daissèt trop lèu !
 Ai, ai, dount me venguèt aquel terrible flèu,
 Aquel èstre espantable, aquelo bèstio aurivo !
 Pietat, ajats peitat ! 'No doulou sèns³⁴ parivo
 Me rousègo le cor ! O mounde, ajats pietat !
 Escoutats. Nou dirè que la tristo vertat.
 Eri dins mous vingt ans, un pastre : en Jan Vialado
 M'aimèt, en me vejent degourdidò e flourado ;
 Me fasiò de bouquets, e de belos cansous.
 Ieu, me trufabi d'el, - i vouliò pos sas flous.
 Me seguissiò pertout, coumo 'n gous, sèns³⁵ vergougno.
 L'ignourabi, e pla lenh aimabi la sieu trougno.
 Es à-n-aquel moument que l' Jacquou me voulguèt.
 L'autre, tre ba sapiè, coumo 'n fat s'en anguèt,
 Brassejant, l'uelh sannous e'n t'escupint un soustre.
 Ier, i agut sètanto ans que tournèt aquel moustre.
 Le mieu Jacquou dalhabo al clot, valentoment.
 Le vesiò d'aicital. Dins l'afa d'un moument,
 Le Jan mounto del rieu, ten al punh uno dalho
 Coumo l' brave Jacquou, cour vès el e t'i balho
 Un truc dins l'estoumac, - l'a 'prou-peno toucat.
 L'ome mieu s'i atourno, - es que l'a pos mancat ?
 S'azimoun ; e las faus s'azugoun, zigo-zago,

Nous voilà installés dans sa petite ferme.
 Il n'y avait pas de belle-mère ; - ô, tout était rose !
 Je le charmais et quand j'avais dit : je veux,
 J'étais maîtresse de tout ! Pour moi, tout a été simple.
 Pendant plus d'une année j'ai été au Paradis.
 Tout à volonté et ensuite mère d'une petite fille,
 Rousse comme le fil doré, rose comme l'aurore !
 Ô bonheur délicieux qui m'a quitté trop tôt !
 Ah, Ah, d'où est venu ce terrible fléau,
 Cet être épouvantable, cette bête féroce !
 Pitié, ayez pitié ! Une si grande douleur
 Ronge mon cœur ! Ô vous tous, ayez pitié !
 Ecoutez. Je ne dirai que la triste vérité.
 J'avais presque vingt ans, un berger, Jean Vialade
 M'a aimée, en me voyant délurée et fraîche ;
 Il me faisait des bouquets et de belles chansons.
 Moi, je me moquais de lui, - je ne voulais pas ses fleurs.
 Il me suivait partout, comme un chien, sans vergogne.
 Je l'ignorais, et c'est au loin que j'aimais sa trogne.
 C'est à ce moment que Jacquou m'a fait sa demande.
 L'autre, dès qu'il la su, comme un fou est parti,
 Gesticulant, l'œil plein de sang, et crachant un juron.
 Hier, cela a fait soixante-dix ans que ce monstre était revenu.
 Mon Jacquou fauchait dans un creux, vaillamment.
 Je le voyais d'ici même. En un rien de temps,
 Jean monte du ruisseau, il tient à son poing une faux
 Comme le brave Jacquou, il court vers lui et lui donne
 Un coup dans l'estomac, - il l'a à peine touché.
 Mon homme veut le lui rendre, - il ne l'a pas manqué ?
 Ils s'animent ; et les faux s'aiguisent, zigue-zague,

³⁴ sens.

³⁵ sens.

Se levoun, segant l'aire. Ieu cridi : « Santo plago
De nostre Segne ! Ohi ! Ohi ! Le sannara ! »
E sentissi sul' cop le mieu cor se tourra.
Qu'è dit ? Le malfaitiè, autant proumt que salvatge,
Coupo l' colh à 'n Jacquou que toumbo sul' visatge ;
Es mort ! Mort ! E 'n atac. M'espàtarri pel' sol.
Ai ! Dempuei soun abuclo ! » Ja l'aujolo se dol !
Puei redo, les uelhs blancs, parivo à 'no estatuo,
Demoro sul' peirou.

Deja la capo bluo :

De Pradaria s'estelo, e l' mendre bruch s'ausis
Parti des bosques nauts de garrics e d'ausis ;
Le dalhaire s'entourno ambe la rastelairo
E l'hour cant amoureux coumo 'n ausel s'enlairo.

Decembre 1880.

[222, 224]

AL LOUATOU

I. Tre qu'en Julhet, mai en Agoust,
O Louatou, te podi vese,
Las flous femelos coumo 'n pese
E las masclos en gaspo, - ai ! pensi vite al moust !
Tas fuelhos soun las de la vigno,
E pr'aco nou portos de vi !
Le tieu frut es parieu à 'no pichouno pigno
Que sul' cop que se pot durbi
Semeno uno poulvero amarganto e daurado
Pes Alemands mai qu'ounourado.
Ardit, t'espandisses pertout,
T'agafos, chapos souc e brout,
A l'auriero del bosc, sus la verde randuro,

Elles se lèvent, fauchent l'air. Moi, je crie : « Sainte plaie
De Notre Seigneur ! Hélas ! Hélas ! il va l'égorger ! »
Et je sens sur le champ mon cœur se glacer.
Que dire ? Le malfaisant, aussi prompt que sauvage,
Tranche le cou de Jacquou qui tombe face contre terre ;
Il est mort ! Mort ! J'ai une syncope. Je m'écroule.
Ah ! Depuis je suis aveugle ! » Et l'aïeule se plaint !
Puis raidie, les yeux blancs, pareille à une statue,
Elle reste sur le perron.

Déjà la cape bleue

De Prairial s'étoile, et le moindre bruit se répand
Venu des hauts bois de chênes et d'yeuses :
Le faucheur revient avec la râteleuse
Et leur chant amoureux comme l'oiseau s'envole.

Decembre 1880.

AU HOUBLON

I. Dès qu'en Juillet et aussi en Août,
Ô houblon, je te vois,
Avec tes fleurs femelles comme des pois
Et les mâles en grappe, - ah ! je pense aussitôt au moult !
Tes feuilles sont celles de la vigne,
Et pourtant tu ne portes pas de vin !
Ton fruit est pareil à une petite pigne
Qui dès qu'elle peut s'ouvrir
Sème une poussière amère et dorée
Par les Allemands très honorée.
Hardi, tu t'étends partout,
Tu t'accroches, tu dévores souche et pousse,
A l'orée du bois, sur la verte haie vive,

Salvatge, as la vidasso duro ;
 Es sèns³⁶ relais atalentat.
 Le noum de louatou per tu qu'es pla pourtat !
 Envasidou de nostro terro,
 Mesclat à l'òrdi, fas de bierro,
 Frejo coumo de tor, laido coumo de pis,
 Qu'escrumo ou milho bavo,
 Que trop vitoment lavo,
 Aflaquès, met as pots de fel e s'escupès
 E que malgrat que siò filho de la cerveso,
 Aquel beuratge antic de la raço galeso,
 Nou val pos le rouge vinet,
 Rajant clar del mieu robinet.

II. Se fas al' Gambrinus la clusco enramelado,
 En Lauragués, à Carlipa,
 Tous brouts sont mesis en salado
 E les troboun pla bous à la fi d'un soupa.
 Mais, dempuei la terriblo guerro
 E la victorio das Prussians,
 Noum de noum, t'è 'n azir, ô faseire de bierro !
 E desempuei aicestis ans
 Que le filoussera, coumo 'no invasieu folho
 De lifrelofres malfaitiès,
 Grequejo les nostris vigniès,
 La mieu ma dreito n'es pos molho
 Per t'arranc' à juntats, quand t'atrobi 'n roudant
 Abas, dins la Mountagno Negro,
 Proche de l'Argentoire out le brezilh s'allegro,
 Ai las ! souvent m'en vau souscant

Sauvage, tu as la vie dure ;
 Tu es sans cesse affamé.
 Le nom de *petit loup* par toi est bien porté !
 Envahisseur de notre terre,
 Mêlé à l'orge, tu fais de la bière,
 Froide comme la glace, laide comme l'urine,
 Tu fais de l'écume ou mieux de la bave,
 Qui trop vite lave,
 Affaiblit, met sur les lèvres du fiel qu'on crache,
 Et bien qu'elle soit fille de la bière,
 Ce breuvage antique des ancêtres gaulois,
 Ne vaut pas le rouge petit vin,
 Coulant clair de mon robinet.

II. Si de Gambrinus tu couronnes le crâne
 En Lauragais, à Carlipa
 Tes pousses sont mises en salade
 Et on les y trouve très bonnes à la fin du dîner.
 Mais, depuis la terrible guerre
 Et la victoire des Prussiens,
 Nom de nom, je t'ai en aversion, ô faiseur de bière !
 Et depuis ces années
 Où le phylloxéra, comme une invasion folle
 De *lifrelofres*¹⁰⁰ malfaisants,
 Ravage nos vignobles,
 Ma main droite n'est pas paresseuse
 Pour t'arracher à poignées, quand je te trouve en vagabondant
 Là-bas, dans la Montagne Noire,
 Près de L'Argentoire où le bruant proyer se réjouit.
 Hélas ! souvent je vais en songeant

³⁶ sens.

¹⁰⁰ Note A. F., 1891, 225. *Lifrelofres*, allemands, Vr Rabelais.

Al flèu nouvel que nous degalho
Les pus belis malhols, - aco me destrantalho !
Eh que ! beuriò pos mai de vi,
Ieu, miejournal, ieu, ieu, latì !
Caldra pinta de bierro, ô louatou del diable ?
Ai ! se me vesiò 'n joun à-n-aquel punt minable,
Ieu, valent pourgo-moust, sul' cop agantariò
Moun vielh god, e, bevent 'no darniero gourjado
D'aquel vi pichounet, glorio de l'encountrado,
Saccarradi ! l'estrissariò.

21 de Janviè 1881.

[226]

FANJAUS

A moun amiguet Ugues Destrem

Dreit la Mountagno Negro, e l'esquino virado
As neviès treluzents des mounts piraneans,
Vès auto, Fanjaus ten uno serro acimado.
Temple antic à Jupin bastit per les Roumans,

A le couvent de Proulho as peds : aquí, l'aimado
D'en Recaut azoundèt de plours sous brassis blancs,
Aquì Mouret, blassat per uno mousquetado,
Mourisquèt i a dous cents e quaranto-sèt ans.

A mous uelhs, le clouquiè se cambio'n estatuo :
La de Sant-Doumenic s'aufegant : « Mountfort, tuo ! » ?
Nou. Mais, aquí, levat e beloment crescut,

Vesi'n Ugues Destrem aflambat, plé de forço,
Davant le general que nous venguèt de Corso,

Au fléau nouveau qui abîme
Les plus belles marcottes, - j'en suis ébranlé !
Eh quoi ! je ne boirais pas de vin,
Moi, le méditerranéen, moi, moi, le latin !
Devrons-nous boire de la bière, ô houblon du diable ?
Ah ! si je me voyais arrivé à ce stade misérable,
Moi, le vaillant purge-moût, aussitôt je saisisrais
Mon vieux godet, et buvant une dernière gorgée
De ce petit vin, gloire de cette contrée,
Sacré nom, je l'écraserais.

21 Janvier 1881.

FANJEAUX

A mon jeune ami Hugues Destrem

Face à la Montagne Noire, dos tourné
Aux névés éblouissants des monts pyrénéens,
Vers l'autan, Fanjeaux couronne une crête.
Temple antique à Jupiter bâti par les Romains,

Il a le couvent de Prouille à ses pieds : là, l'aimée
De Recaut a inondé de pleurs ses bras blancs,
Là Mouret, blessé par une mousquetade,
Est mort il y a deux cent quarante-sept ans.

A mes yeux, le clocher va-t-il devenir une statue :
De Saint Dominique s'égosillant : « Montfort, tue ! » ?
Non. Mais plutôt dressé et superbement grandi,

Je vois Hugues Destrem emflammé, plein de force,
Devant le général qui nous est venu de Corse,

Rugissènt : « Aco 's dounc pr'aco qu'abets vincut ? »

1 de Junh 1881.

[226, 228]

AL FROUNT D'UN MAINATJOU

Frount de mainatge, - ô frount tout nòu !
Freule e luzent tant pla qu'un iòu
Que ven de poundre la galino,
Ount – qui sap ! l'engenh 'spelira,
Sublime ausel, e cantara
Tout ço qu'anausso e qu'embelino.

Frount lis ount le poutou mairal
Tindo e fa s'enfuge le mal
Qu'entahinavo l' pichou drolle,
Miralh de l'inouencio, ô frount
Deja courounat de pel blound !
O frount boumbut ! O cande molle

Que s'emplenara de beutat,
De gauch, d'amour, de libertat,
Las esplandous de nostro vido !
O qu'almentos n'ajes pas cap
De coufeto ou de sarro-cap
Que ten la clusco apichounido !

Que siogues nud ! Qu'al soulelh rous
Cresques sèns³⁷ rufos, pouderaus
E coumo escultat dins le malbre !

Et qui rugit : « C'est donc pour ça que vous avez vaincu ? »

1er Juin 1881.

AU FRONT D'UN PETIT ENFANT

Front d'enfant, - ô front tout neuf !
Fragile et brillant comme un œuf
Que vient de pondre la poule,
Où – qui sait ! le génie naîtra,
Sublime oiseau, et chantera
Tout ce qui élève et enchante.

Front lisse où le baiser maternel
Tinte et fait s'enfuir le mal
Qui tracassait le petit garçon,
Miroir de l'innocence, ô front
Déjà couronné de cheveux blonds !
Ô front bombé, Ô moule pur

Qui s'emplira de beauté,
De joie, d'amour, de liberté,
Splendeurs de notre vie !
Ô qu'au moins tu n'aies pas
De calotte ou de serre-tête
Pour que ton crâne soit contraint !

Reste tête nue ! Qu'au soleil doré
Tu grandisses sans ride et puissant
Comme sculpté dans le marbre !

³⁷ sens.

Qu'angues libre, dreit, vès l'azur,
Envescant coumo 'n frut madur
A la branco nauto d'un albre !

Frount de mainatge, ô frount tout nòu !
Freule et luzent tant pla qu'un iòu
Que ven de poundre la galino,
Ount, - qui sap ! – l'engenh 'spelira,
Sublime aucel, e cantara,
Tout ço qu'anausso e qu'embelino !

3 de Junh 1881.

Va libre et droit, vers l'azur,
Séduisant comme un fruit mûr
Sur la plus haute branche de l'arbre !

Front d'enfant, - ô front tout neuf !
Fragile et brillant comme un œuf
Que vient de pondre la poule,
Où – qui sait ! le génie naîtra,
Sublime oiseau, et chantera
Tout ce qui élève et enchante.

3 Juin 1881.

[228, 230, 232]

LA CIGONHO

A'n Erckman-Chatrian

I.

La ramo de l'albrum que l'a jalado rufo
Se desfelho pes cams, cuberto de roubilh.
Le cel es d'un blu clar ; fa frescot ; le Cers bufo.
Em al miei de Brumàri e semblam en Abrilh.

Se fan las curbisous. Qualque grand parelh lauro
Fort, fier e majestous, al soulelh que le dauro,
A arrè l' gazalha que porto l' toucadou,
Coumo à l'Atge-mejan al punh tenion la lanso,
Les Faidits, chavaliès de nostro delibranso,
Qu'an bagnat de lhour sang aiceste terradou.

II.

Les ausels de l'estranchè aro fan lhour passado,
- Un ven de l'iversenc, per l'azur lumineux,

LA CIGOGNE

A Erckman-Chatrian

I.

La ramure des arbres que la gelée frippe
Perd ses feuilles dans les champs, couverture rouillée.
Le ciel est bleu clair ; il fait frais ; le Cers souffle.
Nous sommes à mi-Brumaire et on dirait Avril.

On recouvre les blés semés. Un attelage laboure
Vigoureux, fier et majestueux, au soleil qui le dore,
Derrière lui, le bouvier porte son aiguillon,
Comme tenaient leur lance au Moyen-Age,
Les Faidits, les chevaliers de notre libération,
Qui ont baigné cette terre de leur sang.

II.

Venus de l'étranger, les oiseaux maintenant passent,
- Un d'entre eux vient du nord, dans l'azur lumineux,

Es en dolh : negre et blanc, - a la plumo airissado ;
Sas patos e l' sieu bec soun d'un rouge sannous ;

Le sieu colh loung s'arqueto ambe uno autivo gracio ;
Aco's uno cigonho ! Es partido d'Alsacio ;
A fugit la rourrado e l' buzac prussian.
A l' voula pouderous e s'alasso pas brico.
Elo, tiro de loungo, en presso, vès l'Africo
Ount soun les emigrats dels país alsacian.

III.

O ! valento, ja b 'es ! Camino touto soulo.
Es bessè 'n cougo-nids, e i'an passat davant.
Un eissam d'efantous i crido : « A l'oulo ! A l'oulo ! »
Coumo s'ero un courbas que va toutjoun trevant.

Elo n'ausis pos rés, rego l' cel, pl' aviado.
I atriho d'esse a-bas, al soulelh, apariado,
E puei d'ana cassa de serps e d'abelhards.
Mais, que la prend sul' cop ? S'enretis de las alos,
S'enrenno, e le sieu bec fa 'n bruch sec de croutalos.
Toumbo al miei d'un planal ount rodoun de pillhards.

IV.

« Toco-lo ! La tenem ! » bramo un orre minable.
Coussi la cousseguès ! T'i a l'arpo dessus
Per la clavela vite à-n-un pourtalh d'estable.
La crucificaran coumo l' paure Jesus.

Que ! Coumo 'n grand ventalh la veirion expandido,
La garganto tourçudo e la pato enretido ?
Nou ! Nou ! La salvarè d'aquelo afrouso mort.
Fau pos uno ni dos. Pagui la gourrialho.

Il est en deuil, noir et blanc, - sa plume est hérissée ;
Ses pattes et son bec sont d'un rouge de sang ;

Son long cou se ploie superbement gracieux ;
C'est une cigogne ! Elle est partie de l'Alsace ;
Elle a fuit le gel et la buse prussienne.
Elle a un vol puissant et ne se fatigue pas.
Elle, elle continue, en tout hâte, vers l'Afrique
Où sont les émigrés du pays alsacien.

III.

Ô ! que tu es vaillante ! Tu voyages toute seule.
Elle est peut-être une dernière née, et les autres ont filé.
Un essaim de petits enfants lui crie : « Au pot ! Au pot ! »
Comme si elle était un corbeau toujours en errance.

Elle, elle ne les entend pas et raie le ciel, en plein essor.
Il lui tarde d'être là-bas, au soleil, accouplée,
Et d'aller chasser les serpents et les bourdons.
Mais, que lui arrive-t-il ? Elle raidit ses ailes,
Elle se courbe vers l'arrière, son bec fait un bruit de crotale.
Elle tombe au milieu de la plaine où rôdent des pillards.

IV.

« Attrape-la ! On la tient ! » hurle un affreux misérable.
Comme il la poursuit ! Ses griffes sont sur elle
Pour la clouer vite au portail d'une étable.
Il vont la crucifier comme ce pauvre Jésus.

Quoi ! Comme un grand éventail elle serait étalée,
Gorge tordue et patte raidie ?
Non ! Non ! Je la sauverai de cette mort affreuse.
Ni une ni deux. Je paie les maraudeurs.

M'emporti l'auselas qu'aquital se trantolho
E l' pausi de nounen dins la raso d'un ort.

V.

La cigonho visquèt ; lèu s'alizèt la plumo.
L'avidabi de peis pescat dambe l' gabaut.
Souscabo. Après bueit jouns de rampoino, e de brumo,
Ajèt vam, e fasquèt un esclairol pr'anaut.

Alavès, s'estirèt, fourroutejèt, superbo,
Se plantèt, d'un ped franc, sus uno mato d'erbo
E, magnificoment, se tournèt enlaira,
Colh tirat en davant, patos enrè penjantos,
Refoufant l'aire vieu joubas sas alos gigantes.
Cap vès auto, voulabo à se fa remira.

« Partisses ! Darrè tu, daissos l'Alsacio tristo,
L'ennemi a la terro out les valents soun morts !
Pensabi douçoment, sèns³⁸ la perdre de visto,
Digos-i de s'aima. Se jugne es esse forts.
Grand ausel alargat de la santo patriò,
Simbole de councordio, arribo 'n Algerio.

Volo ! S'as atengut l'Africo per Nadal,
Tu que portos boun-ur, tu qu'es bravo e fidelo,
Pauso-te sus l'abet que de cent lums s'estelo, :
Coumo l'amo d'amount vengudo al festanal. »

Nouembre 1880.

J'emporte le grand oiseau, qui a sursauté
Et je le pose doucement dans l'allée d'un jardin.

V.

La cigogne a survécu ; elle a vite lissé son plumage.
Je l'ai nourrie de poisson pêché au filet.
Elle songeait. Huit jours de convalescence et de brume,
Et elle a repris courage, là-haut il y a eu une éclaircie.

Alors, elle s'est étirée, a brandi ses ailes, superbe,
S'est plantée, le pied franc, sur une touffe d'herbe
Et, magnifique, elle a repris son envol,
Le cou tendu vers l'avant, les pattes pendant en arrière,
Repoussant l'air vif sous ses ailes géantes.
La tête face à l'autan, elle volait admirablement.

« Tu pars ! Tu laisses derrière toi l'Alsace triste,
L'ennemi de cette terre où les valeureux sont mort !
Je pensais doucement, sans la perdre de vue,
Dis-leur de s'aimer. S'unir, c'est être fort.
Grand oiseau parti de la sainte patrie,
Symbole de la concorde, va jusqu'en Algérie.

Vole ! Si tu as atteint l'Afrique à Noël,
Toi qui portes le bonheur, toi qui est brave et fidèle,
Pose-toi sur le sapin qui de cent lumières est étoilé,
Comme un âme céleste venue pour la fête. »

Novembre 1880.

³⁸ sens.

[232, 234]

**EN MEMOURENÇO
DE DÒNO LIDIO DE RICARD**

Dins le soulelh maienc, te vesem adreitado
Sus l'acrin calabrit de ta garrigo en flous
Qu'al canvalh tout albrat pel Lez pers es bagnado
E remiros la mar d'un azur miraculous.

T'azoundos de clarou qu'enlugro, embriaigado
De flairos s'alatant del país aspre e dous,
- N'ès l'amo, sigur, n'ès la graciouso fado,
E, roso, daissant libre à l'aire toun pel rous,

Le cantos, dambe engenh, dins ta lengo poulido.
Abalisco la Mort ! A l'immourtalo vido
Saras toutjoun depeds joubs le cel vetat d'or.

Abalisco la Nueit ! Per la lux de l'albeto,
O gentio troubairis, milhou que la lauseto,
Sèns³⁹ relais aquital brezilhos à plen cor.

Julhet de 1881.

[234, 236]

**LA MESSO DE MIEJO-NUEIT
DE SANT-SARNÌ**

A'n Jule Boissiero

Dins un cel d'estieu, 'stelat e laugè,
Le relotge antic de l'*Abat-Rougè*,

³⁹ sens.

**A LA MÉMOIRE
DE MADAME LYDIE DE RICARD**

Dans le soleil de mai, on te voit debout
Sur la crête calcinée de ta garrigue en fleur
Qui dans le fond arboré, par le Lez pers est baignée
Et tu admires la mer d'un azur miraculeux.

Tu t'inondes de la clarté aveuglante, éniivrée
Par les parfums s'envolant du pays âpre et doux,
- Tu en es l'âme, c'est sûr, tu en es la fée gracieuse,
Et, rose, laissant libres tes cheveux roux,

Tu le chantes, avec génie, dans ta jolie langue.
Que s'en aille la Mort ! Dans l'immortelle vie
Tu seras toujours droite sous le ciel rayé d'or.

Que s'en aille a Nuit ! Dans la lumière de l'aurore,
Ô aimable poétesse, mieux que l'alouette,
Sans t'arrêter, tu chantes de tout ton cœur.

Juillet 1881.

**LA MESSE DE MINUIT
DE SAINT-SERNIN**

A Jules Boissière

Dans un ciel d'été, étoilé et léger,
L'horloge antique de l'Abbé Roger,

Coumo qui sourtis d'uno som pesuco,
Sounoun, dous, tres, quatre e cinq, sieis, set, vueit,
Nau, dex, ounze e doutce, - es plan miejo-nueit.
E le revelhou, plé de pòu, s'arruco.

Alavès, sul' cop, dedins Sant-Sàrni,
L'on vei les flambèus de lums se gàrni
Subre l' mèstre-auta, coumo per magio.
Trevo dins las naus l'oumbro de la mort
E, coumo pel' vent, s'ausis durbì fort
La porto en garric de la sacristiò.

Un vielh capela, majestous, ne ven,
Porto 's oundroments de pountife e ten
Un calici d'or dins sas mas de ciro ;
Tre que l'a *pausat* al miei de l'auta,
Gar' le aquì, davant, qu'es à s'acata
E puei, tourna dereit, douçoment se viro.

Dits : « Per caritat, qui vol aicital
Me servì la messo ? » E tres cops atal !
Al darniè, 'no voux souno à l'escurino,
Respound : « Ieu Foulquet ! – Tu ? clamo le sant,
Fai-t'enla ! Fugis, abesque maissant !
As sannat Toulouso. » E 'nretint l'esquino,

Le cibòri l' punh cour, sèns⁴⁰ se couita.
Les lums soun bufats. On ausis pata
La porto. Es dintrat dins la som eterno.
Pas un fregadis 'travès las cinq naus !
Le relotge, al cel, s'en va del repaus.

Comme sortant d'un sommeil pesant,
Sonne un, deux, trois, quatre, cinc, six, sept, huit,
Neuf, dix, onze et douze, - il est bien minuit.
Et le veilleur, apeuré, se fait tout petit.

Alors, aussitôt, dans Saint Sernin,
On voit les flambeaux lumineux se multiplier
Sur le maître autel, comme par magie.
Elle erre sous les nefs, l'ombre de la mort
Et, comme à cause du vent, avec bruit s'ouvre
La porte de chêne de la sacristie.

Un vieux prêtre, majestueusement, en sort,
Il porte des ornements de pontife et tient
Un calice d'or dans ses mains de cire ;
Dès qu'il l'a posé au milieu de l'autel,
Le voici, devant, qui s'incline
Puis, se redressant, doucement il se retourne.

Il dit : « Par charité, qui veut ici même
Servir ma messe ? » Et trois fois ainsi !
La dernière fois, une voix résonne dans l'ombre
Et répond : « Moi, Foulquet ! – Toi, crie le saint,
Fiche le camp ! Fuis évêque mauvais !
Tu a égorgé Toulouse. » Raidissant son dos,

Le ciboire à la main, il avance, sans se presser.
On souffle les flambeaux. On entend battre
La porte. Il est entré dans un sommeil éternel.
Pas un seul frôlement sous les cinq nefs !
L'horloge, au ciel, a l'air de se détraquer.

⁴⁰ sens.

La velholo, bas, semblo uno lucerno.

24 d'Agoust 1881.

[236, 238]

AL PODIQUET

I.

Poudiquet, ô gaujous amic,
Que, dins Toulouso, ès benarric,
Tournos fa la tieuno passado.
« Quidi soum (dambe l' gros iver !) »
Dises per touto l'encountrado
De Sant-Danis, e dempuei ier,
Te quilhos sus qualque brancatge
E, per mouments, nous fas tinda :
« *Cal pouda, l'ome, cal pouda !* »
Apeui, fuges, pichou salvatge.

II.

Se poudo. Les gavel pel' sol,
La vigno plouro à 'n fa 'n rigol.
Lèu venoun las eissermentarios,
Rudo camiso sul' vestit ;
De vises ne daissoun pas gairos.
Clamatiè valent, ès partit ;
T'en vas. Ja te porto l'aletto !
Ount artistaras toun nizat ?
Tourno'n Vendemiàri, grasset ;
Te voli chap' à la brouqueto.

Fi de Febriè 1881.

La veilleuse, ici-bas, a l'air d'un ver luisant.

24 Août 1881.

A L'ORTOLAN

I.

Ortolan, ô joyeux ami,
Qui, à Toulouse, est le *benarric*,
Tu es à nouveau de passage.
« Quitte suis (du gros hiver !) »
Dis-tu dans toute la contrée
De Saint-Denis, et depuis hier,
Tu te perches sur un branche
Et, par moments, tu fais retentir :
« *Faut tailler, homme, faut tailler !* »
Puis, tu t'enfuis, petit sauvage.

II.

On taille. Ses sarments à terre,
La vigne pleure tout son saoul.
Bientôt viendront les ramasseuses,
Une rude chemise sur leur robe ;
Des sarments elle en laissent peu.
Messager vaillant, tu es parti ;
Tu t'en vas. Déjà ton aile t'emporte !
Où façonneras tu ton petit nid ?
Reviens en Vendémiaire, dodu ;
Je veux te manger à la broche.

Fin Febrier 1881.

[238]

**A LA DARNIERO REMESOU
DES SANT-ANDREAS CAP-DE-PORC**

Quand te crouzi 'n dacon, sentissi la coulero
E la tristesso, al cor, aurivos, s'agafant.
Darniero remedies d'eros de nostro terro,
Que nou posques auzi souna lhour oulifant ?

L'espital te retiro e, las d'arnés de guerro,
Te pausos en servint la messo, vielh efant.
Sabes pas que 's aujols enroureroun la serro
De sang, africs, frount dreit al Mountfort trioumfant ?

Elis – (aici per tu causos proube nouvelos)
- Soun aques eretics del Mas Santos-Pieucelos
Qu'an agut un escais, pes capelas fargat :

Cap de Porc ! Es avuei reneç dins nostro bouco.
E be ! Devot, sourtit de patarino souco,
Te le meritos pas. Les valents l'an pourtat.

26 d'Agoust 1881.

[240, 242]

A'N VITOR UGO

I.
Mèstre, tas obros subrebelos
Van enroudant, eissam d'estelos,
Le tieu cap qu'es parieu à-n-un mounde nouvel
Que se levo, naut, dins le cel.

**AU DERNIER REJETON
DES SANT-ANDRE CAP-DE-PORC**

Où que je te croise, je ressens colère
Et tristesse, en mon cœur, vivement se quereller.
Dernier rejeton de héros de notre terre,
Ne peux-tu entendre sonner leur oliphant ?

L'hôpital te recueille et, las du harnais guerrier,
Tu te reposes en servant la messe, vieux fils.
Ne sais-tu pas que les aïeuls ont rougi la crête
De sang, déterminés, face à Montfort triomphant ?

Eux – (ici pour toi ils sont choses nouvelles)
- Ce sont les hérétiques du Mas-Saintes-Puelles
Dont le surnom par les curés a été forgé :

Cap de Porc ! de nos jours un juron dans nos bouches.
Et bien ! Dévot, né de la patarine souche,
Tu ne le mérites pas. Des hommes courageux l'ont porté.

26 Août 1881.

A VICTOR HUGO

I.
Maître, tes œuvres très belles
Font une couronne, un essaim d'étoiles,
Autour de ta tête pareille à un monde nouveau
Qui se lève, haut, dans le ciel.

S'en arranco tourna qualcuno, forto e neto,
Coumo del soulelh 'no planeto,
Per enmimarela la grandò Umanitat,
Dins la voio de libertat.

Fas ta mountado, e mai t'enlairo,
Mai luzisses, mai nous esclairo,
E sabes espassa, tre paresse, l'ourrou,
Engenh, ô sublimo clarou !

Lux faito de Bountat et de Justicio eternos
Qu'al mainatjou, dins las sieus pernos,
Qu'à la cuco laurant, touto crento, à l'escur,
Balho un bel resquit de boun-ur !

II.

O tu qu'as le cor d'uno maire,
Que tant pla bressos le poupaire
De ta tendresso founzo e de candis bourdous,
Flaminos las falsos grandous,

Defendes le vincut countro le counquistaire
E 's reises que nou valoun gaire,
E d'un bras rete e proumt, avios bravoment
Le foulze del grand Castioment.

Chou ! Chou ! Les chots e les courbasses,
Ardits e de nostro sang grasses !
Dins la nueit emperialo as abrandat le foc,
De l'essil estan, dreit sul' roc.

La Franço vei soun ounto al rouge de la flambo,
E, vite, l'Emperi trescambo,

Il s'en détache encore une, forte et nette,
Comme du soleil une des planètes,
Pour émerveiller la grande Humanité,
Sur le chemin de la liberté.

Tu poursuis ton ascencion, plus tu t'élèves,
Plus tu brilles et plus tu nous éclaires,
Et dès que tu apparais, tu sais écarter l'horreur,
Génie, ô sublime clarté !

Lumière faite de Bonté et de Justice éternelles
Qui au jeune enfant dans ses langes,
Qui, à la chenille labourant craintive dans le noir,
Donne un beau reflet du bonheur !

II.

Ô toi qui as le cœur d'une mère,
Qui berces si bien le nourrisson
D'une tendresse profonde et de purs vers,
Tu fustiges les fausses grandeurs.

Tu défends le vaincu contre le conquérant
Et les rois qui valent peu,
Et le bras tendu et prompt, courageux, tu riposte
Avec la foudre du grand Châtiment.

Au loin ! Au loin ! Chouettes et corbeaux,
Hardis et par notre sang engraisés !
Dans la nuit impériale tu as allumé le feu,
De ton exil, debout sur le rocher.

La France voit sa honte au rouge de la flamme,
Et vite, l'Empire vacille,

Puei s'abalès demest la rouino e le dolh,
E l' pople l' escriasso, folh.

III.

Tu, portos la patrio nauto.
La tieu voux passo, superbo auto,
Sus omes frezinants coumo de segos d'or,
E casso azir mai racocor.

Fier pacificatou qu'enlugros de ta glorio,
Saras toutjoun dins la memorio
Des umans e vieuras à travès l'aveni.
Es que toun obro pot fini ?

Grand ès pendent la tieuno vido,
Mais, la nostro tiero avalido,
Pus mage te veiran e toutjoun miracloous,
Engenh, 'scampaire d'esplendous !

Es l'esperit gigant de nostre secle, ô mestre !
Se te saludi, ieu, paure estre,
Es qu'as amagnagat moun cor d'un rai vermelh,
E, cigal, canto le soulelh.

27 d'Agoust 1881.

[242, 244]

PLANH

O moun cor qu'as aimat ! ô moun cor qu'as sufert !
Levo-te dounc, ma douço Jano !

Puis il disparaît parmi la ruine et le deuil,
Et, ce fou, le peuple l'accable de huées.

III.

Toi, tu portes haut ta patrie.
Ta voix passe, superbe autan,
Sur les hommes frémissants comme des moissons d'or,
Et tu chasses la haine et la rancœur.

Fier pacificateur qui éblouit de ta gloire,
Tu seras toujours dans la mémoire
Des humains et tu traverseras les temps à venir.
Ton œuvre peut-elle finir ?

Tu es grand pendant ta vie,
Mais, notre génération une fois disparue,
Plus grand on te verra et toujours merveilleux,
Génie, dispenseur de splendeurs !

Tu es l'esprit gigantesque de notre siècle, ô maître !
Si je te salue, moi, pauvre être,
C'est que tu as caressé mon cœur d'un rayon vermeil,
Si bien que, cigale, il chante le soleil.

27 Août 1881.

COMPLAINTE

Ô mon cœur que tu as aimé ! Ô mon cœur que tu as souffert !
Lève-toi donc, ma douce Jeanne !

Sèn⁴¹ tu l' païs es un desert.
Qun languiment ! Quno marrano !
Levo-te dounc, ma douço Jano !

O moun cor qu'as sufert ! ô moun cor qu'as aimat !
O Jano, es pla tems que t'airisses !
Levo-te, Jano ! I a 'n ramat
De jouns e de nueits que durmisses.
O Jano, es pla tems que t'airisses !

O moun cor qu'as aimat ! O moun cor qu'as sufert !
Jano, que tourna te remire !
Voli beure, coumo 'n lausert,
Rais des uelhs blus e del sourire.
Jano que tourna te remire !

O moun cor qu'as sufert ! O moun cor qu'as aimat !
Ma Jano, trevi la garrigo.
Ount ès ? Ai ! Toun noum, l'è bramat.
Ount ès anado, gentio amigo ?
Ma Jano, trevi la garrigo.

O moun cor qu'as aimat ! O moun cor qu'as sufert !
Rés dins la coumbo e sus la serro !
Es morto. Quel' trauc siò dubert
E que me porten dins la terro !
Rés dins la coumbo e sus la serro !

28 d'Agoust 1881.

Sans toi ce pays est un désert.
Quel ennui ! Quelle langueur !
Lève-toi donc, ma douce Jeanne !

Ô mon cœur que tu as souffert ! Ô mon cœur que tu as aimé !
Ô Jeanne, il est l'heure de se redresser !
Lève-toi, Jeanne ! Il y a tant
De jours et tant de nuits que tu dors.
Ô Jeanne, il est l'heure de se redresser !

Ô mon cœur que tu as aimé ! Ô mon cœur que tu as souffert !
Jeanne, pouvoir encore t'admirer !
Je veux boire, comme le lézard,
Les rayons de tes yeux bleus et de ton sourire.
Jeanne, pouvoir encore t'admirer !

Ô mon cœur que tu as souffert ! Ô mon cœur que tu as aimé !
Ma Jeanne, j'erre dans la garrigue.
Où es-tu ? Ah ! Ton nom, je l'ai hurlé.
Où es-tu allée, ma gentille amie ?
Ma Jeanne, j'erre dans la garrigue.

Ô mon cœur que tu as aimé ! Ô mon cœur que tu as souffert !
Rien dans la combe ou sur la colline !
Tu es morte. Que le trou soit ouvert
Et qu'on me porte en terre !
Rien dans la combe ou sur la colline !

28 Août 1881.

⁴¹ sens.

[244, 246, 248, 250]

LAS PEIROS DE TROU

Dins les mounts sablounencs per les rieurs enmenats,
 Pichounis supels sus las ribos,
 Dins de toumbels e las bouzigos
 Ount creission arroumeccs, ourtigos,
 Se trobo de calhaus lises e faissounats,

De peiros, qualcunos boumbudos,
 A tres ciores, e qu'an de poulidos coulous,
 D'autros pouchugos, loungarudos ;
 Se n'i a que sembloun de velous,
 N'i a que tiroun de foc, mal 'scalprados e rudos.

Les nostris païsans afourtissoun pla prou
 Que dambe l' foulze soun toumbados
 Aquelos peiros venerados,
 Per elis toutjoun nouminados,
 Proche Fouis ; perigouls, aici : peiros de trou.

Al colh de las fedos lanudos
 Las saboun estaca, les fortis ariegencs ;
 Per nostros serros miejos-nudos,
 Abets remirat les doublencs
 Que pasturgoun al cap de bestios pla vengudos ;

Lhour clapardo de fer que l' roubillh a cubert
 E que souno coumo uno dalho
 Felhado ou bé qualquo ferralho,
 - Per batan que la destrantalho

¹⁰¹ Note A. F., 1891, 247. de *pericle*, - foudre, Goudelin.

LES PIERRES DE TONNERRE

Dans les amas de sable par les ruisseaux emmenés,
 En petits tertres sur les rives,
 Dans des tombeaux et les essarts
 Où poussaient les ronces et les orties,
 On trouve des cailloux lisses et travaillés,

Des pierres, certaines bombées,
 Triangulaires, et qui ont de jolies couleurs,
 D'autres pointues, allongées ;
 Si certaines ressemblent à du velours,
 Il y en pour faire du feu, mal taillées et rudes.

Nos paysans affirment bien assez
 Qu'avec la foudre sont tombées
 Ces pierres vénérées
 Par eux et encore nommées,
 Près de Foix, *perigouls*¹⁰¹ ; et ici, *peiras de tron*.

Au cou des brebis à la laine épaisse
 Ils savent les attacher, les solides ariégeois ;
 Dans nos collines à moitié nues,
 Vous avez admiré les agneaux de deux ans
 Qui paissent en tête d'un troupeau bien venu ;

Leur sonnaille de fer que la rouille a recouvert
 Et qui sonne comme une faux
 Emoussée ou bien de la fêraille,
 - Avec en guise de battant pour l'ébranler

A 'no peiro de trou en jade d'un bel vert ;

E d'autros n'an en serpentino
D'un vert escur, jaunastro e venado à 'ncanta ;
« Paro l' troupe de la mourino ! »
Dits le pastre l'auzint tusta
Sus l'esquilo d'aram que trandolo e tindino.

Un brave medeci, dins le nostre espital,
Poutinguèt uno menineto
Qu'abiò sul' sé 'no pigasseto
D'anfibolo, gentio amuleto,
Qu'à l'ausi-lo parla 'scartabo de tout mal.

Aquelo venerablo antico
Teniò de soun aujol que la teniò del sieu
La besiado e fino relico
D'un verdot, gai e vieu,
Que del mal de la mort, ai ! la parèt pos brico.

Countèt qu'en Cabardès pastous e bouratiès
Vous la penjaboun sèns⁴² fauto,
Dins l'estable, à'no fusto nauto,
E que souvent baco malauto
Bebèt l'aigo ount abion bulhit des jouns entières.

Mensounèt que pr'un tros de coco
D'efans necis e lecs vendion as paquetous
Las mai duros, de negro roco ;
Atal, dambe 's rodo-cantous
Van à ço d'un orfaure ount soun peiros de toco.

⁴² sense.

Une pierre de tonnerre de jade d'un beau vert ;

Et d'autres en ont en serpentine
D'un vert sombre, jaunâtre, avec un charmant veinage ;
« Elle protège le troupeau de l'épidémie ! »
Dit le berger en l'entendant frapper
La clarine de bronze qui tremblote et tinte.

Un brave médecin, dans notre hôpital,
A soigné une grand-mère
Qui avait sur un sein une petite hâche
D'amphibole, une délicate amulette,
Qui à ce qu'elle disait écartait de tout mal.

Cette vénérable ancienne
Avait de son aïeul qui l'avait du sien
Cette gracieuse et fine relique
D'un verd, gai et vif,
Qui du mal de la mort, hélas ! ne l'a point protégée.

Elle a raconté qu'en Cabardès, bergers et métayers
La suspendaient sans exception,
Dans l'étable, à une poutre haute,
Et que souvent toute vache malade
Buvait l'eau où elle avait bouilli des jours entiers.

Elle a mentionné que pour du gâteau
De sots enfants gourmands vendaient aux colporteurs
Les plus dures, de roche noire ;
Ainsi, avec les vagabonds
Elle vont chez l'orfèvre pour devenir pierres de touche.

Aquí ço que se dits per le Naut-Lengodoc
Al sutjet d'aquelos pigassos
Que's premiès omes, dins lhours cassos,
Manjaboun dreit las bestiassos :
Mastoudounte, grand ours, rinouceros, auroc.

Calho qu'aques aujols salvatges
Se gagnèssen le vieure en lutant à plen cos.
Nuds, airissats, per les brancatges,
Peiro enjassado à n-un tanos,
Matulhaboun, fasion d'espantables carnatges.

Lhour armo de roc-sieure ou tabes de silex,
Al brasie, s'ero destacado
D'uno lauso, - e touto rufado,
De guingois, miejo-escapoulado,
Tirabo, al mendre truc, un eissam de belets.

De roco verde, pla causido,
Devenguèt, ambe l' tems, sinne presat des forts,
E puei, pus tard, apichounido,
Uno ouferto voutivo as morts
Que, dejoubs les Palets, s'arretrobo poulido.

Quand dits : peiro de trou (peiro del Dieus Tarann),
Le bouiè que la dejousterro,
Dins la coumbo ouubre la serro,
Sap pas brico qu'a fait la guerro,
Terriblo, coumo avuei les trouneires d'aram.

31 d' Agoust 1881.

Voici ce qu'on dit dans le Haut-Languedoc
Au sujet de ses hâches
Que les premiers hommes, pour chasser,
Lançaient vers les gros animaux :
Mastodonte, grand ours, rhinocéros, auroch.

Il fallait que ces aïeux sauvages
Gagnent leur vie en luttant corps à corps.
Nus, ébouriffés, parmi les branchages,
Avec la pierre enchassée au bout d'un bâton,
Ils massacraient et faisaient d'épouvantables carnages.

Leur arme de quartz et aussi de silex,
Dans un brasier, s'était détachée
D'une lauze, - et toute rugueuse,
De travers, à moitié façonnée,
Elle produisait, au moindre choc, un essaim de bluettes.

En roche verte et bien choisie,
Elle est devenue, avec le temps, un signe prisé des forts,
Et puis, plus tard, de taille réduite,
Une offrande votive aux morts
Que, sous les dolmens, on retrouve polie.

Quand il dit : *peiro de tron*, (pierre du Dieu Tarann),
Le bouvier qui la déterre,
Dans la combe ou sur la colline,
Ne sait pas du tout qu'elle a fait la guerre,
Terrible, comme de nos jours les tonnerres d'airain.

31 Août 1881.

[250, 252]

LA MARQUESO

Coumo clareto amadurado
E de ros touto emperlejado
Dins un albo de més d'Agoust,
Rousselo e roso, la Marqueso
Devalo soun escalhè, meso
Dambe richesso e fosso goust.

Qu'es poulido e mai qu'es gaujouso !
Vous brembo Jano de Toulouso,
Colh nud, uelh escarrabilhat,
- Darrè, gansos de pel trenados,
- Dejoubs las alos revirados
De soun capelou quadrilhat,

Un vel de telo blanco e fino,
- La raubo doublado d'ermينو
A margos toucant sous penous
E que traino fourroutejanto
Subre la loco verdejanto,
A dos canos de sieus talous.

S'en va vite coumo uno iroundo,
La Marqueso tant roso e bloudo
En pleno clarou del maiti.
I tenoun sa cavalo blanco,
Mour delicat, cos ligne, franco
E lusento coumo 'n sati.

La troumpo souno. L'erso mounto
E le pount s'acato. Elo, proumto,

LA MARQUISE

Comme un raisin de clairette mûri
Et de rosée tout emperlé
Dans une aube du mois d'Août,
Blonde et rose, la Marquise
Descend son escalier, vêtue
Avec richesse et grand goût.

Qu'elle est jolie et joyeuse !
Elle rappelle Jeanne de Toulouse,
Le cou nu, l'œil vif,
- Derrière, des mèches tressées,
- En dessous des ailes retournées
De son petit chapeau quadrillé,

Un voile de toile blanche et fine,
- La robe doublée d'hermine
A manches touchant ses petits pieds
Et qui traîne froufroutante
Sur la marche verdoyante,
Deux mètres derrière ses talons.

Elle part vite comme l'hirondelle,
La Marquise si rose et blonde
Dans la grande clarté du matin.
On tient son cheval blanc,
Museau délicat, corps mince, franc
Et aussi luisant que du satin.

La trompe sonne. La herse monte
Et le pont se baisse. Elle, prompte,

Es en selo e passo al grand trot.
Op ! 'scudiè, picaires e muto !
Op ! Tout partès ! En davant ! Buto !
Jaupats ! Bramats ! Op ! l'escabot !

Quino clamou ! Hòu ! Quino presso !
Van per canvalh, per selvo espesso,
Seguissent loups e porcs-singlas.
An ! Toco, sanno, pico, trauco !
La goussatalho fumo, - es rauco.
Omes, anem ! Qui sariò las ?

E la Marqueso folho, crido.
Aimo la salvatjo brandido.
Las feramios dansoun, sigur.
Mais, touto la sieu colho es lasso.
Sènse⁴³ bruch, tournoun de la casso.
La nueit ven escursi l'azur.

Levant d'entorcos abrandados,
Cargats de las bestios tuados,
Les vaillets dintroun al castel.
Elo, daïso sa cavaletto
E refa sul' cop sa teletto ;
Met, pel' soupa, vestit nouvel.

E mentre que se pais urouso,
Pensant à la fourest oumbrouso,
Al gibie qu'a fait estripa,
Un page souno la mandoro ;
E la muto s'auzis, deforo,

Est en selle et passe au grand trot.
Hop ! Ecuyer, piqueurs et meute !
Hop ! Tous y vont ! En avant ! Pousse !
Aboyez ! Hurlez ! Hop ! la troupe !

Quelle clameur ! ! Quelle hâte !
Ils vont par monts et vaux et forêt épaisse,
Poursuivant les loups et les sangliers.
Allons ! Touche, saigne, pique, troue !
La meute transpire, - elle est enrouée.
Allons, Hommes ! Seriez-vous fatigués ?

Et la Marquise follement crie.
Elle aime la sauvage lutte.
Les bêtes sauvages dansent, c'est sûr.
Mais, toute son équipe est lasse.
Sans bruit, ils reviennent de la chasse.
La nuit vient obscurcir l'azur.

Tenant haut des torches enflammées,
Et chargés des animaux tués,
Les valets rentrent au château.
Elle, laisse sa petite jument,
Elle refait aussitôt sa toilette ;
Et met, pour dîner, un vêtement nouveau.

Et tandis qu'elle mange heureuse,
Pensant à la forêt ombragée
Et au gibier qu'elle a fait étripper,
Un page joue de la mandore ;
Et on entend la meute, dehors,

⁴³ Sènse.

Raugna, se moussega, chapa.

1 de setembre 1881.

[254, 256, 258, 260]

LE FARGAIRE DE LAMOS

De fer, de fer, de fer, de fer !
Aco's le bram des counquistaires,
Aco's le bram del pople fer
Qu'espanto la terro e les aires :

De fer, de fer, de fer, de fer !

La fargo es coumoulo de braso
E le fer d'un rouge sannous.
Brandis-te ! Per l'ome ufanous,
Fabricaras mai d'uno espaso.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Vai, Vai ! L'umanitat es fado.
Amanado l' martel pesuc
E que respalme à cado truc
Subre l'escapoul de riffado.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Vai ! Vai ! Suzos e clamos :
Peno ! E 'mbelugat de fachal,
Gardant soulide toun sarral,
Ja patos, fargaire de lamos !

Grogner, se mordre et bâfrer.

1er Septembre 1881.

LE FORGEUR DE LAMES

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !
C'est le hurlement des conquérants,
C'est le hurlement du peuple sauvage
Qui épouvante terre et airs :

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

La forge est pleine de braise
Et le fer est d'un rouge de sang.
Secoue-toi ! Pour l'homme fier,
Tu fabriqueras plus d'une épée.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Va, va ! L'humanité est folle.
Empoigne le marteau lourd
Et qu'il rebondisse à chaque coup
À la volée, sur l'ébauche.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Va ! Va ! Tu transpires et cries :
Peine ! et constellé d'écailles,
Continuant ferme à serrer,
Tu frappes dur, forger de lames !

De fer, de fer, de fer, de fer !

Quenos terriblos martelados !
Tusto ! Vai-s-i coumo 'n bourrèu.
Le cos de l'ome es le fourrèu
De las espasos afialados.

De fer, de fer, de fer, de fer !

E per que fa la siaudo vido,
A l'aire libre, al soulelh vieu ?
O, per que fa ? L'ome es aurieu.
Que raje la sang cramesido !

De fer, de fer, de fer, de fer !

Qu'es l'amour de las mainadetos
E de las novios de vint ans ?
Anem ! Les clarouns alertants
Rejiscloun dambe las troumpetos.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Soun tant rosis e sourriseires
E magnaguets les efantous !
E que i fic as emperatous,
Aissejouses e mal vouleires !

De fer, de fer, de fer, de fer !

Qun tems bel ! Les mountagnols dalhoun
Las prados glaufidos de flous.
A mort ! Cal de car as aclous !

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Quels terribles coups de marteau !
Frappe ! Va comme le bourreau.
Le corps de l'homme est le fourreau
Des épées bien affilées.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Et à quoi bon la paisible vie,
À l'air libre et au soleil vif ?
À quoi bon ? L'homme est farouche.
Que coule le sang cramoisi !

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Qu'est l'amour des jeunes filles
Et des jeunes mariées de vingt ans ?
Allons ! Les clairons en alerte
Retentissent ainsi que les trompettes.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Ils sont si roses et si souriants
Et si mignons les petits enfants !
Il n'en ont que faire, les empereurs
Envieux et malveillants !

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Quel beau temps ! Les montagnards fauchent
Les prairies criblées de fleurs.
À mort ! Il faut de la chair aux aiglons !

Les segaires d'omes travalhoun.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Pes espleits des porto-courounos
E tabes per les grandis mals,
Fargo, fargo de Durandals,
De Gaujousos e de Tisounos.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Visque Timour ! Soun cimoterre
Porto aquel verset del Couran :
« Dieus es pouderous ! Dieus es gran ! »
A mort toutjoun ! Que se n'enterre !

De fer, de fer, de fer, de fer !

Sèns⁴⁴ lassiero, fargo de sabres
Que sauran espansa las gens.
Pel' campas de glorio, le fens
Que milhou fumo es de cadabres.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Les mounarquis fan de sannados
Al pople que s'es alertat
Per la Justicio e la Vertat
E per las libertats panados.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Les moissonneurs d'hommes travaillent.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Pour les exploits des porte-couronnes
Et aussi pour les grands maux,
Forge, forge des Durandals,
De Joyeuses et des Tisones.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Que vive Tamerlan ! Son cimoterre
Porte ce verset du Coran :
« Dieu est puissant ! Dieu est grand ! »
A mort toujours ! Enterrons-en !

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Sans te lasser, tu forges des sabres
Qui sauront éventrer les gens.
Sur le champ de gloire, le fumier
Le meilleur est de cadavres.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Les monarques font des saignées
Au peuple qui s'est soulevé
Pour la Justice et la Vérité
Et pour les libertés volées.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

⁴⁴ Sèns.

O, qu'aco's bel les tustadisses
D'omes toutis enmaissantits !
Les reises soun lenh, e gandits.
Tat, fauras ? E t'en regaudisses.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Las nacieus saran lèu tuados ;
A-naut, à bas, - à tout moument,
Se vei un grand airissement
D'alamelos dezafouados.

De fer, de fer, de fer, de fer !

De faissouna las coutelheros,
Sigur, sariò de temps perdut.
Aro, le glavi es toutjoun nud,
-Levat per las foulhos guerrieros.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Entretenes la barbario,
Travailhaire manifiacè
Que sèns⁴⁵ relais patos l'aciè.
Fas eterno la tirannio.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Pos respoudre, plé d'agidenço :
Mous martelasses tustaran

Ô, que c'est beau de frapper
Des hommes tous devenus mauvais !
Les rois sont loin et en sécurité.
Et alors forgeron ? Tu t'en réjouis.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Les nations seront bientôt éliminées ;
En haut, en bas, à tout moment,
On voit un grand hérissément
De lames sans morfil.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Façonner des fourreaux,
C'est sûr, serait du temps perdut.
Maintenant, le glaive est toujours nu,
- Levé pour les folies guerrières.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Tu entretiens la barbarie,
Travailleur habile
Qui sans cesse frappe l'acier.
Tu rends éternelle la tyrannie.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

Tu peux aisément répondre :
Mes marteaux frapperont

⁴⁵ sèns.

Tant qu'aiçaval mounaracan
L'Azir dambe la Coubezenço.

De fer, de fer, de fer, de fer !

Aco's le bram des counquistaires,
Aco's le bram del pople fer
Qu'espanto la terro e les aires :
De fer, de fer, de fer, de fer !

7 d'Outobre 1881.

Tant qu'ici-bas rèneront
La Haine ainsi que la Convoitise.

Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

C'est le hurlement des conquérants,
C'est le hurlement du peuple sauvage
Qui épouvante terre et airs :
Du fer ! du fer ! du fer ! du fer !

7 Octobre 1881.

[260]

ALARIC

Grisas, escalabrous, rufant sa forto croupo
Retipo le Sant-Loup e porto pla 'spandit
Le noum fer del rei got. De legendos s'estroupo.
Que s'ausis d'Alairac e Miramont qu'a dit ?

Alaric dous levèt tourres à fiero coup
A-n-aquelis endreits out se sariò brandit
Dambe l' Franc per toumba mort al miei de sa troupo,
Ount i abiò d'or qu'à Roumo enmanadèt l'*Ardit*.

ALARIC

Grisâtre, escarpé, plissant sa vigoureuse croupe
Il ressemble au Saint-Loup¹⁰² et il répand
Le sauvage nom du roi goth. De légendes il s'enveloppe.
Qu'en est-il d'Alairac¹⁰³, et de Miramont¹⁰⁴ que dit-on ?

Alaric II dressa des tours de fière allure¹⁰⁵
En ces lieux où il se serait battu
Contre le Franc et serait mort au milieu de sa troupe¹⁰⁶,
Où il y avait de l'or dont à Rome s'empara le Hardi¹⁰⁷.

¹⁰² Note A.F., 1891, 261. Saint-Loup.

¹⁰³ Note A.F., 1891, 261. Alairac, canton de Montréal, Aude.

¹⁰⁴ Note A.F., 1891, 261. Miramont, nom porté par l'Alaric.

¹⁰⁵ Note A.F., 1891, 261. « On assure qu'il (Alaric II) bâtit deux forts dans les environs de cette ville, l'un porte aujourd'hui le nom d'Alairac... l'autre donne son nom à la montagne d'Alaric ;... » - Cros-Mayrevielle.

¹⁰⁶ Note A.F., 1891, 261. « Mais ce que l'on dit sur la mort d'Alaric et la bataille qu'il aurait livrée auprès de la montagne où est situé Miramont, ne mérite aucune créance. » - Cros-Mayrevielle.

¹⁰⁷ Note A.F., 1891, 261. Surnom d'Alaric 1^{er}.

Aquel mount courbierenc fousquèt d'une cadeno
Menant, per Sant-Chinia, Piraneo à Cebeno.
Buei, sus Aude, aquital, soulet a l'acrin naut.

Cado joun ven doumege. Adieu la salvagiso !
De Flouro à Mous, on vei, plenis de galhardiso,
Ardimands, de plantiès vous le prene d'assaut.

En cami de fer, Sètembre de 1881.

[260, 262, 264]

LAS IROUNDOS

*A'n Dian de la Jeanna (Amélie Gex)
après abé legit le Long de l'an*

De maiti,ubre las teulados,
- Al bado-vespre, al soulelhè,
Las iroundos van, per voulados ;
Soun cent, - lèu gairebe un milhè.

Se badino, se fourroutejo
E ja se brezilho tabés !
Disoun : « Aici la sasou frejo
Qu'entahinara l' Lauragués !

« Aici l'iver dambe sa clico !
Anguem ount le tems es sigur,
Vès l'Asiò ou cap à l'Africo.
Nous cal de clarou mai d'azur. »

Coumo le blat que l' semenaire

Ce mont des Corbières fut une chaîne
Menant, par Saint-Chinian, des Pyrénées aux Cévennes.
Aujourd'hui, ici-même dans l'Aude, il n'y a qu'une haute cime.

Chaque jour il s'adoucit. Adieu la sauvagerie !
De Flore à Moux¹⁰⁸ on voit, pleins de vigueur,
Et hardis, des plants qui le prennent d'assaut.

En train, Septembre 1881.

LES HIRONDELLES

*A Jean de la Jeanne (Amélie Gex)
après avoir lu le Long de l'an.*

Tôt le matin, sur les toitures,
- A la lucarne, au galetas,
Les hirondelles vont, par volées ;
Une centaine, - bientôt presque un millier.

Elles s'attrapent, secouent leurs ailes
Et aussitôt gazouillent aussi !
Elles disent : « Voici la saison froide
Qui va recouvrir d'ennui le Lauragais !

« Voici l'hiver et sa clique !
Allons où le temps est sûr,
Vers l'Asie ou droit vers l'Afrique.
Il nous faut de la clarté et de l'azur. »

Comme le blé que le semeur

¹⁰⁸ Note A.F., 1891, 261. Villages du canton de Capendu.

Fa descapa de la sieu man,
Sembloun s'escampilha dins l'aire.
Partissoun. Sariò tard dema.

Le cel n'a pos pla bouno mino.
Qu'es gaujous l'hour bandissoment !
Travessaran la mar latino
Dambe las callos, bravoment.

Avant de las perdre de visto,
I cridi : Boun vent ! Adessiats !
E sentissi moun amo tristo.
Ai ! les belis jouns soun passats !

Es alavès que le tieu libre
Coumoul de poulidis bourdous
M'es arribat, valent felibre
Qu'aimos toun païs mountagnous.

E dire qu'aquelos auselos
Cresion m'empourta tout le gauch
E toutos las cansous nouvelos
E me daiss'aquì, coumo bauch.

Vengue la tor ! Aurè la joio !
Qun boun-ur ! Que m'es assoulant !
Tas *z'hirandelle* de Savoio
Cantoun bé tout *le long de l'an* !

16 d'Outobre 1881.

Laisse échapper de sa main,
Elles semblent s'éparpiller dans les airs.
Elles s'en vont. Il serait trop tard demain.

Le ciel n'a pas très bonne mine.
Qu'il est joyeux leur exil !
Elles traverseront la mer latine
Avec les cailles, courageusement.

Avant de les perdre de vue,
Je leur crie : Bon vent ! Adieu !
Et je sens mon âme s'attrister.
Hélas ! Les beaux jours sont passés !

C'est alors que ton livre
Plein de jolis vers
M'est parvenu, vaillant félibre
Qui aime ton pays montagnoux.

Et dire que ces oiselles
Croyaient emporter toute ma joie
Et toutes les chansons nouvelles
Et me laisser là, comme un sot.

Le gel peut venir ! J'aurai de la joie !
Quel bonheur ! J'en suis consolé !
Tes *z'hirandelle* de Savoie
Chantent bien tout *le long de l'an* !

16 Octobre 1881.

[264, 266]

A LA ROUMANIA

Belo terro latino avansado en Asio,
Malgrat las invasieus e les reises crudels
Que semenoun pertout azir, dam, gelousiò
Coumo d'arachos e de gels,

Malgrat toutis les flèus ès demourado esterso !
As fait perì l'agram à travès les suelhous
E derrancos l'auriolo à las puos de l'erso.
Tous cams soun vengudis milhous.

Apuei, dins la suavo e sublimo armouniò :
La Pax, - as recepiùt le semen d'or, e lèu
Balhos de boun bladet, ô bruno Roumaniò
Qu'à mon Lauragués fas rampèu !

Salut ! Autant pla qu'el levos blad de Turquìo,
- (Ta *mamaliga* n'es que le nostre milhas),
Trescampos e, coumo el, vos, per la pouèsio,
Derouvilha les tieus parlas.

Salut ! Lenh de tas sors, ô terro tant coutioulou !
As terradous vezis alargos toun froment ;
La bouzigo salvatjo es aro granivoulo
E s'i segara beloment.

« Rouman nous peris ! » porto un des tieus reprouverbis ;
Bé mai, - sèns⁴⁶ trabuca vas toutjoun en creissent
Tous poples t'aimoun fosso e t'aparoun, superbis ;

⁴⁶ sens.

A LA ROUMANIE

Belle terre latine pénétrant en Asie,
Malgré les invasions et les rois cruels
Qui sèment partout haine, dommage, jalousie
Comme folles avoines et ivraies,

Malgré tous les fléaux tu es restée pure !
Tu a éliminé le chiendent dans les sillons
Et tu arraches la centaurée à pointe de herse.
Tes champs sont devenus meilleurs.

Puis, dans la suave et sublime harmonie :
La Paix, - tu as reçu la semence d'or, et vite
Tu donnes du bon blé d'été, ô brune Roumanie
Qui avec mon Lauragais rivalise.

Salut ! Aussi bien que lui tu fais pousser le blé de Turquie,
- (Ta *mamliga* n'est que notre *milhàs*),
Tu as une jachère triennale, et tu veux aussi, pour la poésie,
Éviter que ne se rouillent tes parlers.

Salut ! Loin de tes sœurs, ô terre si productive !
Sur les terres voisines, tu répands ton froment ;
La friche sauvage est maintenant féconde
Et on y fera une belle moisson.

« *Romoun no pere* ! » dit un de tes proverbes ;
Bien mieux, - sans hésiter tu grandis toujours
Tes peuples t'aiment fort et te protègent superbes ;

Te rendoun forto en s'unissent.

Gaito de l'en-davant, bravo terro roumano,
En daissant raugna l'ours e jaupa les moustis,
Del' Danube al dessus de l'Alpo transilvano,
Tenes naut la sang des latis.

E se vos que la glòrio estalle sa demoro,
Per toutjoun, ço de tu qu'azoundo de rais vieus,
Te cal la libertat, o, te cal esse foro
E des princes e des jousieus !

Mai de 80, peracabat en Novembre de 1881.

[266]

AL TROUBAIRE ROUMAN B. ALECSANDRI

Valent, t'es levat per la traço
Des latis, libre pople antic,
E, de lhour forto e belo raço
Es tu qu'as fargat le cantic.

As pla dit : « Nou se descarrasso
La gent nostro, va, l'eime afric,
E porto, pertout ount s'ajasso,
Flou de lux e frut magnific.

« Del passat es sourtido grando
E, dins l'aveni que s'alando,
Pouderousoment dintrara ».

Ajustarè vès tu, troubaire :
« O ben, fasènt restounti l'aire

Ils te rendent forte en s'unissant.

Regarde devant toi, brave terre roumaine,
En laissant grogner l'ours et aboyer les mâtins,
Depuis le Danube et par dessus l'Alpe transylvaine,
Tu illustre le sang des latins.

Et si tu veux que la gloire fasse sa demeure,
Chez toi à jamais, qu'elle t'inonde de vifs rayons,
Il te faut la liberté, il faut te tenir à l'écart
Des princes et des juifs.

Mai 1880, achevé en Novembre 1881.

AU POÈTE ROUMAIN B. ALECSANDRI

Vaillant, tu t'es levé dans la voie
Des latins, libre peuple antique,
Et, de leur vigoureuse et belle race
C'est toi qui a forgé le chant.

Tu as bien dit : « Il ne se désintègre pas
Notre peuple, il va, l'esprit déterminé,
Et il porte, partout où il s'arrête,
Fleur de lumière et fruit magnifique.

« Du passé il est née grand
Et, dans l'avenir qui s'ouvre,
Puissant il entrera. »

J'ajouterai à ton intention, poète :
« C'est vrai, en faisant retentir dans les airs

Del cant qu'à sapiùt t'espira ! »

17 de Novembre 1881.

[268, 270, 272]

A LA TRES-NOURIÇOS

« Testes tuarum Parisü artium
Testis que Narbo Martius atque Atax,
Et dite Lugdunum, penates
Sunt tibi ubi placioeque sedes. »
(S. Macrin, *Odarum, libri VI, Lugd., Seb, Gryphius, 1537*)

I. Salut ! En remirant vostro caro poutouno
Vòli fa rè-ped vès quinze-cent trento-dous.
Em joubz Francés premiè. Un maiti clar e dous,
Alcoufribas Naziè landrejo per Narbouno.

II. Rabelais qu'es vengut vese Jan del Belai,
L'abesque, e puei Macrin, soun letrut secretàri,
Rodo darrè Sant-Paul, en sourtint d'un vielh bàrri ;
Agacho las mouliès e's oustals, - tout i plai.

III. Lèu, s'arresto davant la carriero Sant-Peire,
Saludo vostro auberjo, e le guignats que ven,
Dapassiè, cap à l'us que se buto souvent,
Manja qualque boun mos e vuda mai d'un veire.

IV. L'oustesso le receu. Es bruno ; a l'uelh ardit.
Porto la cofo roundo ambe larjo flandreso

Le chant qu'elle a su t'inspirer ! »

17 Novembre 1881.

AUX TROIS NOURRICES

« Testes tuarum Parisii artium
Testis que Narbo Martius atque Atax,
Et dite Lugdunum, penates
Sunt tibi ubi placidoeque sedes. »
(S. Macrin, *Odarum, libri VI. Ludg., Seb, Gryphius, 1537*)

I. Salut ! Admirant votre visage fait pour les baisers
Je veux retourner vers l'année 1532¹⁰⁹.
Nous sommes sous François Premier. Un matin clair et doux,
Acofribas Nasier flâne dans Narbonne.

II. Rabelais qui est venu voir Jean du Bellay,
L'évêque, et puis Macrin, son secrétaire lettré,
Passe derrière Saint-Paul, en sortant d'un vieux faubourg ;
Il regarde les femmes et les maisons, - tout lui plaît.

III. Bientôt, il s'arrête devant la rue Saint-Pierre,
Il salue votre auberge, et vous l'observez s'approcher,
Tranquillement, vers l'huis qu'on pousse souvent,
Pour manger un bon morceau et vider quelques verres.

IV. L'hôtesse le reçoit. Elle est brune ; elle a l'œil hardi.
Elle porte la coiffe ronde¹¹⁰ à large dentelle des Flandres

¹⁰⁹ Note A.F. 1891. 269. En 1532, Jean du Bellay passa de l'évêché de Narbonne à celui de Paris.

¹¹⁰ Note A.F. 1891, 269. La coiffe narbonnaise.

Qu'al frount s'i recauquillo. E notre narbouneso,
Bouqueto sourrisento, adessiats ! t'i a dit.

V. E sul' cop v'adouba pichoulino e verdalo
Qu'en netejant las dents fan l'apetis dubert.
El, gaujous, i a cridat : « *Boute nape e couvert* ! »
E s'entaulo, cap nud, dins un cantou de salo.

VI. S'i quilho joubs le nas flascous de picarda.
A per escoumensa, sèns⁴⁷ coumta las oulivos,
De bezourdos e mai de grussanotos vivos
Qu'an fresco audou de mar e que soun pr'ajuda.

VII. Qu'i balharan ? De tripo al safra ? De tenilhos
Dins un brouit al joulvert ? Un loup ou de vaïrat ?
Un culheret roustit à punt, d'un rous daurat ?
Qualque counilh⁴⁸ ? Anem, astes, fournels e grilhos !

VIII. Es que mèstre Francés aura d'escarragots
En salço ount s'es mesclat d'amellos estrissados ?
Chapo. Qui dounc a vist sas maissos allassados ?
Pinto à devernissa qui sap quantis de gods.

IX. Ce que's filh d'aubergiste, - e ne fa de begudos !
« *Vietzdazes, escoutatz, clamo, bebets à-n-ieu*
Et ja vous pleigerai, cregats, arometeu ! »
Le vi n'es pos poulsat, e se n-en vei de rudos.

X. Coumo Gargantua t'avalò, Rabelais,
Pas à la lurro, peïs, couquilhages e viando,

Qui sur son front se recroqueville. Et notre narbonnaise,
Sourire aux lèvres, son bonjour, lui a donné.

V. Et aussitôt, elle va mettre olives *picholines* et *verdales*¹¹¹
Qui en rafraichissant la bouche ouvrent l'appétit.
Lui, joyeux, lui a crié : « *Boute nape e couvert*¹¹² ! »
Et il s'attable, tête nue, dans un coin de la salle.

VI. Y sont dressées sous son nez des flasques de picardent¹¹³.
Il a, pour commencer, des olives innombrables,
Des bucardes et des clovisses vivantes de Gruissan¹¹⁴
A l'odeur fraîche de mer en accompagnement.

VII. Que lui donnera-t-on ? Des tripes au safran ? Des tenilles¹¹⁵
Dans un brouet au persil ? Un loup ou des maquereaux ?
Un canard siffleur rôti à point, d'un roux doré ?
Du *conil* ? Allez, broches, fourneaux et grils !

VIII. Maître François aura-t-il des escargots
En sauce où sont mêlées des amandes pilées¹¹⁶ ?
Il bâfre. Qui dont a vu ses mâchoires se fatiguer ?
Il vide jusqu'au fond on ne sait combien de godets.

IX. C'est qu'il est fils d'aubergiste, et en fait des *végnales*¹¹⁷ !
« *Vietzdazes, escoutatz, crie-t-il, buvez à ma santé*
*Et certes je vous pleigerai, croyez-moi, ares metis*¹¹⁸ ! »
Le vin n'est pas *poulse*¹¹⁹, et il l'attaque sans ménagement.

X. Comme Gargantua il se goinfre, Rabelais,
Pains, poisson, coquillages et victuailles,

⁴⁷ sens.

⁴⁸ Note A.F., 1891, 271. *Conil, Connins, Connils. Gargantua*, chap. XXII, chap. XL ; *Pantagruel*, chap. II.

Mel e coufiment negre, - o, sa bouco s'alando !
Moustilho sènsè pauso, engoulis sèns⁴⁹ relais.

XI. Quand a prou caquetat, qu'a la panso redoundo,
Qu'a 'scourrit les boutelhs, que 's plats soun netejats,
Pago e va dreit Roubino⁵⁰ agaita les goujats
De Bourg e de Cieutat fa batalho à la froundo.

XII. Vous tiri le capèl, Tres Nourriços ! Se dits
Tres, mais vous vesi cinq : dos grandos, tres pichounos.)
De Renaissance, n'ets, poupardieros tant bounos ;
Soun engenh fort e gai dins vous aus s'esplandis.

XIII. Gardats l' eterne esclat de sa jouventut sano.
Vostris sés baudufats soun de poulidis bucs
Ount abelhan de Clapo estremariò les chucs
Amassats per las flous de mountagno e de plano.

XIV. Ets couflos de vertut, belos sèns⁵¹ grand fioun.

Miel et raisiné, - ô, sa bouche s'ouvre grand !
Il mâche sans se pauser, il engloutit sans s'arrêter.

XI. Quand il a assez bavardé, que sa panse est arrondie,
Qu'il a vidé les bouteilles, que les plats sont nets,
Il paie et va tout droit à la Robine regarder les garçons
Du Bourg et de la Cité se livrer bataille à la fronde¹²⁰.

XII. Je vous salue bien, Trois Nourrices ! (On dit
Trois, mais pour moi cinq : deux grandes et trois petites.)
De la Renaissance¹²¹, vous êtes les mamelles abondantes ;
Et son vigoureux et joyeux génie en vous s'est épanoui.

XIII. Vous conservez l'éternel éclat de sa saine jeunesse.
Vos seins gonflés sont de jolies ruches
Où l'essaim de la Clape¹²² enfermerait les suc
Butinés parmi les fleurs de montagne et de plaine.

XIV. Vous êtes pleines de vigueur, belles sans prétention.

¹¹¹ Note A.F., 1891, 269. Olives de conserve provençales (à la picholine) et olives vertes du pays.

¹¹² Note A.F., 1891, 269. « *Boute la nappe* ». *Pantagruel*, chap. III.

¹¹³ Note A.F., 1891, 271. « *Picardent* », id. chap. XXXIV.

¹¹⁴ Note A.F., 1891, 271. Clovisses venues des parcs en renom qui sont situés entre Gruissan et Vieille-Nouvelle.

¹¹⁵ Note A.F., 1891, 271. Tenilles (*tellinae*), genre moule.

¹¹⁶ Note A.F., 1891, 271. Les gens du Narbonnais préparent ainsi les escargots.

¹¹⁷ Note A.F., 1891, 271. *Veguade*. *Gargantua*, chap. VI.

¹¹⁸ Note A.F., 1891, 271. « *Mais, escoutatz, vietzdazes, que le maclubec vous tresse ; vous soubvienne de boire à mi pour la pareille, et je vous pleigerai tout ares metis.* » *Gargantua*, Prologue de l'auteur.

¹¹⁹ Note A.F., 1891, 271. *Vin poulsé*. *Pantagruel*, chap. XXX.

⁴⁹ sense. sens.

⁵⁰ Note A.F., 1891, 271. La Robine, canal, qui sépare Narbonne en deux parties : Bourg et Cité.

⁵¹ sens.

¹²⁰ Note A.F., 1891, 271. Autrefois, les jeunes gens de Narbonne s'amusaient à l'exercice de la fronde qu'ils appelaient *la Batalho* ; vr. Le Baron Trouvé, *Dép. de l'Aude*. Livr. IV. chap. VI.

Ja vous bebi des uelhs, aquital, à moun lese.
Ets divessos, ets de Dianos d’Efese
Que pourtatsubre l’ cap mourrasses de lioun.

XV. Costo aquel fier gatas, se moustrèt vostro caro
Escultado à la pro de l’antic bastiment
Qu’an seguit Fouceans, le joun del fugiment,
E subre mai d’un sòu d’Ate⁵² s’es visto encaro.

XVI. La finestro qu’oundrats, superbos, se durbìs
De vès Bages, país de valentis pescaires.
E del front al mounilh nudos, risets des aires
E vous assoulelhats per les belis maitis.

XVII. Dins vous que retipats Diano, vierje aurivo,
Le pople vei toutjoun nourriços, sé coumoul.
Qui vous poupo ? Digus ! Fèbus-Appollo soul
Fralaloment vous frègo ambe sa clarou vivo.

XVIII. Vostro auberjo es tampado. Ai ! se mèstre Francés
Qu’i sabiò pla manja, beure ferme e pla rire,
Tournabo, cridariò : « *Mau de terre vous bire !*
Ici les bons buveurs plus ne trouvent accès ! »

XIX. Ieu, de vostro beutat qu’es sènsè⁵³ cicatriços

Je vous mange déjà des yeux, ici même, à loisir.
Vous êtes les déesses, vous êtes des Dianes d’Ephèse
Qui portez sur votre tête des muffles léonins.

XV. Près de ce robuste et gros félin, on peut voir votre visage
Sculpté à la proue de l’antique navire¹²³
Qu’ont suivi les Phocéens, le jour où ils se sont enfuis,
Et que sur plusieurs pièces d’Agde on voit encore.

XVI. La fenêtre que vous ornez, superbes, s’ouvre
Vers Bages¹²⁴, pays de vaillants pêcheurs.
Et, nues du front au nombril, vous vous moquez des vents
Et vous prenez le soleil par les belles matinées.

XVII. En vous qui représentez Diane, la vierge sauvage,
Le peuple voit toujours des nourrices au sein gonflé.
Qui allaitez-vous ? Personne ! Seul Phébus-Apollon
Vous caresse fraternellement de sa vive clarté.

XVIII. Votre auberge est fermée. Ah ! si maître François
Qui savait y manger, boire ferme et bien rire,
Revenait, il crierait : « *Mau de terre vous bire¹²⁵ !*
Ici les bons buveurs plus ne trouvent accès ! »

XIX. Moi, de votre beauté qui est sans marques

¹²¹ Note A.F., 1891, 271. La maison et les figures sont du temps de François 1^{er}.

¹²² Note A.F., 1891, 273. Montagnes de la Clape, à 3 kil., S.-E. de Narbonne, où l’on récolte le meilleur miel du Narbonnais.

⁵² Note A.F., 1891, 273. Agatha (Agde). Types : Tête de Diane ; lion. Légendes : Ar ; Métal : Argent. id., 93.

⁵³ sense.

¹²³ Note A.F., 1891, 273. « Nous avons dit que le culte de Diane était venu d’Ephèse, ville ionienne : Strabon nous apprend que les Massaliotes avaient élevé dans leur ville en l’honneur de cette divinité un temple nommé *Ephesium*. La statue de la déesse avait été apportée dans la colonie, dans ces circonstances : lorsque les Phocéens fuyaient leur patrie, une femme nommée Aristarcha dit à ses compatriotes de suivre un navire sur lequel était placé une statue de Diane d’Ephèse. Le temple de Diane à Marseille, en souvenir de cet événement, était desservi par une prêtresse que l’on faisait venir d’Asie. » *Numismatique Ancienne*, 92, par J. B. A. A. Barthélemy.

Me rapaissi, depeds, nas en sus e rimant,
Dins la carriero, costo 'en Charles de German,
E touni dire ambe el : « Salut, ô *Tres Nourirços* ! »

Narbouno, 15 de Novembre 1881.

[274, 276]

A-N-UNO CALLO IVERNENCO

« La callo èro, à Tir, l'image de la vido : l'audou
d'uno callo roustido, segound Eudosse, citat per
Atenèu, abiò s'ufit per reviscoula l'Ercule tirian.
« Aquelo resurreccieu d'Ercule es remembrado per
Menandre, que ne met la fèsto, Tir, dins le mes
Peritios. Eh be, le 2 d'aquel mès, courespoudent al
25 de Decembre de l'annado roumano, se
celebrabo la fèsto de la naissenço del Soulelh
envincut, *Natalis solis invicti*, que n'ero pas autre
que l'Ercule en questieu e à-n-qui se sacrificabo,
per consequent, la callo, noun pas coumo
aucel de primo, mais coumo simbole de vido e de
nouvelo naissenço... »

(J. Baissas, - *Ouriginos de la Religien*, T. I. p. 222.)

I. O callo, quand ès arribado
Les amelhès eroun en flous
E, « pat-pabat, soum per la prado ! »
Cantos, sèns⁵⁴ cregne les sedous.

Je me repais, debout, le nez levé en rimant
Dans la rue, près de Charles Germain¹²⁶,
Et je redis avec lui : « Salut ! ô *Tres Nourirços* ! »

Narbonne, 15 Novembre 1881.

A UNE CAILLE EN HIBERNATION

« La caille était, à Tyr, l'image de la vie : L'odeur
d'une caille rôtie, selon Eudoxe, cité par
Athénée, avait suffi à ranimer l'Hercule tyrien.
« Cette résurrection d'Hercule est rappelée par
Ménandre, qui en place la fête, à Tyr, dans le mois
Peritios. Or, le 2 de ce mois, correspondant au
25 Décembre de l'année romaine, on célébrait
la fête de la naissance du Soleil invaincu,
Natalis solis invicti, qui n'était autre que
l'Hercule en question et auquel on sacrifiait,
par conséquent, la caille, non pas comme
oiseau du printemps, mais comme symbole de vie
et de nouvelle naissance. Il est possible que le Noël
n'ait pas toujours été au solstice d'hiver... »
(J. Baissas, *Origines de la Religion*, T. I., p. 222)

I. Ô caille, quand tu es arrivée
Les amandiers étaient en fleur
Et, « pat-pavat, som per la prada ! »
Tu chantes sans craindre les pièges.

¹²⁴ Note A.F., 1891, 273. Bages (*Baïæ*), village du canton de Narbonne.

¹²⁵ Note A.F., 1891, 273. « *Mau de terre bous bire* », Mal de terre vous tourne, *Pantagruel*. Prologue de l'auteur.

⁵⁴ sens.

¹²⁶ Note A.F., 1891, 273. Charles Germain, un mien camarade, cousin de mon ami regretté Alban Germain, qui m'accompagnait à Narbonne.

Fas toun nids dins uno vesciero ;
Ta femelo qu’a bouno ouliero
I pound vint iòus pla pingalhats
E, valento maire, per segos,
Se vei mena, loung de las regos,
De callous escarrabilhats.

II. Alavès, de grand pòu tremolo.
Les blats en garbo, fuch les graits.
Es grasso, - vous semblo uno bolo ;
As vignès pico de sarrais.
Tu, roudinos e voulastrejos
E pel ferrouch patpabatejos,
En te trufant del cantarel
Ai ! un vèspre, ambe sa nizado,
La tieu femelo es enfialado
E colh-tourçudo, - paure ausel !

III. Ven Outobre, - e la tieu voulado
S’en va ; tu demoros aici.
Crentos pas ni tor, ni jalado,
E te pavanos, sèns⁵⁵ soucit.
Mai’s que uno farouno t’a preso !
Ieu, dedins la gàbio t’è meso,
- E, per abé ’n poulit regal,
Te voli ’ngraissa de bladeto
Mai de vesco pla triadeto ;
Puei, daissarè tourna Nadal.

IV. Aquel joun de regaudissenço,
Auras prou manjat e bebut !

Tu fais ton nid dans un champ de vesces ;
Ta femelle qui est féconde
Y pond vingt œufs bien tachetés
Et, vaillante mère, pendant les moissons,
On la voit guider, le long des sillons,
De petits cailles très éveillées.

II. Alors, toute apeurée, elle tremble.
Dans les blés en gerbes, elle fuit les guérets.
Elle est grasse, - on dirait une boule ;
Dans les vignes elle picore du panicum.
Toi, tu fais un tour en battant tes petites ailes
Et dans le foin pourpré tu courcailles,
En te moquant de l’appeau.
Ah ! un après-midi, avec sa nichée,
Ta femelle est prise au filet
Et on lui tord le cou, - pauvre oiseau !

III. Arrive Octobre, - et ceux qui volent
S’en vont ; toi tu restes ici.
Tu ne crains ni la glace, ni la gelée,
Et tu te paves, mâle sans souci.
Mais une femelle labrit t’a attrapée !
Moi, dans ma cage je t’ai mise,
- Et, pour préparer de quoi me régaler,
Je veux t’engraisser de blé d’été
Et de vesces bien triées ;
Puis, j’attendrai que revienne Noël.

IV. En ce jour de réjouissance,
Tu auras assez mangé et bu !

⁵⁵ sens.

Per la fêsto de la naissenço
Del *Soulelhet jamai vincut*,
- T'en brembos, aucelo sacrado ?
Ja fousquères sacrificado,
Dins le terradou fenician,
Coumo l'image de la vido.
L'audou d'uno callo roustido
Reviscolèt l'Ercul tirian.

Novembre de 1881.

Pour la fête de la naissance
Du *Jeune soleil jamais vaincu*,
- T'en souviens-tu, oiselle sacrée ?
Oui, tu as été sacrifiée,
Dans les terres phéniciennes,
Comme image de la vie.
L'odeur d'une caille rôtie
A ranimé l'Hercule tyrien.

Novembre 1881.

[276, 278]

LE BOULET DE PEIRO

A'n Francès Tresserro

Dejoub Vilo-novo, un fouchaire,
En refasènt un bessairou,
Dambe l'utis a més à l'aire
Un vielh boulhòu que peso prou.

Entecat e moufut, n'a gaire
De formo. Fousquèt la terrou
Des Uguenauts, aquel tuaire !
Semblo uno clusco, porto ourrou.

Del temps de 'En Jan de Bernui dato.
Dins le valhat, l'ome s'acato ;
Puei, adreit, ten le boulet.

Parés un d'aques reboudeires
Que parloun, gravis ou risèires,

LE BOULET DE PIERRE

A François Tresserre

Sous Villeneuve, un manieur de la houe,
En refaisant une petite rigole,
Avec son outil a déterrè
Un vieux boulet assez lourd.

Taché et moussu, il n'a guère
De forme. Il a été la terreur
Des Huguenauts, ce meurtrier !
On dirait un crâne, il est affreux.

Du temps de Jean de Bernuy¹²⁷ il vient.
Dans le fossé, l'homme s'accroupit,
Puis, se redressant, tient le boulet.

Il ressemble à un de ces fossoyeurs
Qui parlent, graves ou rieurs,

¹²⁷ Note A. F., 1891, 279. Jean de Bernuy, Seigneur de Villeneuve-la-Comtal, partisan des religionnaires, 1570—73.

As caps de mort, dedins Amlet.

Decembre de 1881.

[278, 280]

AL MIEU NEBOUT

Sèns⁵⁶ relais, brezilhos e rises,
T'en vas coumo 'n perdigalet,
Mainajou de dos-o-vueit meses ;
Tous uelhs negris an un belet.

Que tas manotos soun magnagos !
Sembloun de sati, de velous ;
Lhour fregadis tampo las plagos,
Acalho las mieunos doulous.

As uno bouco coumo 'n pese,
O l' mai genti des efantous !
Boucarelo qu'a toutjoun lese
De vous fa tinda de poutous.

Portos uno raubeto blanco
Coumo la tafo de la nèu
E 's tieus soulherous sèns⁵⁷ manco
A 'n clesc de nouse fan rampèu.

Que t'aimam, dins nostro misero,
Que t'aimam, ninarel flourat !

Aux têtes des morts, dans *Hamlet*.¹²⁸

Decembre 1881.

A MON NEVEU

Sans cesse, tu babilles et ris,
Tu cours comme un petit perdreau,
Petit enfant de dix-huit mois ;
Dans tes yeux noirs il y a un éclair.

Que tes mains sont mignonnes !
On dirait du satin, du velours ;
Leur caresse referme les plaies,
Et apaise mes douleurs.

Tu as une bouche comme un petit pois,
Ô toi le plus gentil des enfants !
Une petite bouche qui ont toujours le temps
De faire tinter des baisers.

Tu portes une petite robe blanche
Eblouissante comme la neige
Et tes petits souliers vraiment
Rivalisent avec les coquilles des noix.

Que nous t'aimons, dans notre misère,
Que nous t'aimons, poupon si frais !

⁵⁶ Sens.

⁵⁷ sens.

¹²⁸ Note A. F., 1891, 279. *Hamlet*, Acte V.

Coumo après l'iver on espero
La primo, t'abem esperat.

E per amerma la tahino
Que daisso tout dolh eternal,
Trauquères nostro escuresino,
Poulit rai qu'esclairos l'oustal.

O besiado e neneto glorio,
Ris e sauto que sautaras !
Sios toujoun fier, coumoul de joio.
O rei-pichou, t'abouriras !

Angel redound, cande poupaire,
Souven-te, quand auras crescut,
D'aima ta maire ambe toun paire,
D'aima la terro ount es nascut,

E, pr'abe l'armo verturouso,
Brembo-te d'i garda l' calhieu
De nostro raço poudrouso, :
Coumo l'aujol mairal, e dieu !

10 d'Outobre 1876.

[280 282]

LA BALADO DE LAS FINESTROS

I. Quand deforo bufo l'auta
Ou que dedins Mort es vengudo,
Vous tampats vite per pourta
D'oumbro fresco ou de soulitudo.
Tristo es la lougado orbo ou nudo.

Comme après l'hiver on attend
Le printemps, nous t'avons attendu.

Et pour rendre moins dur l'ennui
Qui rend tout deuil éternel,
Tu as fait une percée dans nos ténèbres,
Joli rayon qui éclaire notre maison.

Ô gracieuse et toute jeune gloire,
Tu ris et sautes et sautes encore !
Tu es toujours en bonne santé et joyeux.
Ô roitelet, tu arriveras à bon port !

Ange dodu, nourrisson pur,
Souviens-toi, quand tu auras grandi,
D'aimer ta mère et ton père,
D'aimer la terre où tu es né,

Et, pour avoir une âme robuste,
Souviens-toi d'y garder la braise
De notre puissante lignée,
Comme ton ancêtre maternel, voilà !

10 Octobre 1876.

LA BALLADE DES FENÊTRES

I. Quand dehors souffle l'autan
Ou qu'à l'intérieur la Mort est venue,
Vous vous refermez aussitôt pour donner
De l'ombre fraîche ou de la solitude.
Triste est la maison aveugle ou nue.

Mais vous durbirets coumo cal
Que fuge vent ou mort carudo !
Ets les grandis uelhs de l'oustal.

II. Qun grand gauch de vous agaita,
Quand vous alando mièjo-nudo,
Uno que se va recata
A l'albeto que la saludo
E que, roso, s'es rebatudo
As carreus bagnats de rouzal,
Tre qu'iroundo sul' nids preludo.
Ets les grandis uelhs de l'oustal.

III. A miechjoun, vous vesi sata,
Davant la lux un pauc trop rudo
Qu'à la paret ven esclata
E qu'as traucs vous passo menudo.
Mais la vesprado descendudo,
Levats la perpelh, al cazal,
E treluzissets, nueit crescudo.
Ets les grandis uelhs de l'oustal.

MANDADÍS

Finèstros, gardats l'abitudò
De balha joun à plen veirial,
En mirant le cel que le vudo.
Ets les grandis uelhs de l'oustal.

26 de Novembre 1881.

Mais dès que vous vous ouvrirez en grand,
S'enfuira le vent ou la mort à la mauvaise mine !
Vous êtes les grands yeux de la maison.

II. Quelle grande joie de vous regarder,
Quand vous ouvre à moitié nue,
Celle qui va faire sa toilette
Quand vient l'aurore qui la salue
Et qui, rose, a rejailli
Sur vos carreaux baignés de rosée,
Dès que l'hirondelle sur son nid prélude.
Vous êtes les grands yeux de la maison.

III. A midi, je vous vois, vous fermer à demi,
Devant la lumière trop brutale
Qui contre le mur vient éclater
Et par vos trous passe menue.
Mais l'après-midi déclinant,
Vos paupières se lèvent, sur l'enclos,
Et vous brillez, à la nuit montée.
Vous êtes les grands yeux de la maison.

MANDADÍS

Fenêtres, gardez l'habitude
De donner du jour à pleine vitre,
En regardant le ciel qui le verse.
Vous êtes les grands yeux de la maison.

26 Novembre 1881.

[282, 284]

AL BUC

Costo's anders, à la calou,
 La maire pesso le droullou ;
 I a pla sarrat las cabelheros
 E, sul' bourras, las tressoulheros.
 Le poutounejo e, dins le buc,
 Dreit coumo un elle te l'engaino.
 Puei, va, ven, pleno d'abeluc,
 En se trufant de la tintaino.

Remirats aquel minarel !
 Le boudoulh ! L'anget boufarel !
 Fa *prechi-precha*, - i a maniero !
 Coumo l' ritou dins sa cadiero.
 Rits e seguès des dous uelhous
 La qui balho de lait tant blanco
 E qui sap quantis de poutous !
 Brassejo, vol parla sèns⁵⁸ manco.

Pel' tene siau, sus un toun fi,
 I crido : « Es le nostre dalfi.
 « Le dieuset nostre ! A'no langueto.
 « Que's magnac ! Aura la poupeto
 « Ount se chuco tant poulit mam.
 « Senilh ! Coumo un aucel brezilho !
 « Perlet ! » E, dambe un memes vam,
 Freto, engrano, escuro e requilho.

A LA RUCHE

Près des chenêts, à la chaleur,
 La mère linge le petit garçon ;
 Elle a bien serré ses bandeaux
 Et sur son maillot, les rubans.
 Elle l'embrasse et dans la ruche¹²⁹,
 Droit comme un jonc elle le glisse.
 Puis, elle va et vient, affectueuse,
 Se moquant de l'agitation.

Admirez ce tout petit !
 Tout grassouillet ! Ange aux rondes joues !
 Il gesticule, - et comment !
 Comme notre curé en chaire.
 Il rit et suit de ses petits yeux
 Celle qui lui donne du lait si blanc
 Et des baisers sans compter !
 Il agite ses bras, car il veut parler.

Pour le calmer, sur un ton aigu
 Elle crie : « C'est notre dauphin.
 « Notre petit dieu ! Quel babillard !
 « Qu'il est mignon ! Il aura le sein
 « Pour sucer la bonne tétée.
 « Mon serin ! Comme l'oiseau il gazouille !
 « Ma petite perle ! » Et, avec le même entrain,
 Elle frotte, balaie, récure et redresse.

⁵⁸ sens.¹²⁹ Buc : conque en bois où on couchait les bébés pendant que leur mère vaquait à ses occupations.

Le nin vol pas mai demoura ;
A talent, se met à ploura,
T'en l'alé, ven vieulet, - mais, isso !
L'a pres vitoment la nourriço,
E, le sé, del fichu desfait,
Sourtis cande ; a sul' cop l'espunto.
Apazimat, d'aquelo lait
Le pichounet poupaire s'unto.

24 de Decembre 1881.

Le bébé ne veut plus rester tranquille;
Il a faim, il se met à pleurer,
Il suffoque, devient violet, - mais, hisse !
Il est rapidement par la nourrice,
Et, le sein, du fichu décroisé,
Apparaît tout blanc ; en jaillit une goutte.
Alors apaisé, de ce lait
Le petit nourrisson fait son délice.

24 Decembre 1881.

[284, 286]

LE PETIT MALADE

Del brès, l'abiò tirat sa maire
E dins le sieu leit le teniò.
Brandabo de set, se plagniò,
Le paurot, dourmissiò pos gaire.

Fasiò peno d'ausi soun clous
Vouliò beure fresc à l'aiguiero.
Qun delenc ! Dins uno brenguiero
Sèns⁵⁹ boulega fasiò pissous.

Abiò souvent de calourados.
On le vesìò s'estavanì ;
Moun dieus, es qu'anabo finì ?
O qunos terriblos ourados !

Avant, ni croup, ni picouti,
Ni garrau, ni raumas-grieulaire,

LE PETIT MALADE

Du berceau, l'avait retiré sa mère
Et dans son lit, elle le gardait.
Sa gorge brûlait, il se plaignait.
Pauvre petit, il ne dormait guère.

Quelle peine d'entendre sa toux !
Il voulait boire l'eau fraîche au pot.
Qu'il était malingre ! Dans le vase
Sans plus s'agiter il urinait.

La fièvre montait souvent.
On le voyait perdre connaissance ;
Mon dieu, était-ce fini ?
Ô terribles et longues heures !

Avant, ni croup, ni variole,
Ni muguet, ni coqueluche,

⁵⁹ Sens.

Cap de malautiò qu'es dins l'aire
Nou l'eroun venguts secouti.

Avant, coumo un peis se pourtabo,
Ero toujoun fresc coumo un alh,
E de la Mort e de soun dalh, :
Bel, sourriseire, se trufabo.

Aro, ... Ohi ! Semblo un fagnagnou.
La pauro Jano se cracino
E maudis mege e medecino
Qu'i salvaran pas le ninou.

Dema, belèu, dins la caisseto
Grando coumo la d'un viouloun,
Un vieilh, joubs l'aisselo, en lairoun,
Le prendra mort à sa maireto.

27 de Decembre 1881.

[286, 288]

A'N PROSPER ESTIEU

Prouspèr Estieu, tous noums mentissoun pas, sigur !
Es urou, d'abord qu'as mouliè bravo e mainatge,
Qu'es joue e que toun eime es plé d'albo e d'azur,
- Qu'es bru, qu'as dins le cor la santo ardou : l' courage.

Aimos la Veritat e le Bel grand e pur,
Amagestros, frount naut, les droullets del vilatge
Que vouldriòs valentots, libres, foro l'escur,
Foro des capelas qu'an un orre ramatge.

Aucune des épidémies
N'étaient venus le tracasser.

Avant, comme un charme il se portait,
Il était toujours frais comme un gardon,
Et de la Mort et de sa faux,
Beau, souriant, il se moquait.

Là... Ah ! On dirait un avorton.
La pauvre Jeanne se ronge les sangs
Et maudit médecin et remède
Qui ne sauveront pas son petit.

Demain, peut-être, dans le cerceuil
Grand comme une caisse de violon,
Un vieux, sous la bras, en voleur,
Le prendra, mort, à sa pauvre mère.

27 Decembre 1881.

A PROSPER ESTIEU

Prosper Estieu, tes noms ne mentent pas, c'est sûr !
Tu es heureux puisque tu as bonne épouse et enfant,
Tu es jeune et ton esprit est débordant d'aube et d'azur,
- Tu es brun, et tu as au cœur une sainte ardeur : le courage.

Tu aimes la Vérité et la Beauté grande et pure,
Tu enseignes, le front haut, aux enfants du village
Que tu voudrais vaillants, libres, et hors des ténèbres,
Éloignés des curés qui ont un affreux ramage.

Ajos toutjoun de rais de la prousperitat
E gardo subretout la flambo rougo e forto
Qu’assanìs, vivifìco e nous buto, per orto,

Dreit l’Aveni superbe, en pleno libertat,
E qu’anaussara mai la Franço, nostro maire.
Salut, republican, boun escouliè, troubaire !

5 de Janviè 1882.

[288]

SUL’ CAP D’UN GRAND TROUBAIRE

Le tieu cap, ô mage troubaire,
Es coumo un buc dreit al soulelh
Qu’entournejo, vieu, brounzinaire
E valent, le magic abelh.

O glorio ! L’eissam travaillaire
Dintro e sourtis joubs le perpelh,
Cargat de chuc qu’embaumo l’aire
E qu’es le mel rous ou vermelh.

La clusco pelno d’ambrousio
Per nous aus, lecs de pouèsio,
Brescos, e dises : « Paissets-vous !

« La licou d’or, sèns⁶⁰ boudousco,
Rajo. Anem ! Prenets, front que sousco,
Amo grandò e cor amoureux ! »

6 de Janviè 1882.

Aie toujours des rayons de prospérité
Et veille surtout sur la flamme rouge et forte
Qui assainit, vivifie et nous pousse à battre la campagne,

Vers un Avenir superbe, en totale liberté,
Et qui élèvera davantage la France, notre mère.
Salut, républicain, bon instituteur et poète !

5 Janviè 1882.

SUR LA TÊTE D’UN GRAND POÈTE

Ta tête, ô très grand poète,
Est comme une ruche sous le soleil
Dont fait le tour, vif, bourdonnant
Et vaillant, le magique essaim.

Ô gloire ! L’essaim travailleur
Entre et sort sous la paupière,
Chargé d’un suc embaumant l’air
Et qui est miel blond ou vermeil.

Le crâne plein d’ambrosie
Pour nous, friands de poésie,
Tu recueilles le miel et dis : « Régalez-vous !

« La liqueur dorée, sans marc,
Coule. Allons ! Prenez, front songeur,
Grande âme et cœur amoureux ! »

6 Janvier 1882.

⁶⁰ sense.

[290, 292, 294, 296, 298]

LA COCO DEL POPLE

Le Dimenge des Reises, libres
Coumo d'ausels ou de felibres,
Courroun lenh del pouts à carbou,
De l'Usino ou de la miniero,
Foro, un pauc, de la fumatiero,
Foro l' dedins out fa pos bou.

S'en venoun querre un chic de joio,
Travalhaires que soun la proio
Del Capital, rei moustruous.
Enmenoun aujol e menino, :
Drolle e mouliè ; viroun l'esquino
Al bàrri soubre, al trauc afrous.

S'avioun cap à la Naturo ;
Portoun cadun la micho duro
E le boutelh de vi treboul.
E tout aquel pople minable
S'adraisso dins un vielh estable
Qu'en plano, à-bas, s'adreito soul.

Aquí i' a 'no loungo taulasso
Ount toutis van prene lhour plaço.
S'assietoun subre de bancs torts ;
Pausoun le gousta, puei durbissoun
Les coutels manjats que luzissoun.
Salut, oubriès pacients e forts !

Mais, ai las ! las negros journados
Vous an fait las caros rufados

LE GÂTEAU DU PEUPLE

Le Dimance des Rois, libres
Comme des oiseaux ou des félibres,
Ils courent loin du puits à charbon ;
De l'Usine ou de la mine,
Pour laisser, un peu, la fumée,
Et l'intérieur où il fait froid.

Ils viennent chercher un brin de joie,
Les travailleurs qui sont la proie
Du Capital, ce roi monstrueux.
Ils emmènent l'aïeul et la grand-mère,
L'enfant et l'épouse ; ils tournent le dos
Au faubourg sombre, au trou affreux.

Ils se hâtent vers la Nature,
Et apportent chacun une miche dure
Et une bouteille de vin trouble.
Et tout ce peuple misérable
S'installe dans un vieil étable
Qui, là-bas dans la plaine, se dresse isolé.

Là il y a une longue table
Où tous vont prendre leur place.
Ils s'assoient sur des bancs boîteux ;
Ils posent leur goûter, puis ouvrent
Les couteaux usés qui brillent.
Salut, ouvriers patients et forts !

Mais, hélas ! les noires journées
Vous ont fait un visage ridé

E pla tristassos per toutjoun.
Se rits pos. I a la segnouresso
Pauriero que ten l'allegresso
Forobandido d'aquel joun.

Un se levo e jeto uno micho
Al miei de la taulo. O gent richo
Jamai n'abets pos vist atal !
A la formo d'uno courouno ;
Es pesuco e parés pos bouno ;
Es de rude pa de sigal.

Soun fosso. En bousisses, la coupo,
A bel talh, coumo per la soupo.
Tout empensats, disoun pas rés.
Qunos terriblos essistencios !
N'i a de las trento-cinq prouvincios
Del nostre grand país francés :

Bretouns secs, Flamands pouderoises,
Gais de raço bruno, arderouses,
Lengodocians e Prouvençals,
Berrichoun espés, Champaneses
Fis, - malautisses Liouneses,
Bourguignous flourats e courals.

Auvergnas bourrut, sèns⁶¹ cagno,
E Limousi manjo castagno,
Alsacian rous, Nourmand rusat,
Gascon valent e couiounaire,
Coursés proumt, Picard tapajaire

Bien triste et à jamais.
On ne rit pas. Il y a Madame
Pauvreté qui s'occupe de bannir
Allégresse de cette journée.

Un d'entre eux se lève et jette une miche
Au milieu de la table. Ô riches gens
Jamais vous n'en avez vu de tel !
Elle a la forme d'une couronne ;
Elle est lourde et n'a pas l'air bonne ;
Elle est de rude pain de seigle.

Ils sont nombreux. En morceaux, lui
La tranche comme pour la soupe.
Tous sont préoccupés, ils ne disent rien.
Quelles terribles existences !
Il sont des trente-cinq provinces
De notre grand pays français :

Bretons secs, Flamands puissants,
Gais, de brune souche, ardents,
Languedociens et Provençaux,
Berrichons lourds, Champenois
Minces, - Lyonnais souffreteux,
Bourguignons cordiaux et à la bonne mine.

Auvergnat revêche, jamais paresseux,
Et Limousin mange-châtaignes,
Alsacien roux, Normand matois,
Gascon vaillants et farceur,
Corse prompts, Picard tapageur

⁶¹ sense.

E Franc-Coumtés grand et musclat.

Aquì, s'en vei de touto sorto,
E n'í a mai d'un qu'encaro porto
Capel ou braios del país
Qu'í fasquèt fuge la tahino.
D'unis parloun lengo moundino
E d'autris l'argot de Paris.

O pichouno patriò ! O maire !
Toutis pensoun al brès, pecaire !
A las festos de l'hour endreit,
Les d'Alsacio as tres reises mages
Que, dambe l'estelo, as masages,
Van manja de bouignets, tout dreit,

Les del país de Carcassouno,
- Souveni brave que me souno !
A la casso del reiatou
E les Nourmands à la couqueto
Que pindoulo à-n-uno branqueto,
Joubs le nids d'aquel aucelou.

Lèu, un vielh poussious crido : Visque
Le Rei ! Anem, que se brandisque !
- E qun sara ? s'es mourmoulat.
Qun ? Vejats ! Aco's un mainatge,
Magrousti, palle, sèns⁶² couratge ;
Sus un archibanc es calat.

Paurot ! Al frount a 'no signoco,

Et Franc-Comtois grand et musclé.

Là, on en voit de toutes sortes,
Et beaucoup portent aussi
Chapeau ou pantalons du pays
D'où ils ont fuit la famine.
Les uns parlent la langue mondine
Et d'autres l'argot de Paris.

Ô petite patrie ! Ô mère !
Tous pensent au berceau, les pauvres !
Aux fêtes de chez eux,
Ceux d'Alsace aux trois rois mages
Qui, suivant l'étoile, dans les hameaux,
Vont, tout droit, manger des beignets,

Ceux du pays de Carcassonne,
- Grand souvenir qui m'appelle !
Allant à la chasse du roitelet
Et les Normands vers le biscuit
Qui pend à une petite branche,
Sous le nid de ce petit oiseau.

Bientôt, un vieux, haletant, crie : Vive
Le Roi ! Allons, qu'il se secoue !
- Qui le sera ? a-t-on murmuré.
Lequel ? Voyez ! C'est un garçon,
Maigrichon, pâle et exténué ;
Sur un haut fauteuil de bois on l'a mis.

Le pauvre ! Au front il a une cicatrice,

⁶² sens.

- Queno courouno ! E queno coco
I ven balha la reietat !
Que ten as digts ? La fabo blanco ?
Nou ! Mais uno balo ount ne manco,
Siguroment, uno mitat.

'Lavès, le que ven, cilho basso,
D'aboucina la grosso fouasso,
Gaito les omes d'aquital,
Tourna se levo e, caro ardido,
I delargo aicesto brandido.
Per que coumprenquen coumo cal,

I ba dits en francés :

Ô frêle
Créaturette à la voix grêle,
Ô triste et piètre roitelet,
Petiot au sang pauvre, l'âme
Qui pousse, avec effort, sans flamme,
O doux et pâle enfantelet !

Mange ton pain dur, gris de cendre.
Tu n'auras pas de gâteau tendre,
Sucré, tout roux et bien levé.
Ta débile tête se penche ?
Va, tu n'a pas de fève blanche,
Petit Jésus au front crevé !

Tu tiens dans ta menotte sale,
! regarde bien, - une balle,
Une valle des mauvais temps,
Qui vient de la Ricamarie
Où la moderne barbarie

- Quelle couronne. Et quel gâteau
Vient de lui donner la royauté !
Qu'a-t-il entre les doigts ? La fève blanche ?
Non ! Plutôt une balle à laquelle manque,
Certainement l'autre moitié.

Alors, celui qui vient, les yeux baissés,
De trancher la grosse fouace,
Regarde les hommes aussitôt,
Il se relève encore et le visage exalté,
Il se laisse aller à cette harangue.
Pour qu'ils comprennent bien,

En français, il leur dit :

Ô frêle
Créaturette à la voix grêle,
Ô triste et piètre roitelet,
Petiot au sang pauvre, l'âme
Qui pousse, avec effort, sans flamme,
O doux et pâle enfantelet !

Mange ton pain dur, gris de cendre.
Tu n'auras pas de gâteau tendre,
Sucré, tout roux et bien levé.
Ta débile tête se penche ?
Va, tu n'a pas de fève blanche,
Petit Jésus au front crevé !

Tu tiens dans ta menotte sale,
! regarde bien, - une balle,
Une valle des mauvais temps,
Qui vient de la Ricamarie
Où la moderne barbarie

Tuait les houilleurs mécontents.

*Pour nous le travail et le nombre,
Mais aussi la pauvreté sombre,
Pour nous les mal-rétribués,
Pour notre classe prolétaire
Qui doit abanner et... se taire,
Pour nous, éternels conspués,*

*Rivés à la peine sans trêve,
Pour nous autres qui faisons grève
Contre les maîtres sans merci,
On a, toujours prête, une balle,
Et la question sociale
D'un seul coup se résout ainsi.*

*Sus à la Misère insurgée !
Paix, là !... Cette rude dragée
Garde-la, fillot de taupin !
Ah ! nous ne voulons pas qu'elle aille
Dans leur gâteau ; nous, la canaille
Qui vit d'abominable pain,*

*« Justice ! » crido, e cado rengo
Se levo e bramo dins sa lengo :
« Justice ! » Apuei croumpoun de chuts.
Pla remenats per la brandido,
Deminjoun la micho ateulido
E quatre ou cinq coupets beguts,*

*S'entournoun, dambe la pauriero,
Dins l'escur, à la carbouniero,
Dreit l'embalme e le foc grisou ;*

Tuait les houilleurs mécontents.

*Pour nous le travail et le nombre,
Mais aussi la pauvreté sombre,
Pour nous les mal-rétribués,
Pour notre classe prolétaire
Qui doit abanner et... se taire,
Pour nous, éternels conspués,*

*Rivés à la peine sans trêve,
Pour nous autres qui faisons grève
Contre les maîtres sans merci,
On a, toujours prête, une balle,
Et la question sociale
D'un seul coup se résout ainsi.*

*Sus à la Misère insurgée !
Paix, là !... Cette rude dragée
Garde-la, fillot de taupin !
Ah ! nous ne voulons pas qu'elle aille
Dans leur gâteau ; nous, la canaille
Qui vit d'abominable pain,*

*« Justice ! » crie-t-il, et chaque rangée
Se lève et hurle dans sa langue :
« Justice ! » Puis ils se taisent.
Fort troublés par la harangue,
Ils réduisent la miche dure comme tuile,
Et quatre ou cinq petits coups bus,*

*Ils retournent, avec leur misère,
Dans l'obscurité, à la houillère,
Droit vers l'éboulement et le grisou ;*

De tems en tems, elis se viroun
Vès la Libertat, e remiroun,
Le cor limat per l'escousou !

6 de Janviè (Joun des Reises)
e 10 de Janviè 1882⁶³.

De temps à autre, ils se retournent
Vers la Liberté, et l'admirent,
Le cœur rongé d'amertume.

6 Janvier (Jour des Rois)
e 10 Janvier 1882.

[298]

LAS DOS FUELHOS

A'n Charles Ratier

A la vengudo de la primo,
Loung des Fresquelh ount vau trouba,
Vesi dos fuelhos à la cimo
Galhardo d'un poulit alba.

L'uno es verdo, tendro e s'estimo
Mai que glourioso d'arriba,
L'autro seco al mendre vent trimo
E jamai se vei pos toumba.

Gar' aquí que fa 'no albairado.
La fuelho novo es aterrado ;
La vielho demoro al capelh.

Es atal dins manto familho.
La Mort raubo la jouve filho
E daisso l'aujolo al soulelh.

23 de Janviè 1882.

LES DEUX FEUILLES

A Charles Ratier

A la venue du printemps
Le long du Fresquel où je fais des vers,
Je vois deux feuilles à la cime
Gaillarde d'un joli saule blanc.

Une est verte, tendre et se croît
Plus prestigieuse d'avoir pu pousser,
L'autre sèche, s'accroche au moindre souffle,
Et jamais on ne la voit tomber.

Voilà passée la gelée blanche.
La feuille nouvelle tombe à terre ;
La vieille reste au sommet.

C'est ainsi dans bien des familles.
La Mort emporte la jeune fille
Et conserve l'aïeule au soleil.

23 Janvier 1882.

⁶³ *La Ligue du Midi* de Marseille.

[300, 302, 304]

LES DOUS VIELHS

A'n R. Couzinet

Sus un banc vert de la Terrasso,
Dous vielhs caquetoun douçoment ;
An la pouso e, dins lhour voux lasso,
Tremolo un ancian pessoment.

Le pus pichou porto uno roupo,
Toussego ambe la gouto al nas,
L'autre a la trembleto e s'estroupo
D'uno capo de ritounas.

Paures pepis, qu'an la sang frejo !
Mais, qun tems bou ! Le cel es clar ;
Le soulelh dous les poutounejo
E gratilho lhour magro car.

An de penos. Le grand soumico
E dits : « È 'n filh, vieu à Paris ;
Es coumo se n'abiò pos brico.
M'ignoro e debrembo l' païs.

« A renegat le nids, la maire
E le parla de moun aujol.
A plen canel rits de soun paire
Que, dins la pauriero, se dol.

« O bastard ! Rodo la grand' vilo.
Ai ! B'è sapiùut, lauro pas dreit.
Es pla maudit le que s'eissilo
Per la vido, de soun endreit.

LES DEUX VIEUX

A R. Cosinet

Sur un banc vert de la Terrasse,
Deux vieux caquettent doucement ;
Ils ont de l'asthme et dans leur voix lasse,
Tremblote un vieux chagrin.

Le plus petit porte une capote,
Il toussote la goutte au nez,
L'autre grelotte et s'enveloppe
Dans une grande cape de curé.

Pauvres grand-pères, leur sang est froid !
Mais, quel beau temps ! Le ciel est clair ;
Le soleil doucement les embrasse
Et chatouille leur maigre chair.

Ils ont des soucis. Le grand geint
Et dit : « J'ai un fils, il vit à Paris ;
C'est comme si je n'en avais pas.
Il m'ignore et oublie le pays.

« Il a renié son nid, sa mère
Et le parler de mon aïeul.
Aux éclats il rit de son père
Qui, misérable, souffre.

« Ô le bâtard ! Il rôde dans la grand ville.
Hélas ! Je le savais, il ne laboure pas droit.
Il est vraiment maudit celui qui s'exile
Pour la vie, de sa contrée.

« Tè ! Bertoumivet, n'è vergougno.
O le maissant sujet ! Qun sort !
M'atriho que, coumo uno rougno,
M'engrane, d'un cop sec, la Mort. »

E se calho. Le de la capo
L'arregacho tout emaugut.
Pas un mot nou vous i descapo !
La grando doulou le fa mut.

Le paure ome se renouvelo
Soun ouro de dolh, - es tout blanc.
Vol partì, - t'a la toumbarelo
E s'apuio à-n-un cap del banc.

E mentre que l'autre lagremo,
El sousco, e lèu pot i parla :
« Peire, è 'no doulou que s'estremo !
Te la vau moustra saquela.

« O moun amic ! Abiò 'n mainatge
Que m'aimabo de tout soun cor ;
Èro brave, plé de couratge.
Sènse⁶⁴ le vanta valiò d'or.

« De nostre oustal fousquèt la joio.
O boun-ur ! Cresquèt dous e fort.
Per que fa ? Per esse uno proio
D'emperatou. Toumbèt al sort.

« Tiens, Barthélémy, j'ai honte.
Ô le mauvais sujet ! Quel destin !
Il me tarde d'être comme l'ordure,
D'un coup sec, balayé par la Mort. »

Et il se tait. Celui de la cape
Le regarde tout ému.
Pas un mot ne lui échappe !
Une grande douleur le rend muet.

Le pauvre homme songe encore
Au moment de son deuil, - il est tout pâle.
Il veut partir, - il est sur le point de tomber
Et s'appuie à une extrémité du banc.

Et tandis que l'autre pleure,
Lui songe, et bientôt arrive à lui parler :
« Pierre, une douleur m'angoisse !
Je vais pourtant te la dévoiler.

« Ô mon ami ! J'avais un garçon
Qui m'aimait de tout son cœur ;
Il était bon et plein de courage.
Sans le surestimer, il valait son pesant d'or.

« De la maison il a été la joie.
Ô quel bonheur ! Il a grandi doux et fort.
Mais pourquoi ? Pour être la proie
D'un empereur. Il a été tiré au sort.

⁶⁴ Sense.

« Sèsanto-dex ! L'afrouso annado !
Abiò vingt jouns de permissieu,
Quand la Prussiò descadenado
Venguèt sus nous aus. Qun adieu !

« Me diguèt : « Pararè la Franço.
Cal pos que 's loups venguen aici
De nostro car fa 'no boumbanço
A ne daïssa pos un boussi. »

Es mort subre l' camp de batalho,
En cridant : « Maire » « Dieus ! Paurou ! »
La forto doulou l'estanalho ;
Sul' sieti toumbo. Ai ! n'a pla prou !

Al miei del banc, les vielhs s'ajassoun,
Tristis, muts, al soulelh gaujous,
Mentre que davant elis passoun,
En bascalant, dous mainatjous.

27 de Janviè 1882.

« Soixante-dix ! Quelle affreuse année !
Il avait vingt jours de permission,
Quand la Prusse déchaînée
Est arrivée sur nous. Quel adieu !

« Il m'a dit : « Je protégerai la France.
Il ne faut pas que les loups viennent ici
Pour faire bombance de notre chair
Et n'en laisser qu'un morceau.

« Il est mort sur le champ de bataille,
En criant : Ma mère, mon dieu, pauvre de moi !
Une profonde souffrance le tenaille ;
Il se rassoie. Hélas ! il n'en peut plus !

Au milieu du banc, les vieux s'installent
Tristes, muets, au soleil joyeux,
Tandis que devant eux passent,
Eclatant de rire, deux jeunes garçons.

27 Janvier 1882.¹³⁰

[304, 306, 308, 310]

LE TALHAIRE DE PEIROS DE FOC

« Las peiros escapoulados, armos, utisses
ou bé figuras, eroun las oufertos de la
pacandalho. Cado persouno las pourtabo
toutos talhados, ou bé las talhabo sul' loc.
Belèu d'omes acoustumats a-n-aquelo

LE TAILLEUR DE PIERRES A FEU

Les pierres ébauchées, armes, outils
ou bien figures, étaient des dons de la
plèbe. Chacun les portait toutes taillées,
ou bien les taillait sur le lieu. Hommes
habités à ce genre de travail, ils

¹³⁰ *La Rev. Lyonnaise*, févr. 1883

especio de travalh se tenion à pourtado de
l'endreit de l'azempre, e ne fabricaboun
per tout venent, mejanant salàri ou per
uno part de las vitimos.» (*Les utisses de
peiro per M. Bouché de Pertos. Noto, p. 36*)

La mar enrodo le país.
Fa toutjoun fresc ; le tems es gris.
Souvent un gros lavassi toumbo.
De flumes rabents e trebouls,
Largis e plenis de mourmouls,
Cavoun mai d'uno inmenso coumbo
E de chif fan les gourgs coumouls.

Sus la terro miejo-negado
E touto en perturbo, s'agrado
Mai d'un troupeul ferouj, gigant :
Chavals, mamouts, rinoucerosses,
Ourses, liouns, tigres ferosses,
Cèrbis, biours e qui sap mai quant
Dout s'atrobo les fortis osses :

Ipoupoutame, renne, auroc,
E l'utis en peiro de foc
Te ven, alavès, arma's brasses,
Des nostris aujols primitieus.
Que cassen les bestials aurieus !
S'adreitoun, lèu, les omenasses
E van tusta, libres et vieus.

Travalhoun ferme les talhaires
De silex. De focs d'abrasiars
Rougejoun, dins las grotos, lins.

restaient près des lieux de rassemblement,
et en fabriquaient peut-être moyennant
salaire ou pour une partie des victimes.
(*Les outils de pierre, par M. Bouché
de Pertos. Noto, p. 36.*)

La mer entoure le pays.
Il fait toujours frais ; le temps est gris.
Souvent une grosse averse tombe.
Des fleuves rapides et troubles,
Larges et pleins de murmures,
Creusent d'immenses combes
Et de sable comblent les précipices.

Sur la terre à moitié noyée
Et tourmentée, se plaisent
Les troupeaux sauvages et géants :
Chevaux, Mammouths, rhinocéros,
Ours, lions, tigres féroces,
Cerfs, bœufs et qui sait combien
Dont on retrouve les gros ossements :

Hippopotame, renne, auroch.
Et l'outil en pierre à feu
Vient alors armer les bras
De nos ancêtres primitifs.
Qu'ils chassent les bêtes sauvages !
Ils se redressent, bientôt, ces hommes vigoureux
Et ils vont frapper, libres et énergiques.

Ils travaillent ferme les tailleurs
De silex. Des feux d'étameurs
Rougeaient, tout au fond, dans les grottes.

N'i a de pigassos faissounados !
Se vei, per las serros albrados
De faus, de garrics e de pins,
Un vielh que ne ten d'aprestados.

Es del terradou pus tard dit
Le Peirigord. Le frount ardit,
Nas mince e courbut, maissos fortos,
E, malgrat d'uelhs pichous, es fier
Soun visatge. A muscles de fer
E de cambassos brico tortos.
Semblo un luitaire, l'ome fer.

D'aussado a gairebe uno cano.
A-n-aquel moument ço que 'n pano
Es qu'auquì se ten acatat.
Es pelut ; sus la fountanelo,
La nouze del bras, la padelo,
Ambe de rouilh s'es tintat
Un lioun, un albre, uno estelo.

A defait soun mantou de pel
D'un roumiaire, cap de troupeau,
Que, del puntou de peiro duro
E de grossis crins, a cousit
La femno majo. L'a sounsit
Per joun plejous e nueit escuro,
Dins le bard, coulcat, al mousit.

Porto un coulhè pezuc, gros nèrvi
Arrancat al queissal d'un cèrvi
Qu'engulho calhaus carrejats,
Couquilhassos peirificados,

Que de hâches façonnées !
On voit, dans les collines arborées
De hêtres, de chênes et de pins,
Un vieux qui en prépare.

Il est de la terre qu'on a plus tard appelée
Le Périgord. Front intrépide,
Nez mince et courbé, mâchoires fortes,
Et, malgré de petits yeux, il est fier
Son visage. Il a des muscles d'acier
Et de grandes jambes très droites.
On dirait un lutteur, cet homme sauvage.

Il fait presque une cane.
En ce moment, il paraît moins grand
Parce qu'il se tient courbé.
Il est velu ; au creux de son estomac,
Sur son biceps, sur son omoplate,
Avec de la rouille il a peint
Un lion, un arbre, une étoile.

Il a retiré son manteau de peau
De ruminant, en tête de troupeau,
Que, de la pointe d'une pierre dure
Et avec de gros crins, a cousu
La femme, essentielle. Il l'a usé
Pendant les jours de pluie et nuits obscures,
Couché dans la boue et la moisissure.

Il porte un lourd collier, un gros nerf
Arraché à la cuisse d'un cerf
Où sont enfilés des cailloux charriés,
De gros coquillages pétrifiées,

Dents ulheros brico entecados
E gras de fango durejats.
Al miei de tapios ablacados,

Dins sa cajaroco, es al caud ;
Fa peta dins un braziè naut
Las peiros, apuei las artisto.
Dins ré, soun lamos de pougard,
Puos de lanso ou d'espieut, dard
Que traucar' à prumiero visto,
Lèbre, esquiro ou be auclard.

N'i a de touto calètro, utisses
Per grata les quers e 's fa lises,
E d'autris soun de caps d'arpou
Per fissa l'espesso coudeno
Des biòus-marès, de la baleno,
Quand s'es prou pescat le salmou
Que mounto le flume e l'empleno.

L'aujol trabalho tant que pot.
De mainatges a'n escabot
Que fa de cassos miraculousos.
El, sigur, es encaro fort
Per s'en ana dreit al desbord
Aspre de las bestios afrousos.
S'en fic, e 'n ignourant la mort,

Grabo, sus calhaus de ribiero,
Subre qualquo placo groussiero
De lauso ou d'ibòri, mamout
A loungos sedos, grand doumdaire
D'auroc, rennes à maissant aire

Des canines point détériorées,
Et des grains de sédiment durcis.
Au milieu de torchis effondrés,

Dans sa caverne, il est au chaud ;
Dans un fort brasier, il fait éclater
Les pierres, puis il les travaille avec art.
En un rien, elles sont lames de poignard,
Pointes de lance ou d'épieu, dard
Qui, à la première visée, transpercera
Le lièvre, l'écureuil ou le gros oiseau.

Il y en a de toutes catégories, des outils
Pour gratter les cuirs et les lisser,
Et d'autres sont des têtes de harpon
Pour piquer l'épaisse couenne
Des phoques et de la baleine,
Quand on a assez pêché le saumon
Qui remonte en abondance le fleuve.

L'aïeul travaille tant qu'il le peut.
Des enfants, il en a une ribambelle
Qui fait des chasses miraculeuses.
Lui, c'est sûr, est encore assez fort
Pour aller affronter l'afflux
Menaçant des affreuses bêtes.
Il s'en moque tout en ignorant la mort,

Il grave, sur les cailloux de la rivière,
Sur quelque plaque grossière
De schiste ou d'ivoire, le mammoth
A longues soies, le grand dompteur
D'auroch, les rennes hostiles

Se capant à ba coupa tout,
Ours de tuto prest à se jaire.

Se desasupis pas souvent
De sa cavaroto, - le vent,
Le delòvit ou la fangasso
Le tenoun dedins ; es urous
De vese al trelus des carbous
Esclata la peiro grisasso
Qui sap en quantis de cairous.

Mais, tre qu'ausis qualquo bramado
Restounti frot, dins la trumado,
Se vol leva l'ome annadit ;
Lèu se reten pr'aco, - remauso
Sa valentiso e sus 'no lauso
S'assieto après s'esse brandit,
Gardant toutjoun sa belo pauso.

E qui sap s'aquel ome ancian
N'es pos aquí coumo l' gardian
De las cendres des morts ? Ja talho
D'utisses que, pes rebouduts,
As fortis pacans soun venduts
Pr'uno bouno part de vitalho.
Es un des omes temeguts

De l'encountrado mountagnouso.
D'uno ma toutjoun verturouso,
Escalpro, aliso, curo l' roc
Que s'es despartit dins la braso,
Mentre que le fum le tabaso,
Oubriè de la peiro de foc,

Donnant de la tête pour tout détruire,
Les ours des cavernes prêts à se coucher.

Il ne sort pas très souvent
De sa petite cave, - le vent
La pluie diluvienne ou la boue
Le retiennent à l'intérieur ; il est heureux
De voir à la lueur des charbons
La pierre grisâtre se casser
En d'innombrables éclats.

Mais, dès qu'il entend un hurlement
Retentir fort, dans l'orage,
Il veut se lever, cet homme chargé d'ans ;
Vite pourtant il se ravise, - il calme
Son ardeur et sur une lauze
Il se rassied, après s'être agité,
Gardant toujours sa belle pose.

Qui sait si cet homme ancien
N'est pas là comme le gardien
Des cendres des morts ? Il taille
Des outils qui, par les fossoyeurs,
Aux paysans vigoureux sont vendues
Moyennant quelques victuailles.
Il est un des hommes redoutés

De la contrée montagnouse.
D'une main toujours vigoureuse,
Il sculpte, lisse, troue le rocher
Qui a éclaté dans la braise,
Tandis que la fumée le barbouille,
Ouvrier de la pierre à feu,

Rete coumo uno bouno espaso.

Febriè de 1882.

[312]

LE TEROUN

Amount de Sant-Dànis que las prados flouridos
Embaumoun, i a 'n teroun ; doutso dejoubs le roc
E, dins naucos de grès jamai brico ataridos,
Rajo, claret e fresc, mourmoulant coumo un joc

D'ourgueno. O vielh grifoul à las aigos caridos
Del pastre ! Al soulelh coulc l'abrasant de soun foc,
Las tridos, foro l' bosc, uno en pr'uno, espauridos,
I bevoun, cugo en l'aire, e lèu tournoun sul' broc.

N'i a pas brave naissent, n'i a pas sourgo aboudouso
Que te valguen per la Mountagno souloumbrouso.
En trevant selvos, gourgs e ginestieros d'or,

Soun vengut acalma la set à toun aiguetto,
Teroun qu'as puretat de la roso bouqueto
De ma sereno e mai tendre cant de soun cor.

27 de Febriè 1882.

[312, 314]

A'N COUNSTENT HENNIOUN

Al bel país de Mèstre Rabelais
Qu'antan roudèt terro lengodouciano,
En boun francés reviros dambe biais

Aussi résistant qu'une bonne épée.

Fevrier 1882.

LA SOURCE

Au-dessus de Saint-Denis, là où les prairies fleuries
Sont parfumées, il y a une source ; elle jaillit du roc
Et, dans des auges de grès qui ne s'assèchent jamais
Elle coule, claire et fraîche, en murmurant comme un jeu

D'orgue. Ô vieille fontaine aux eaux tant aimées
Du berger ! Au soleil couchant l'embrasant de son feu,
Les grives, hors du bois, une après l'autre effarouchées,
Y boivent, la queue en l'air et vite, repartent se percher.

Il n'y a pas de bon surgeon, il n'y a pas de source abondante
Qui te vaillent dans toute cette Montagne ombreuse.
Errant dans les bois, les précipices et les landes aux genêts d'or,

Je suis venu apaiser ma soif à ton eau,
Source, toi qui as la pureté de la rose bouche
De ma sirène et aussi du tendre chant de son cœur.

27 Fevrier 1882.

A CONSTANT HENNION

Dans le beau pays de Maître Rabelais
Qui autrefois fit un tour en terre languedocienne,
En bon français tu traduis avec adresse

Fosso bourdous de parladuro anciano

Qu'aici's pacans mantenoun, forts e gais,
Malgrat azir de colho parisiano.
Ès un valent. Osco ! Sèns⁶⁵ relais,
Fargos, sigur, fiero obro parnassiano.

E, bé milhou, ô Counstent Hennioun,
Dises al Nord qu'ignoro le Miechjoun :
« La pouësio a dos superbos alos

Dins Franço. Atal, nostro grando nacieu
Ten double engenh pouderos e mai vieu
Qu'enlairo mai sas glorios inmortalos. »

28 de Febrîè 1882.

[314, 316]

FANFARO DE SOULELH COULC

A'n Paul Marietoun

Le joun se fa bas. Les fouchaires
Des camps fugissoun douçoment ;
D'unis cantoun de vielhis aires,
D'autris van, dins lhour pessoment.

Un aujol, rete sus l'embarde
De son ase gris, proube ranc,
Rits ambe uno drollo bragardo,
Al miei del camí large e blanc.

⁶⁵ sense.

De nombreux vers du langage ancien

Qu'ici les paysans maintiennent, vigoureux et joyeux,
Malgré la haine des côteries parisiennes.
Tu es travailleur ; c'est connu ! Sans cesse,
Tu forges, c'est sûr, une superbe œuvre parnassienne.

Et mieux, ô Constant Hennion,
Tu dis au Nord qui ignore le Midi :
« La poésie a deux superbes ailes

En France. Ainsi, notre grande nation
A un double génie puissant et fougueux
Qui rehausse ses gloires immortelles. »

28 Fevrier 1882.

FANFARE DU SOLELH COUCHANT

A Paul Marieton

Le jour décline. Les manieurs de houé
Des champs fuient doucement ;
Les uns chantent de vieux airs,
D'autres vont, plongés dans leurs pensées.

Un aïeul, raide sur le bât
De son âne gris, plutôt boîteux,
Rit avec une gentille jeune fille,
Au milieu du chemin large et blanc.

E la bestio que n'es pas rosso
Porto sus l'esquinal rufat
Las biàssos out le plouchoun bosso,
- Le foussou pel' colh agafat.

Dins les brelhs, d'aucelous ramejoun
Ou, per les rocs, cercoun un trauc ;
Fosso se patoun ou fieulejoun.
Le soulelh coulc s'arresto un pauc,

Entre dous pèches d'uno serro ;
Semblo un immense pavilhou
De claroun rouge que, sus terro,
Jamai n'a treluzit milhou.

Coussi souno ! Espandís per orto,
S'alandant, plé de magestat,
Sa fanfaro, magico e forto,
D'enmimarelanto clartat.

Puei, tout vibreant, trescoulo, aro
Que ven d'anoucia, pla sigur,
La Divo Nueit. E sa fanfaro,
Lenh, frezino, à travès l'azur !

3 de Mars 1882.

[316]

LE CASSOULET

A'n Prouspèr Estien

La mounjo de Pamios coutiulo,
Blanco e redoundo, out s'es mesclat

Et la bête qui n'est pas rétive
Porte sur son dos rugueux
Les besaces où le pichet fait bosse,
- Et la houe, suspendue à son cou.

Dans les taillis, des oiseaux s'agitent
Ou, dans les rochers, cherchent un trou ;
Beaucoup se battent ou sifflotent.
Le soleil couchant fait une brève pause,

Entre deux colline d'une chaîne ;
Il ressemble à l'immense pavillon
D'un clairon rouge qui, sur terre,
N'a jamais mieux retenti.

Il résonne ! Il répand dans les champs,
En s'ouvrant tout grand, plein de majesté,
Une fanfare, forte et magique,
D'une éblouissante netteté.

Puis tout vibrant, il disparaît maintenant
Puisqu'il vient annoncer, bien sûr,
La Déesse Nuit. Et sa fanfare,
Au loin, frémit en traversant l'azur !

3 Mars 1882.

LE CASSOULET

A Prosper Estien

Les haricots de Pamiers bons à cuire,
Blancs et ronds, auxquels sont mêlées

De coudenos frescos, dins l'oulo
A bulhit ferme e pla couflat.

Lèu, fa la cassolo coumoulo.
E se nego, dans le vielh plat,
Garro de porc que n'es pas soulo ;
I a d'auco un talhou de salat.

Le vaste cassoulet se mando
Al four que l'agadèus abrando ;
I pren sa flairo, le legum !

Quand tourno rous, subre la taulo,
Gargantua ja se ne saulo,
En reniflant soun audous fum.

6 de Mars 1882.

[316, 318]

NEN, NEN, PETITOU !

Le droullet a prou de carrelas
Ount rodo coumo un poulh al cals ;
I farion vese per un cals
D'agulho causos subrebelos
Que voudriò pas mai esse aquí ;
Jisclo, tusto, fa le couquí.

Met, cado joun, uno rateto.
Per que se tengue gratilhat
Sus las genjivos, i an balhat
Un quartiè de poumo reineto.
Mais la jeto, en cridant : « Cacai !

Des couennes fraîches, dans le pot,
Ont fort bouilli et bien gonflé.

Rapidement, la cassole se remplit.
Et se noie, dans le vieux plat,
Le jarret de porc qui n'y est pas seul ;
Il y a d'une oie, un morceau de salé.

Le vaste cassoulet est envoyé
Dans le four que l'ajonc épineux embrase ;
De lui, vient la bonne odeur des légumes !

Quand il revient roux, sur la table,
Gargantua vraiment s'en régale,
En humant son odorant fumet.

6 Mars 1882.

DORS, DORS, MON TOUT PETIT !

Le petit est las de sa cage à roulettes
Où il tourne comme un coq qui mue ;
Si on lui montrait à travers le chas
D'une aiguille les plus belles choses,
Il ne voudrait pas rester là ;
Il braille, il frappe, il est endiablé.

Il a chaque jour, une petite dent de plus.
Pour qu'il puisse gratter souvent
Ses gencives, on lui a donné
Un morceau de pomme reinette.
Mais il la jette en criant : « Caca !

Bè ! » De rés d'aco vol pas mai.

Sa maire i fa 'n poutou, l'enlaïro ;
L'a sus la faudo agouloupat
E, quand sentís qu'a prou poupat,
Dits sa sansoïno de bressairo :
« Nen, nen, petitou,
La mamma n-es al cantou ; »
Sa voux countunio moumoulaïro :
« Le papa n-es à Revel
Que te pourtara'n ausel
Sus la punto del coutel. »

N'a pas besounh de bressouliero
Per endourmi soun toustounet
Qu'a le cos tant rose e tant net
Joubs la perno e la tressouliero.
Gaitats-le ! Es bel coumo un soulelh.
Ven la som-som ; tampo l' perpelh.

15 de Mars 1882.

[318, 320]

L'AUSIS

Dins la Mountagno Negro ount va treva moun amo
Sabi'n ausis gigant. Qu'es magic, tremoulant,
A l'alé vesperal, de touto la sieu ramo,
Sul' cramesit fèrouch del soulelh trescoulant !

Quand, per le calimas, le troupel de set bramo
E ven, dins soun ombriou, las, en se marrelant,
Qu'es bel, cap à la lux ! Mais, l'aimi tre qu'i clamo,

Pouah ! » De ces choses-là il ne veut plus.

Sa mère lui donne un baiser, le soulève ;
Elle le place sur ses genoux, emmaillotté
Et, quand elle sent qu'il a assez tété,
Pour l'endormir, elle lui dit sa berceuse :
« Dors, dors, mon tout petit,
Ta maman est au coin du feu ; »
Sa voix continue, en un murmure :
« Ton papa est à Revel
Il t'apportera un oiseau
Sur la pointe de son couteau. »

Nul besoin de quelqu'un pour le bercer
Pour endormir son petit si délicat
Dont le corps est si rose et si frais
Sous les langes et les rubans d'étoffe.
Regardez-le ! Il est beau comme un soleil.
Le sommeil vient ; baisse tes paupières.

15 Mars 1882.

L'YEUSE

Dans la Montagne Noire où mon âme va vagabonder
Je connais une yeuse géante. Elle est magique et tremblante,
Sous l'haleine vespérale, avec sa large ramure,
Devant le farouche cramoisi du soleil couchant !

Quand aux fortes chaleurs, le troupeau de soif gémit
Et vient dans son ombre, fatigué, s'agglutiner,
Qu'il est beau tourné vers la lumière ! Je l'aime dès que gronde,

As brancs, le Cers prudent ou l'Autan desoulant.

Espaventablement luto, l'albras ! E garo
A-n-tu, vent folh ! Ten ferme al roc, e puei aparo
Nids, abelh, - soun laugiè mai besiadet fardel.

Ja defend soun endreit, tabés sa pacandalho :
L'ausel que caturlejo e l'eissam que trabalho !
E l'ausis, aco's tu, Mèstre Léon Cladel.

18 de Mars 1882.

[320]

LOUVIS-SAVIÈ DE RICARD

Naut, dreit, frount pouderos, uelhs prigounds e negrasses,
Pelsses e barbo loungs, escurs e rambulhats,
Semblo un Ligure. Ardit, clamo : « Chou, les tracasses !
Fa, le qu'es soubiran, nostris bés degalhats.

« Latis, siots à la Lux ! Es que sariots pas lasses
De vous vese tounduts, panats e degoulhats ?
Abem prou de goubers entiès coumo loubasses.
Que nous pouirió toutjoun tene escarrabilhats ?

« *Alianso, Travailh e Pax !* » Jamai nou mudo.
Batalho cado joun. La sieu trobo es ramudo
E majoment flourido autant pla qu'un broucart.

Le parla del Clapas per el es ambrousio.
E riquas de sapienço e mai de pouèsio,
Pla 'n sus porto soun noum, 'En Saviè de Ricard.

Dans ses branches, le Cers prudent ou l'Autan attristant.

Elle est effrayante la lutte de ce grand arbre ! Et gare
À toi, vent fou ! Il tient ferme sur le rocher, et protège
Les nids et les ruches, - son léger mais délicat fardeau.

Il défend vraiment son espace, ainsi que ses paysans :
L'oiseau qui chantonne et l'essaim qui travaille !
Et l'yeuse, c'est toi, Maître Léon Cladel.

18 Mars 1882.

LOUIS-XAVIER DE RICARD

Grand, droit, le front puissant, les yeux profonds et noirs,
Les cheveux et la barbe longs, sombres et emmêlés,
Tu a l'air d'un Ligure. Hardi, tu cries : « Chassons les tracas !
Celui qui règne fait que nos biens sont dilapidés.

« Latins, vous êtes des Lumières ! Ne seriez-vous pas fatigués
De vous voir tondus, volés et démembrés ?
Nous avons assez de gouvernements absolus de loups.
Quelles choses pourraient encore nous enthousiasmer ?

« *Alliance, Travail et Paix !* » Jamais il ne change,
Il se bat tous les jours. Ses vers sont un ramage
Entièrement fleuri comme l'est le brocard.

Le parler du Clapas pour lui est de l'ambrosie.
Et très riche de savoir et aussi riche de poésie,
Il porte bien haut son nom, Xavier de Ricard.

26 de Mars 1882.

[322]

L'ACERAUT

En Canada, dins la Nauto-Americo,
Un aceraut grandas e verturous
Adreito sa teulado magnifico
Al baisoment del soulelh arderous.

E les Sioux, plenis de set africo,
Fan à soun tronc un pic que bado, afrous,
- E d'aquí rajo uno sabo magico,
Lèu sucre clar, agret e d'un gris-rous.

Es demourat soulet sus la mountagno
E qualque cop le languiment le gagno.
La bouscassiero ourriblo a desselvat !

Pariou à l'albre, ô Tavan, toun cor plouro
E le qu'i bèu, te vei, fort, à touto ouro,
Dins la clarou superboment levat.

27 de Mars 1882.

[322, 324, 326]

LES VERMENAIRE

A'n B. Marcel

A plagut. La terro bagnado
Sentís fort. La ramo lavado
Lagremo encaro sus bouissous ;
Le joun partís. Le luscre toumbo

26 Mars 1882.

L'ÉRABLE

Au Canada, en Amérique du Nord,
Un érable très grand et vigoureux
Offre toiture magnifique
Aux baisers du soleil ardent.

Et les Sioux, pleins d'une soif dévorante,
Font à son tronc une entaille qui baille affreusement,
- Et de là coule une sève magique
Bientôt sucre clair, âcre et d'un gris roux.

Il est resté isolé sur la montagne
Et quelque fois la mélancolie le gagne.
La terrible bûcheronne a tout déboisé.

Pareil à l'arbre, ô Tavan, ton cœur pleure
Et celui qui y boit, te voit toujours fort,
Et dans la clarté, debout et superbe.

27 Mars 1882.

LES CHERCHEURS DE VERS

A B. Marcel

Il a plu. La terre baignée
Sent fort. Les feuillages délavés
Pleurent encore sur les buissons ;
Le jour s'en va. Le crépuscule vient

E, lenh, dins un ort de la coumbo,
Le roussignol canto, gaujous.

Joubs las randuros, de lanternos
Trevoun, - on diriò de luzernos,
Al punh de pacans actats.
Aquel mounde, qu'es ? De pescaires,
A l'ouro d'aro vermenaires,
Que fouzegoun avalentats.

Aquital, l'erbo es vermeniero.
Cadun garnís sa cafetiero,
Escouatado e sènse⁶⁶ pot,
De lombrics roujasses que tilhoun,
Se torçoun e s'entoutibilhoun.
N'i a que n'an emplenat un pot.

Tout en grapant, visatge bleime
Al lum ountous, elis en l'eime
Vès la partido del dema.
A la primo albo, saran lestis.
Avant de se coulca, soun prestis.
La garbusto peso à la ma.

I a la ligno forto e la fino,
La brustio ambe verms de farino
E dragos, costo le gabaut,
I a 'ncaro d'anquets de rescambi,
- Voloun pesca sènse⁶⁷ relambi,
Tout le joun, al fresc coumo al caud.

Et, loin, dans un jardin de la combe,
Le rossignol chante, joyeusement.

Sous les haies vives, des lanternes
Errent, - on dirait des lucioles,
Entre les mains de vagabonds courbés.
Qui sont-ils, ces gens ? Des pêcheurs,
Pour l'instant, des chercheurs de vers
Qui fouillent plein de vaillance.

Là-même, l'herbe est pleine de vers.
Chacun garnit sa cafetière,
Sans queue et sans pot,
De lombrics rougeâtres qui poissent,
Se tordent et se tortillent.
Il en est qui ont rempli leur pot.

Tout en grattant, le visage blême
A la lumière blâfarde, leur esprit
Est tourné vers ce moment du lendemain :
Quand à l'aurore, ils se lèveront.
Avant de se coucher, ils sont prêts.
Le panier d'osier pèse à leur bras.

Il y a la grosse canne et la fine,
La boîte avec des vers de farine
Et des larves, près du filet,
Il y a aussi des hameçons de rechange ;
Ils veulent pêcher sans s'arrêter,
Tout le jour, au frais et à la chaleur.

⁶⁶ sense.

⁶⁷ sense.

Doublidarion les verms de terro ?
Nou ! pelèu se coupa l'esquerro.
An ço que cal per agrana.
S'en van, toco sus las aurelhos,
Maudint esparviès e brezelhos
Qu'i va venou, de cops, pana.

Qun plase d'esse sus la bermo,
La carbeno à la dreito fermo
E les uelhs afustats al tap !
Leva'n peis ! Quno grando joio,
Que belo ou minso siò la proio :
Jol qu'a flou de liri sul' cap,

Carpo pla micouso, cabeire
Fangous, petaire, fi pugneire,
Endialo liso, lamprezou !
Mais barbèu val mai que lauqueto
E tenco que sòfio blanqueto,
Perjo que fregalh ou grougnou.

La colho se fara tardiero
Al rieu grand coumo uno ribiero,
Joubs las enclusos del canal ;
Qui s'en jauto, digats, se cargoun !
Atal les vermenaires bargoun
En tournant, dapas, à l'oustal.

A plagut. La terro bagnado
Sentís fort. La ramo lavado
Lagremo encaro sus bouissous ;
Le joun partís. Le luscre toumbo

Oublieraient-ils les vers de terre ?
Non ! plutôt se couper la main gauche.
Ils ont le nécessaire pour prendre du poisson.
Ils s'en vont, la casquette sur l'oreille,
Maudissant les éperviers et les nasses
Qui viennent, parfois, leur en voler.

Quel plaisir d'être sur la berge,
La canne de roseau fermement en main
Et les yeux braqués sur le bouchon !
Soulever un poisson ! Quelle grande joie,
Que la proie soit grosse ou petite :
Petit poisson à la fleur de lys sur la tête,

Carpe bien épaisse, chacot
Fangeux et claquant, fine épinoche,
Anguille lisse, lamproyon !
Le barbeau vaut mieux que la loche
Et la tanche que la vandoise blanche,
La perche que le véron ou le goujon.

La bande rentrera tard
Du ruisseau grand comme une rivière,
Sous les écluses du canal ;
Qui n'a pas envie, dites-moi, de faire bonne pêche ?
Ainsi parlent les chercheurs de vers
En revenant, tranquilles, chez eux.

Il a plu. La terre baignée
Sent fort. Les feuillages délavés
Pleurent encore sur les buissons ;
Le jour s'en va. Le crépuscule vient

E, lenh, dins un ort de la coumbo,
Le roussignol canto, gaujous.

28 d'Abrilh 1882.

[326, 328]

AS MAINATJOUS MORTS

Ai ! Quand se souno balandran,
O mainatjous que van reboundre,
Las maires vesoun lèu s'escondre
L'esper flourit, gaujous e grand !

Las nourissos qu'an à la poupo
De droullets sentissoun partí
L'espunto e, blancos, sèns⁶⁸ moutí,
An le cor que de dolh s'estroupo.

Balandran ! Qun terrible clas !
Vous aus que fasiots tant envejo,
Anats dedins la terro frejo
E duro coumo un tros de glas.

La bouno e santo caloureto
Del sé mairal, pecaire ! ount es ?
Le campaniè tiro à l'antes,
- Classejo per la vostro ameto.

O perpelhets, penous, ditous,
Boucarelo, roso gauteto
Qu'al mitan vous a 'no clouteto,

⁶⁸ sens.

Et, loin, dans un jardin de la combe,
Le rossignol chante, joyeusement.

28 Avril 1882.

AUX JEUNES ENFANTS MORTS

Hélas ! Quand sonne pour vous le glas,
Ô petits enfants qu'on va enterrer,
Les mères voient bientôt disparaître
Leur espoir radieux, joyeux et grand !

Les nourrices qui donnent le sein
A des petits, sentent se retirer
La montée du lait et, blanches, muettes,
Leur cœur est voilé par le deuil.

Balandran ! Quel terrible glas !
Vous qui faisiez tellement envie,
Vous allez dans la terre froide
Et dure comme un morceau de glace.

La bonne et sainte chaleur
Du sein maternel, pauvre ! Où est-elle ?
Le carillonneur se suspend à la corde
- Il sonne le glas pour votre petite âme.

Ô petites paupières, petits pieds, petits doigts,
Petite bouche, joue rose
Avec au milieu, une fossette,

Qui vous fara mai de poutous ?

Carnoto nostro ! La vermino,
Joul' cimous, vendra degoura
Ço que se fasquèt adoura ;
Vès le cros negre s'acamino.

Paurous, paurous as uelhs gazats,
As trats finots que se desfassoun !
Las poulidos flouretos passoun
E tabés les fruts tant prezats.

Le brès es vude e la velholo
Marinejo, dins le crambel.
Vai ! Le soulelh n'es pas mai bel
Per la que tant se descounsolo :

« Moun Dieus ! Qui me pourra garí ?
Maudits sioguen les maridatges !
Se fara pas mai de mainatges
D'abrod que les vesem mourí. »

Aco's la nueit sèns⁶⁹ uno estelo,
Le dolh de maire. E balandran !
O droullet mort, es subre-grand
L'amour qu'i derrancos à-n-elo.

17 de Mai 1882.

Qui vous donnera encore des baisers ?

Notre chair ! La vermine,
Sous les bandelettes, viendra dévorer
Ce qui a su se faire tant adorer ;
Vers le trou noir, elle s'avance.

Pauvres, pauvres aux yeux voilés,
Aux traits qui s'effacent !
Les jolies petites fleurs passent
Et aussi les fruits si prisés.

Le berceau est vide, et la veilleuse
Vacille dans la petite chambre.
Va ! Le soleil n'est plus beau
Pour celle qui est si désespérée :

« Mon Dieu ! Qui pourra me guérir ?
Maudits soient les mariages !
On ne fera plus d'enfants
Puisque nous les voyons mourir. »

C'est une nuit sans une étoile,
Le deuil d'une mère. Et *balandran* !
Ô petit enfant mort, il est si grand
L'amour qu'à elle tu arraches.

17 Mai 1882.

⁶⁹ sens.

[330]

A LA CIEUTAT D'ALBI

Tu qu'as pel' camp sannous de toun escut, la luno
Que mourís e l' Soulelh que se levo, enlugrant,
Mai, le lioun pardous qu'i dintrèt, à fourtuno
D'urpa – salut, Albi, dins le tieu passat grand.

L'albo de libertat de nostro raço bruno,
I a mai de set cents ans, pren toun noum. Le tiran
Davalò de l'oumbrenc, - e, l'ost fero e dejuno
Va, del nostre Miechjoun, sèns⁷⁰ relambi tirant.

Alavès, troubadous, per la patrió santo
Lutaboun, en cantant, dreit l'invasieu maissantò.
'En Aimar dit le Negre, 'En Albertas Caila,

Les tieus, eroun depeds. L'hour glorio t'encelelho,
- Aureolo, enroutant, naut ta Santo Cezelho,
- Que, cap de tems neblous, n'a pas pouscut vela.

24 de Mai 1882.

[330, 332]

A'N GALAUP DE LAPÉROUSO

Al cap de l'ort, t'è vist, Galaup de Lapeirousò,
Dins toun aram raiat de verdet, couloussal,
Pla pausat, loungo-visto en ma, testo auturousò,
Le mantou floutejant à-n- qualque fort aial.

⁷⁰ sens.

A LA CITE D'ALBI

Toi qui as dans le champ rouge sang de ton écu, la lune
Qui meurt et le soleil qui, éblouissant, se lève,
Et aussi le léopard qui y est entré, à force
De jouer des griffes – salut, Albi, à ton grand passé.

L'aube de la liberté de nos bruns ancêtres,
Il y a plus de sept-cent ans, prend ton nom. Le tyran
Descend de l'ombre, - et, l'armée sauvage à jeun
Va, dans notre Midi, sans cesse le dépeçant.

En ces temps-là, les troubadours, pour la patrie sainte
Luttaient en chantant, contre l'invasion mauvaise.
Aimar dit le Noir, Albertas Cayla.

Les tiens étaient debout. Leur gloire t'illumine,
- Auréole, entourant, tout en haut, ta Sainte Cécile,
- Qu'aucun temps nuageux n'a pu la voiler.

24 Mai 1882.

A GALAUP DE LAPÉROUSE

Au bout du jardin, je t'ai vu, Galaup de Lapérouse,
Dans ton airain rayé de vert-de-gris, colossal,
Bien planté, longue-vue à la main, le port altier,
Et le manteau flottant sous quelque fort aiglon.

Semblos seguí toutjoun d'uno uelhado arderouso
Les lugras navigant dins e cel patrial,
Navigatou valent à l'armo aventurouso
Que naufragères, lenh, sus un aspre ribal.

Darrè le pèdestalh de ta nauto estatuo
Jais uno ancrasso tieu raubado à la mar blau
D'Oceanío ount an finit tous bastiments ;

Negro de quitran, porto un dolh sèns⁷¹ esperanso.
Mais, se t'a pas salvat tu que plourèt la Franso,
Gardo en Albi toun brounze as fieris mouvements.

25 de Mai 1882.

[332]

AL BUSTE D'EN ALECSANDRE SOUMET

Toun noum lengodoucian, Soumet, vol dire cimo,
- N'es pas messourguiè brico. Es mage troubadou ;
As cantat la guerriero e martiro sublimo
Jano d'Arc e d'eros que tenoun la grandou.

Naut, le tieu buste blanc ount s'enlairo ma rimo
Gardo de libres cars loung-tems à l'abandou.
Es de malbre. Sigur, mai d'un fosso ba 'stimo :
N'a pas pouscut sentí las flairos del croutou.

Vai ! Que raie à l'acrin, ta caro fino e fiero !
'En Ugo te mandèt la sieuno odo premiero :
Le salut de l'Engenh del nostre secle, al brès.

⁷¹ sens.

Tu sembles encore suivre d'un regard ardent
Les astres navigant dans le ciel de la patrie,
Vaillant navigateur à l'âme aventureuse
Qui fit naufrage, loin, sur un rude rivage.

Derrière le piedestal de ta haute statue
Gît une grosse ancre à toi dérobée par la mer bleue
D'Océanie où ont fini tes bâtiments ;

Noire de goudron, elle porte un deuil sans espérance.
Mais, si elle ne t'a pas sauvée, toi que la France a pleuré,
Conserve à Albi ton bronze aux fiers mouvements.

25 Mai 1882.

AU BUSTE D'ALEXANDRE SOMET

Ton nom languedocien, Soumet, veut dire cime,
- Il ne ment pas du tout. Tu es un suprême troubadour ;
Tu as chanté la guerrière et sublime martyre
Jeanne d'Arc et des héros qui ont de la grandeur.

Là-haut, ton buste blanc, vers où s'envole ma rime,
Veille sur de chers livres longtemps abandonnés.
Il est de marbre. C'est sûr, plusieurs en sont heureux :
Il n'a pu sentir les infâmes odeurs des latrines.

Va ! Qu'à la cime rayonne ton visage fin et fier !
Hugo t'a envoyé sa première ode :
Le salut du Génie de notre siècle, au berceau.

O moun concieutadin, toun obro es inmourtalo !
E se t'an debrembat dins ta vilo mairalo,
Estouno pas. Pel pec, la glorio val pas rés.

27 de Mai 1882.

[332, 334]

DOUS EMPERAIRES

A'n Fèlis Gras

Ero, l'un, 'En Trajan fort capitaine, pastre
D'umans, à l'amo belo e grando, al brave cor.
An més sas cendres, naut à frairej' ambe l'astre,
Al cap de sa coulouno e dins uno urno d'or.

L'autre venguèt de Corso, oumenet de talastre
Que, fals, nous agantèt la Libertat, tresor
Sèns⁷² cap de prets. Pourtèt soun azir oupugnastre,
Des terradous de foc as païses de tor.

L'emperatou rouman, Paire de la Patrió,
Es toutjoun venerat dedins la Roumanío,
Per ço que soun parieu encaro s'es pas vist.

Mais, 'En Napouleoun, malgrat sa valentiso,
- Adieu, pichou capel e redingoto griso !
Es maudit, a-pertout, autant qun Antecrist.

12 de julhet 1882.

⁷² sens.

Ô mon concitoyen, ton œuvre est immortelle !
Et si on t'a oublié dans ta ville maternelle,
Ce n'est pas étonnant. Pour le sot, la gloire ne vaut rien.

27 Mai 1882.

DEUX EMPEREURS

A Fèlix Gras

Un, était Trajan, un solide capitaine, un berger
Des humains, à la belle et grande âme et au brave cœur.
Ils ont mis ses cendres, pour fraterniser avec l'astre,
Là-haut, au bout de sa colonne, dans une urne d'or.

L'autre, est venu de Corse, petit aventurier
Qui, perfide, a pris notre Liberté, un trésor
Qui n'a pas de prix. Il a porté sa haine opiniâtre,
Depuis les terres de feu jusqu'aux pays de glace.

L'empereur romain, Père de la Patrie,
Est toujours vénéré en Roumanie,
Parce que son semblable, on ne l'a jamais vu.

Cependant, Napoléon, malgré sa vaillance,
- Adieu, petit chapeau et redingote grise !
Est partout maudit comme l'Antéchrist.

12 Juillet 1882.

[334, 336]

LE BARRICOU TRAUCAT

A'n Artur Conche

Abem bebut la treboulino ;
Anam trauca le barricou
Plé d'un vi qu'es uno licou.
Refresco de gobelets, Fino !

Mentre que tirarè d'un broc
Le douzilh, en prenent l'alado,
Espetí, pr'uno padenado,
De janos-loungos, e fai foc.

Nous cal tasta de vi de Bages.
Lèu, tustaran les pots-eissuts
Qu'an de boucos coumo d'embut.
Hèu ! Caldra que se tenguen sages.

Que fieuloun pla'n razum-potum,
'En Carpounsac, 'En Jan la Perjo
Les vesets toutjoun à l'auberjo,
Coumo 's mouscalhous, en agrum.

Toutis auran la lengo espesso.
- Que nou prenoun de rialga ?
E me vendran beure un pega
De vi que val le de la messo !

Es emplenado coumo cal,
Souno sec e chimo pas brico,
Aquelo pichouno barrico.

LE BARRIL EN PERCE

A Arthur Conche

Nous avons bu les dépôts ;
Nous allons trouer le barril
Plein d'un vin liquoreux.
Rafraîchis les gobelets, Fine !

Tandis que je retirerai avec un bâton
Le fausset, en prenant un rameau,
Mord les châtaignes d'une pleine poêle
De Jeannes-longues, et fais du feu.

Il faut goûter le vin de Bages.
Bientôt, frapperont les assoiffés
Qui ont des gosiers en entonnoirs.
Hèp ! Il faudra qu'ils restent sages.

Qu'il vident leur plein verre,
Carponsac et Jean de la Perche !
On les voit toujours à l'auberge,
Comme les moucherons, en essaim.

Tous auront la langue épaisse
- Que ne prennent-ils du sirop d'aloès ?
Et ils viendront boire une mesure toulousaine
D'un vin qui vaut celui de messe !

Elle est bien remplie,
Elle sonne sec et ne perd pas du tout,
Cette petite barrique.

Ai ! De la vese n'i a 'n regal.

Bouche, boundo, celcle, douelo,
Tout es poulit coumo un anel.
Adouzilhi. Veiras le cel
Pel' trauquet, Fino, mieu rousselo !

È fait. Le gimbel es agit.
Le vi rajo prim, fa de moufo,
Le tasti, t'a 'n goust de majoufo ;
Es d'un bel rouge carmezit ;

Tinto l' founze de ma tasseto,
Es sèns⁷³ cap de farlabic.
Per nous azaga l'entrebic,
Ne cal emplena 'no caveto.

Ount èts, embriaic, pourgo-moust,
Arrapo-pèl e mai mounino,
Agranaire à nas de pebrino,
Am, venets sabé s'a boum goust ?

Les ausissi. Dins la carriero,
M'asemblo 's vese d'aici 'stanh.
Passoun sèns⁷⁴ bascalal ni planh.
Sembloun de perrous. I a maniero !

Dreits coumo d'elles, l'ana vieu,
Venoun. O ! Counquistaran Roumo !
Puei, en tournant, te courroun coumo

Ah ! De la voir c'est un régal.

Bouge, bonde, cercle, douve,
Tout est aussi beau qu'une bague.
Je place le fausset. Tu verras le ciel
Par le petit trou, Fine, ma blonde !

C'est fait. La vrille est bien en main.
Le vin coule fin, il mousse,
Je le goûte, il a un goût de fraise ;
Il est d'un beau rouge cramoisi ;

Il teinte le fond de ma petite tasse,
Il n'est pas frelaté.
Pour nous arroser le mésentère,
Il faut en remplir une dame-jeanne.

Où êtes-vous, ivrogne, purge-môut,
Ecorcheurs de peaux et guenons,
Jeteurs de graines à nez de poivron,
Allons, venez voir s'il a bon goût ?

Je les entends. Dans la rue,
Il me semble les voir d'ici.
Ils passent sans rire ni plainte.
On dirait des poires. Il y a manière !

Droits comme des I, l'allure prompte,
Ils viennent. ! Il vont conquérir Rome !
Puis au retour, ils s'en vont comme

⁷³ sense.

⁷⁴ sens.

Per un caminet abouquieu.

19 de Julhet 1882.

[338, 340]

LES PARPALHOLS DE FLOU DE PRUNIÈ
(*Oumé-no-hana*)

A'n A. Perbosc

Uelhs en amello, pots daurats e gauto liso,
En loug penchenadou de sedo roso e griso,
Broudat de milo flours, cintasso verdo as rens,
Negris bandèus levats dambe espillos d'escato,
Dreito, en patins de fust, subre l' teatre esclato
Jouve Flou de Pruniè, gaio coumo un printems.

Es coussudo e riseiro à 'spanta les bourgeses,
E, coumo pes blasouns des princes japouneses
Ount se vei esplandit, per armo, le ventalh,
S'alato al mièi del sieu, sus un vert de baragno,
L'escur Jamma-Tsio, parpalhol de mountagno,
Que barroun de guingois, sous ungles de couralh.

A daissat le Japoun, flourit à l'ouero d'aro,
E, dins l'iver maissant que nous rufo la caro,
Es vengudo al darrè d'uno troupo d'a-bas,
Moustra soun poulit biais à la foulo badaïro
Des grandis Casinos, la besiado jounglairo
Que sap ventalheja, le pugnet jamai las.

Sautejo lestoment dreit à-n-uno tauleto
De laco ount soun pausats un lum e'no tasseto
Miragalhado e, prenènt un fulhet de papiè,

Sur un petit chemin tout en pente.

19 Juillet 1882.

LES PAPILLONS DE FLEUR DE PRUNIER
(*Oumé-no-hana*)

A A. Perbosc

Ceil en amande, lèvres dorées et joue lisse,
En long peignoir de soie rose et grise,
Brodé de mille fleurs, large ceinture verte sur les reins,
Noirs bandeaux soulevés avec des épingle d'écaille,
Droite, en patins de bois, sur la scène, respandit
Jeune Fleur de Prunier, joyeuse comme le printemps.

Elle est riche et délurée et surprend les bourgeois,
Et comme dans les blasons des princes japonais
Où on voit déployé, en guise d'arme, l'éventail,
Il ouvre ses ailes en son milieu sur le vert d'une haie,
Le noir Jamma-Tsio, ce papillon de montagne,
Que barrent, posées en travers, ses ongles de corail.

Elle a laissé le Japon, en fleur à cette saison,
Et, dans le méchant hiver qui ride notre visage,
Elle est venue, suivant une troupe de là-bas,
Pour montrer ses jolies manières à la foule étonnée
Des grands casinos, cette gracieuse jongleuse
Qui sait manier l'éventail de son poignet jamais las.

Elle sautille lestement vers une tablette
De laque où sont posés une lampe et une petite tasse
Multicolore et, prenant une feuille de papier,

Vivo, le plègo en quatre e de l'ounço l'esquisso :
Es un parpalhol blanc que, frtt ! de sous digts glisso,
Mentre que balho d'aire al voulatum laugie.

Voulastrejo, fadot, se mai à dreito, à 'squerro,
Va, ven, mounto, davalò à vous frega la terro,
Capricieusement, sèns jamai s'alassa.
Elo, tout en fasant de vent subre la seno,
Te sap crea 'no sor à la que se remeno
A-n-un pel de sa gauto e prest à la baisa.

Se vesoun, toutis dous, - lèu-lèu se cousseguissoun,
L'un al dessus de l'autre, africs, e se jugnissoun ;
S'acaroun douçoment ; se soun poutounejets.
Se descapoun sul' cop e, puei, cadun acimo
Un cantou de ventalh, qu'à peno balho d'imo.
Mais s'enfujoun d'aquì, frezinants, airejets.

Anem ! Le parpalhol costo la parpalholo
S'enlairo tourna-mai e ves las frisos volo.
L'amagnago, la fringo en galant arderous.
Puei, te cerco guirguilh, dins rés, à sa femelo :
Enfins, apazimat, toumbo proumpte, dambe elo
Sul sé de la mainado ount i a 'n bouquet audous.

Le parelh es partit. Plano, descend, rasejo
La bouco de l'artisto e, gar' le, viroulejo
Per veni s'amaga dins la tasso un moument ;
Pren sa voulado encaro e, vite, al lum se cremo.
S'en va Flou de Pruniè, la poulido bouemo !
E l' mounde i fa tinda mai d'un applaudiment.

20 de Julhet 1882.

Vive, elle le plie en quatre et du doigt le déchire :
C'est un papillon blanc qui, frtt ! de ses doigts glisse,
Alors qu'elle fait s'envoler l'insecte léger.

Il voltige, folâtre, il va à droite et à gauche,
Il va et vient, monte, descend jusqu'à frôler la terre,
Capricieusement, sans jamais se fatiguer.
Elle, tout en représentant le souffle de vent sur scène
Sait créer une sœur pour celui qui s'agite
Tout près de sa joue, prêt à lui donner un baiser.

On les voit tous les deux, - vite ils se poursuivent,
Un au-dessus de l'autre, ardents, et ils se rejoignent ;
Ils se rapprochent doucement ; ils se sont donnés un baiser.
Ils se désunissent aussitôt, et puis chacun se plante
Sur un angle de l'éventail, qui bat à peine,
Mais il s'enfuient déjà, frémissants et aériens.

Allons ! Le papillon près de sa papillonne
S'élève à nouveau et vers les frises vole ;
Il la flatte, il lui fait sa cour en galant plein d'ardeur.
Puis, il querelle, en un rien de temps, sa femelle ;
Enfin calmés, il tombe promptement, avec elle
Sur le sein de la jeune fille où il y a un bouquet odorant.

Le couple est parti. Il plane, descend, frôle
La bouche de l'artiste et, vois-le, tourner
Pour venir se cacher dans la tasse un moment ;
Il prend son envol encore et, vite, à la lumière se brûle.
Elle, Fleur de Prunier s'en va, jolie bohème !
Et les gens font retentir leurs applaudissements.

20 Juillet 1882.

[340, 342]

AS DOGOULS

A'n Pascal Cros

Gairebe escouatats, las aurelhos coupados,
Dogouls, gousses camards, à facio de gieuliè,
Compagnous des bouchès, qu'aimoun las arrapados,
Beveires dela sang tirado à l'auveliè,

Outi-rè, vitoment O bestios descapados
Des Infers que pourtats de puntous al couliè,
Aziri de tout cor vostros raucos jaupados
E les vostris uals de ferouch degaliè.

Biscouso goussatalho, anats, valets pas gaire !
De per 'En Counstanti, l'emperatou panaire,
Dins le secle quatren, chaparets Ascaric

Que, dambe Radagaise, abiò fait l'entrepreso
De tourna'n libertat la patrió galeso.
Que la rabiò, bourrèus, vous gnaque à l'entrebic !

31 de Julhet 1882.

[342]

LA BATOUSO

A'n Anatol Bouchario

Es leste. La recolto es, certos, miraclouso :
La bladeto a rajat e coumo à plen canel ;
Atabés, la soulenco es estado gaujouso :
An dansat sus l'aiero al sou del caramel.

AUX DOGUES

A Pascal Cros

Presque sans queue, les oreilles coupées,
Dogues, chiens camus, à face de geolier,
Compagnons des bouchers, qui aiment les combats,
Buveurs du sang retirés des troupeaux de brebis,

Arrière, vite ! Ô bêtes échappées
Des Enfers qui portez des pointes au collier,
Je déteste de tout cœur vos rauques aboiements
Et vos canines de farouches destructeurs.

Agressive bande canine, allez, vous ne valez pas cher !
Sur ordre de Constantin, l'empereur voleur,
Au quatrième siècle, vous avez dévoré Ascaric

Qui avec Radagaise, avait entrepris
De rendre la liberté à la patrie gauloise.
Que la rage, bourreaux, vous morde au ventre.

31 Juillet 1882.

LA BATEUSE

A Anatole Boucherie

C'est fini. La récolte est, certes, merveilleuse :
Le blé d'été a coulé et comme à plein tuyau ;
Aussi, la fête des moissons a été joyeuse :
On a dansé sur l'aire au son du chalumeau.

La machino à vapou que meno la batouso
Se fa tira'n bruzint, per un parelh manel ;
Va, negro de cadais e de fum, roubilhouso,
- Cheminiero enrennado al mitan del fournel.

Les dous biòus enjoucats à la loucoumoubilo,
Sens se brico sutta, passoun dedins la vilo.
Romion, sembloun countents de traina le moustras

Que se diriò sourtit de fargo cicloupenco
E que les sousto, quand, à la calou 'stivenco,
Fa battre les espics pezucs de belis gras.

8 d'Agoust 1882.

[342, 344, 346, 348]

A LA FRANÇO !

I. O Franço, ô ma grando patrio,
Desempuei pla de tems m'atriho
D'anaira bravoment un superbe salut,
Dins toun cel plé de pax sereno
Ount res nou s'acato e nou reno,
Per tu, ma souleto sereno,
Que tenes le mieu cor alut.

O Maire, subre l' mounde alargos
La santo Libertat que fargos,
Forto coumo le Dreit, claro coumo l' Soulelh.
Toutjoun ès, tu, la generouso,
La magnifico e l'arderoso
E, malgrat la trumado afrouso,
T'esplandisses, dreit al capelh !

La machine à vapeur qui mène la bateuse
Est tirée avec bruit, par une attelage docile ;
Elle va, noire de cambouis et de fumée, rouillée,
- Sa cheminée inclinée en arrière au milieu du fourneau.

Les deux bœufs attelés par le joug à la locomobile,
Sans se hâter du tout, passent dans la ville.
Il ruminent, ils semblent heureux de traîner le monstre

Qui semble sorti d'une forge cyclopéenne
Et qui les soulage, quand, à la chaleur estivale,
Il fait battre les épis lourds de beaux grains.

8 Agost 1882.

A LA FRANCE !

I. Ô France, ô ma grande patrie,
Depuis longtemps il me tarde
Beaucoup de lancer un superbe salut,
Dans ton ciel plein d'une paix sereine
Où rien ne menace ni ne gronde,
Pour toi, mon unique sirène,
Qui donne des ailes à mon cœur.

Ô Mère, sur le monde tu répands
La sainte Liberté que tu forges,
Aussi forte que le Droit, aussi claire que le Soleil.
Tu es toujours, toi, la généreuse,
La magnifique et l'ardente,
Et, malgré l'affreuse tempête,
Tu t'épanouis, sublimement !

Ieu, te vòli pla nauto, inmenso,
Mentre que n’i a mai d’un que penso,
 Per la rasou d’unieiu, te tene dins la ma,
Sus un soul punt arremassado
En gros murrel, mais estrissado,
Qu’agantèt l’invasieiu passado,
E que l’ Cers bufariò, dema.

Te vòli pas dambe un cos freule,
Malautis e sec coumo un teule
 Que siogue courounat d’un capas despoutic,
Mais bé pourpourciounado e sano,
Desempuei la mar ouceano
Enjusquos la Mediterraneo,
 De l’acrin de la clusco à l’ounço del digt-cuic.

II. Verdo, flourido e pla granado,
Es la garbeto qu’amanado
 La Councordio. Atal soun tous poples diferents
D’ana, de parla, mai de caro
A-n-qui la tirannío encaro
N’a pas pouscut dejoubs sa barro
Fa plega ni frount e ni rens.

Ligo unenco, la Republico,
Les ten en fais, sens geino brico.
 Omes de l’iversenc dambe les del Miechjoun,
Aquí soun dambe lhour figuro.
Poulido es la mirgalhaduro
Subre l’ souc utrié. La Naturo
Va vol atal, pertout, toutjoun.

Moi, je te veux élevée, immense,
Alors que beaucoup pensent,
 Sous le prétexte d’union, te garder dans leur main,
En un seul point, tassée
Comme une grosse meule, mais brisée,
Dont s’est emparée l’invasion passée,
Et que le Cers balayerait, demain.

Je ne te veux pas avec un corps frêle,
Souffreteux et aussi sec qu’une tuile
 Et couronné d’une tête despotique,
Mais bien proportionnée et saine,
Depuis la mer océanne
Jusqu’à la Méditerranée,
 Du sommet du crâne à l’extrémité du petit doigt.

II. Verte, fleurie et bien grainée,
Est la javelle que serre la main
 De la Concorde. Ainsi tous les peuples sont différents
D’allure, de parler, et aussi de visage
Auxquels la tyrannie encore
N’a pas pu sous sa barre
Faire plier le front ou les reins.

Attache unique, la République
Les tient en bouquet, sans embarras.
 Hommes du nord avec ceux du midi
Sont là avec leur propre allure.
Jolie est la diaprure
Sur la souche homogène. La Nature
Le veut ainsi, partout, toujours.

Eh bé ! que qu'ajen les lengatges
Variats coumo les visatges,
Demoroun de tu, Franço, e t'aimoun subretout.
Aquelis de pel blanco ou bruno,
En mantenen la nacieu uno
Voloun, de la libro coumuno
Fa verdeja le poulit brout.

Voloun que la nacieu franceso
Se tengue foro de l'auleso
E, lenh, tant que pouira, des perills bataliès,
Per fi de la counserva fiero ;
Mais tout en la disent paziero,
Gardoun coundreito soun auriero,
Dambe sous filhs depèds coumo bous chivaliès.

III. Demouraras, ô nacieu franco,
Uno jouve e superbo branco
Al tieun albre lati qu'escalo, sens egal,
Dambe aicestos de memo grano :
Souisesso roumando, italiano,
Belgico valouno, roumano,
Las d'Espagno e de Pourtugal.

Que toutjoun dins la mar latino
L'albras enfounze sa racino
Junquos as terradous de l'Ourient magic,
En servant la sieu sabo blouso
Que fa sa ramo miraclouso,
Toutjoun verdo e toutjoun gaujouso,
Coumo as temses del mounde antic.

O Franço, ô civilisatriço,

Et bien ! quoique les langages
Soient variés comme les visages,
Ils sont à toi, France, et t'aiment par dessus tout.
Ceux à la peau blanche ou brune,
En maintenant la nation unie
Ils veulent, et de la libre commune
Faire verdoyer la jolie pousse.

Ils veulent que la nation française
Reste en dehors de ce qui est laid,
Et éloignée, tant qu'elle le pourra, des périls de la guerre,
Afin de la conserver bien portante ;
Mais en la disant favorable à la paix,
Ils gardent son orée intacte,
Avec ses fils debout comme de bons chevaliers.

III. Tu resteras, ô nation franche,
Une jeune et superbe branche
De ton arbre latin qui s'élève, sans égal,
Avec ceux de la même graine :
Suisse romande, italienne,
Belge wallonne, roumaine,
Celles d'Espagne et du Portugal.

Que toujours dans la mer latine
Le grand arbre enfonce sa racine
Jusqu'aux terres de l'Orient magique,
En conservant sa sève pure
Qui rend son feuillage merveilleux,
Toujours vert et toujours joyeux,
Comme aux temps antiques.

Ô France, ô civilisatrice,

Cridos cap al tiran qu'estrisso
Le pople, radreitat per apara sous dreits !
Fas que le despote trescambo
E que, dins la mai negro cambro,
Se ven entroudure ta flambo,
O nacieu des grandis espleits !

O França revouluciuonario,
Franço del Prougrès que devario
L'amour de la Justicio e de la Veritat !
S'ères, un joun, apichounido,
- Va creguen les que t'an ourrido !
- Loungtems sariò forobandido
Le lux de l'esperit,ubre l'Umanitat !

Abrilh de 1884.

[348]

DARNIERO ALBO

*« Toda gracia nos fallece
Mientrasque alba no amanesse. »*

Per les oundroments gais e dejoubs l'esmalh fresc,
Es la diviso d'un vase ispano-mauresc.

Vouldriò sus l'albo vermelho
Tampa la mieuno perpelho,
A l'ouero de ma mort, mentre que pensarè
A l'Albeto que, coumo autris cops, aimarè.

M'asemblara me reboundre
Ou, pla milhou, me rescoundre

Tu cries contre le tyran qui écrase
Le peuple, redressée pour défendre ses droits !
Tu fais que le despote perd pied
Et que, dans la plus noire chambre,
Arrive à pénétrer ta flamme,
Ô nation des grands exploits !

Ô France révolutionnaire
France du Progrès qu'agite
L'amour de la Justice et de la Vérité !
Si tu étais, un jour, réduite,
- Le croient ceux qui t'ont abhorée !
- Pour longtemps serait bannie
La lumière de l'esprit sur l'Humanité !

Avril 1884.

DERNIÈRE AUBE

*« Toute grâce nos fait défaut
Tant que l'aube n'a pas paru. »*

A travers les ornements gais et sous l'émail frais,
C'est la devise d'un vase hispano-mauresque.

Je voudrais sur l'aube vermeille
Fermer mes paupières,
A l'heure de ma mort, tandis que je penserai
A mon Albeto que, comme autrefois, j'aimerai.

J'aurai le sentiment de disparaître
Ou, mieux encore, de me cacher

Dins la lux roso e douço, en baisant lougoment
La que sabiò cassa moun negre pessoment.

15 de Mars 1891.

Dans la lumière rose et douce, en couvrant longuement de baisers
Celle qui savait chasser mes pensées noires.

15 Mars 1891.

Table des matières

EDITION ORIGINALE

| | | | |
|--|----|-------------------------------|----|
| SALUT AL SOULELH | 2 | A-N-UN PANET DE TOR..... | 34 |
| LE MAS DEL DIABLE..... | 3 | A MULHOUSO..... | 35 |
| LES VIELHIS OULIVIÈS..... | 4 | A-N-UNO CIGALO | 38 |
| LAS GRACIOS DE VISCONTI..... | 4 | A-N-UNO LOUBO | 40 |
| L'ALBETO | 5 | LA GITANETO..... | 41 |
| AL TUSTADOU DE L'AMIC ALBAN GERMAN | 6 | LE VINCEDOU | 43 |
| A DONO DULCIORELO..... | 7 | UN PARELH PER VENDEMIOS | 44 |
| LAS DOS NISOULOS..... | 9 | LE COURDIÈ..... | 45 |
| A LA DROULLETO D'EN LEON CLADEL..... | 10 | LES NOUIÈS | 46 |
| A'N TEODOR AUBANEL | 13 | LES PIJOURS | 47 |
| AS AMOURIÈS..... | 13 | AS PICAIRE DE MOLOS | 48 |
| LA PAMPARRUGETA ROJA..... | 15 | PASSEJADO MILITARIO | 50 |
| LA FLOU DE VIEULIÈ..... | 16 | A-N-UNO-DROULLETO..... | 50 |
| LE LILLA | 17 | L'AMIR OKBA-BEN-HEDJADJ..... | 51 |
| A DONO DULCIORELO..... | 18 | GAZAL..... | 52 |
| PLANH..... | 19 | ATOS..... | 54 |
| LE ROUSSIGNOL..... | 21 | LA FOURNARINO..... | 55 |
| LE BOUQUET..... | 21 | LA CRABO | 56 |
| LES VALENTS TIMOUNIÈS..... | 22 | A-N-UN PIJOUN BLANC..... | 58 |
| LA LIROUNDU..... | 27 | MA DONO DOULOURÈS | 59 |
| LA ROUNDU DE LAS GRACIOS | 28 | LE BOUQUET DE ROSOS | 62 |
| UN MOUNTFORT PRUSSIAN | 30 | NOSTRIS SABUCS | 62 |
| SOUVENENÇO D'ABRILH..... | 31 | LA MARIANNO LATINO | 65 |
| CANSOU | 32 | A'N SCHILLER..... | 68 |
| LE BOURRICOU | 33 | MOUN NEBOUT..... | 70 |
| | | LE COUMPOUSITOU..... | 71 |
| | | A-N-UNO ROUSILHOUNESO..... | 74 |
| | | A LEUCADO | 75 |

| | | | |
|--|-----|---|-----|
| LA TALPO..... | 77 | L'ABUCLO | 128 |
| SOUVENENÇO DE L' AUTRIER | 77 | AL LOUATOU..... | 131 |
| L'ENSALADO..... | 78 | FANJAUS..... | 133 |
| A-N-UN NOI..... | 81 | AL FROUNT D'UN MAINATJOU..... | 134 |
| LA DEVISO REPUBLICANO..... | 83 | LA CIGONHO | 135 |
| A LAS MOULIÈS que desclusquèroun Mountfort (25 de Junh 1218) ... | 84 | EN MEMOURENÇO | 138 |
| UN GRAND INCOUNESCUT..... | 91 | DE DÒNO LIDIO DE RICARD | 138 |
| A LA LAUSETO GALESO..... | 92 | LA MESSO DE MIEJO-NUEIT | 138 |
| LA DANSO DE LAS ESTELOS..... | 94 | DE SANT-SARNÌ | 138 |
| MAMOISSES..... | 95 | AL PODIQUET | 140 |
| LA REPUBLICO | 97 | A LA DARNIERO REMESOU | |
| LE PARADÌS | 98 | DES SANT-ANDREAS CAP-DE-PORC..... | 141 |
| LA CLAMENTINO | 99 | A'N VITOR UGO | 141 |
| SIESTO | 100 | PLANH..... | 143 |
| L'ESTATUETO | 100 | LAS PEIROS DE TROU..... | 145 |
| A LA MAR LATINO..... | 101 | LA MARQUESO | 148 |
| LA GABIETO..... | 102 | LE FARGAIRE DE LAMOS | 150 |
| LES TIROUNELS..... | 104 | ALARIC | 154 |
| LA GLOURIETO..... | 106 | LAS IROUNDOS | 155 |
| ROUMANCINO D'AMOUR | 108 | A LA ROUMANIA | 157 |
| LE BOUQUET DE GIROUFLADOS | 109 | AL TROUBAIRE ROUMAN B. ALECSANDRI | 158 |
| A-N-UNO MOULIÈ VELADO..... | 111 | A LA TRES-NOURIÇOS | 159 |
| DIES LÆTITIÆ..... | 113 | LE BOULET DE PEIRO..... | 165 |
| LA FLOU DE GARRABIÈ | 115 | AL MIEU NEBOUT | 166 |
| LA PAULO | 116 | LA BALADO DE LAS FINESTROS | 167 |
| AS PAURES COURDOUNIÈS..... | 117 | AL BUC..... | 169 |
| LE PICHOU SAUTENBANC | 119 | LE PETIT MALADE | 170 |
| LA MORT DE L'AMOUR..... | 121 | A'N PROSPER ESTIEU | 171 |
| LA DAMOJANO COUPADO..... | 121 | SUL' CAP D'UN GRAND TROUBAIRE | 172 |
| L'AUTA | 123 | LA COCO DEL POPLÈ..... | 173 |
| LE PA DE NOVIO..... | 126 | LAS DOS FUELHOS..... | 178 |

| | | | |
|--|-----|--------------------------------------|----|
| LES DOUS VIELHS..... | 179 | DE MON AMI ALBAN GERMAIN | 6 |
| LE TALHAIRE DE PEIROS DE FOC..... | 181 | A DAME DULCIORELLE | 7 |
| LE TEROUN..... | 186 | LES DEUX ÎLES..... | 9 |
| A’N COUNSTENT HENNIOUN..... | 186 | A LA FILLETTE..... | 10 |
| FANFARO DE SOULELH COULC | 187 | DE LÉON CLADEL | 10 |
| LE CASSOULET | 188 | CHANT DES ANCÊTRES | 11 |
| NEN, NEN, PETITOU ! | 189 | A THÉODORE AUBANEL..... | 13 |
| L’AUSIS..... | 190 | AUX MÛRIERS..... | 13 |
| LOUVIS-SAVIÈ DE RICARD..... | 191 | LA CHEVELURE ROUGE | 15 |
| L’ACERAUT | 192 | LA GIROFLÉE..... | 16 |
| LES VERMENAIRES | 192 | LE LILAS | 17 |
| AS MAINATJOUS MORTS | 195 | A DAME DULCIORELLE | 18 |
| A LA CIEUTAT D’ALBI..... | 197 | COMPLAINTÉ | 19 |
| A’N GALAUP DE LAPÉROUSO..... | 197 | LE ROSSIGNOL..... | 21 |
| AL BUSTE D’EN ALECSANDRE SOUMET | 198 | LE BOUQUET | 21 |
| DOUS EMPERAIRES | 199 | LES VAILLANTS TIMONIERES | 22 |
| LE BARRICOU TRAUCAT | 200 | LA LIRONDE | 27 |
| LES PARPALHOLS DE FLOU DE PRUNIÈ | 202 | LA RONDE DES GRÂCES..... | 28 |
| AS DOGOULS..... | 204 | UN MONTFORT PRUSSIEN..... | 30 |
| LA BATOUSO..... | 204 | SOUVENIR D’AVRIL..... | 31 |
| A LA FRANÇO !..... | 205 | CHANSON | 32 |
| DARNIERO ALBO | 208 | L’ÂNON | 33 |
| TRADUCTION FRANÇAISE | | A UN PETIT PAIN DE GLACE..... | 34 |
| SALUT AU SOLEIL | 2 | A MULHOUSE | 35 |
| LE MAS DU DIABLE..... | 3 | A UNE CIGALE | 38 |
| LES VIEUX OLIVIERS | 4 | A UNE LOUVE..... | 40 |
| LES GRÂCES DE VISCONTI..... | 4 | LA JEUNE GITANE..... | 41 |
| L’AURORE..... | 5 | EN SOUVENIR..... | 42 |
| AU HEURTOIR..... | 6 | LE VAINQUEUR..... | 43 |
| | | UN ATTELAGE POUR LES VENDANGES | 44 |
| | | LE CORDIER..... | 45 |

| | | | |
|---|----|---------------------------------|-----|
| LES NOYERS..... | 46 | LA RÉPUBLIQUE | 97 |
| LES PIGEONS..... | 47 | LE PARADIS | 98 |
| AUX PIQUEURS DE MEULES | 48 | LA CLÉMENTINE | 99 |
| LA PROMENADE MILITAIRE | 50 | SIESTE | 100 |
| A UNE FILLETTE..... | 50 | LA PETITE STATUE | 100 |
| L'EMIR OKBA-BEN-HEDJADJ | 51 | A LA MER LATINE..... | 101 |
| GAZEL..... | 52 | LA PETITE CAGE..... | 102 |
| ATHOS..... | 54 | LES PETITS CANARDS..... | 104 |
| LA FORNARINA | 55 | LA GLORIETTE..... | 106 |
| SONNET DE RAPHAËL SANZIO..... | 55 | PETITE ROMANCE D'AMOUR..... | 108 |
| LA CHÈVRE..... | 56 | LE BOUQUET DE GIROFLÉES | 109 |
| A UN PIGEON BLANC | 58 | A UNE FEMME VOILÉE | 111 |
| MA DAME DOLORÈS | 59 | DIES LAETITIAE..... | 113 |
| LE BOUQUET DE ROSES | 62 | L'EGLANTINE..... | 115 |
| NOS SUREAUX..... | 62 | LA COCCINELLE | 116 |
| LA MARIANNE LATINE..... | 65 | AUX PAUVRES CORDONNIERS | 117 |
| A SCHILLER..... | 68 | LE PETIT SALTIMBANQUE..... | 119 |
| MON NEVEU | 70 | LA MORT DE L'AMOUR | 121 |
| LE COMPOSITEUR..... | 71 | LA DAME-JEANNE BRISÉE | 121 |
| A UNE ROUSSILLONNAISE | 74 | L'AUTAN | 123 |
| A LEUCATE..... | 75 | LE PAIN DE LA JEUNE MARIÉE..... | 126 |
| LA TAUPE..... | 77 | L'AVEUGLE..... | 128 |
| SOUVENIR D'AVANT-HIER..... | 77 | AU HOUBLON | 131 |
| LA SALADE..... | 78 | FANJEAUX..... | 133 |
| A UN PETIT GITAN | 81 | AU FRONT D'UN PETIT ENFANT..... | 134 |
| LA DEVISE RÉPUBLICAINE AUX FEMMES qui brisèrent le crâne de Montfort (25 Juin 1218)..... | 84 | LA CIGOGNE..... | 135 |
| UN GRAND INCONNU | 91 | A LA MÉMOIRE | 138 |
| A L'ALOUETTE GAULOISE | 92 | DE MADAME LYDIE DE RICARD | 138 |
| LA DANSE DES ÉTOILES | 94 | LA MESSE DE MINUIT | 138 |
| VIOLETTES | 95 | DE SAINT-SERNIN | 138 |
| | | A L'ORTOLAN | 140 |

| | | | |
|-------------------------------------|-----|---|-----|
| AU DERNIER REJETON | | LES DEUX VIEUX..... | 179 |
| DES SANT-ANDRE CAP-DE-PORC..... | 141 | LE TAILLEUR DE PIERRES A FEU | 181 |
| A VICTOR HUGO..... | 141 | LA SOURCE | 186 |
| COMPLAINTÉ | 143 | A CONSTANT HENNION..... | 186 |
| LES PIERRES DE TONNERRE | 145 | FANFARE DU SOLELH COUCHANT..... | 187 |
| LA MARQUISE..... | 148 | LE CASSOULET | 188 |
| LE FORGEUR DE LAMES | 150 | DORS, DORS, MON TOUT PETIT !..... | 189 |
| ALARIC | 154 | L'YEUSE..... | 190 |
| LES HIRONDELLES | 155 | LOUIS-XAVIER DE RICARD..... | 191 |
| A LA ROUMANIE | 157 | L'ÉRABLE | 192 |
| AU POÈTE ROUMAIN B. ALECSANDRI..... | 158 | LES CHERCHEURS DE VERS | 192 |
| AUX TROIS NOURRICES | 159 | AUX JEUNES ENFANTS MORTS | 195 |
| A UNE CAILLE EN HIBERNATION | 163 | A LA CITE D'ALBI..... | 197 |
| LE BOULET DE PIERRE | 165 | A GALAUP DE LAPÉROUSE..... | 197 |
| A MON NEVEU | 166 | AU BUSTE D'ALEXANDRE SOMET..... | 198 |
| LA BALLADE DES FENÊTRES..... | 167 | DEUX EMPEREURS..... | 199 |
| A LA RUCHE | 169 | LE BARRIL EN PERCE..... | 200 |
| LE PETIT MALADE | 170 | LES PAPILLONS DE FLEUR DE PRUNIER | 202 |
| A PROSPER ESTIEU | 171 | AUX DOGUES | 204 |
| SUR LA TÊTE D'UN GRAND POÈTE | 172 | LA BATEUSE..... | 204 |
| LE GÂTEAU DU PEUPLE | 173 | A LA FRANCE !..... | 205 |
| LES DEUX FEUILLES | 178 | DERNIÈRE AUBE..... | 208 |